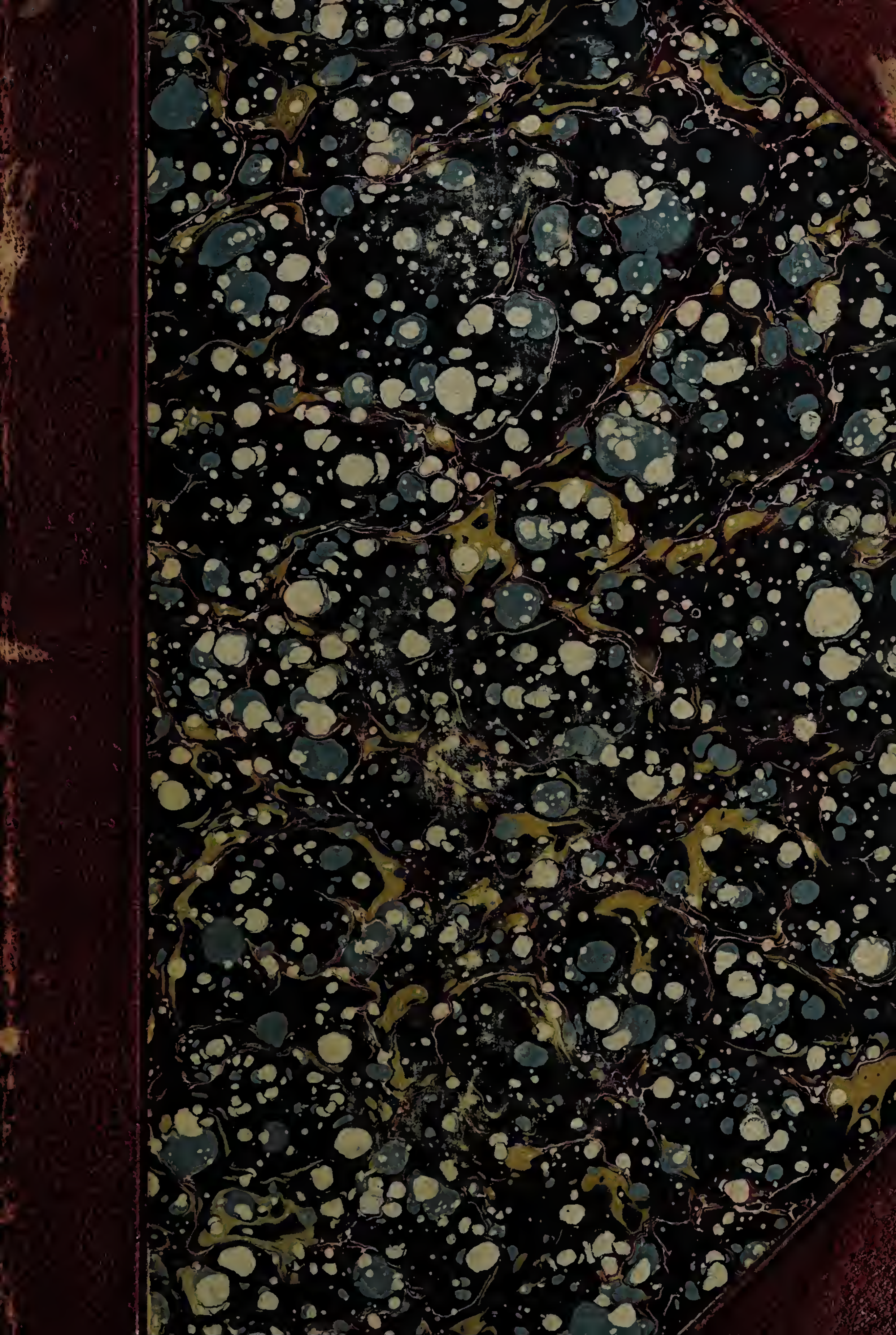


BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

L

LES LANGUES PERDUES

DE LA PERSE ET DE L'ASSYRIE

ASSYRIE

LES

LANGUES PERDUES

de la

PERSE & DE L'ASSYRIE

PAR

M. JOACHIM MENANT

ASSYRIE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1886



PRÉFACE

Nous publions aujourd'hui un second volume sur les Langues perdues. *Il est consacré, comme le premier, à l'exposition des travaux qui ont conduit à l'interprétation des écritures cunéiformes. Nous avons déjà vu Burnouf continuer l'œuvre de Grotefend et jeter une vive lumière sur les inscriptions perses, pendant que Lassen et Sir H. Rawlinson poursuivaient le même but. En 1840, tous les textes perses étaient déchiffrés, lus et commentés, tandis que ceux des deux autres colonnes, des inscriptions trilingues de Persépolis résistaient encore à l'interprétation. — La seconde colonne, appelée* médique, *avait provoqué des travaux sérieux qui laissaient*

comprendre qu'on était en présence d'une traduction de la première. — La troisième colonne, qui devait contenir une version nouvelle, n'avait livré à Grotefend que quelques noms propres ; mais ces indications avaient suffi pour établir l'identité de ce système graphique avec celui des textes trouvés en Babylonie, et auxquels on allait bientôt rattacher ceux qui avaient été mis au jour en Assyrie.

C'est l'historique des travaux qui ont permis de retrouver la langue de Ninive et de Babylone que M. Menant aborde dans les pages suivantes. La découverte des documents épigraphiques ayant été l'élément indispensable des études, l'auteur n'a pas cru devoir séparer le récit des fouilles de l'exposé des recherches qui s'élaboraient dans le recueillement des centres scientifiques européens. Il a négligé sciemment le côté archéologique pour ne pas se laisser entraîner dans des discussions

qui l'auraient éloigné de son sujet ; il a observé pareille réserve à l'égard des questions historiques soulevées et élucidées par les données nouvelles.

En 1843, P.-E. Botta retrouvait le premier palais assyrien. Cette découverte fut accueillie avec un véritable enthousiasme; cependant on ne comprenait pas encore un mot des inscriptions annoncées dans les lettres de notre consul. En France et en Angleterre, on se mit courageusement à l'œuvre, et on ne tarda pas à se rendre maître des moyens d'investigation qui conduisirent rapidement au déchiffrement et à la lecture.

On remarque, dans ces travaux, plusieurs périodes bien distinctes. La première nous présente une phase de syncrétisme, pendant laquelle les savants firent preuve d'une sagacité surpre-

nante. Nous les voyons s'aider à la fois des renseignements puisés dans les auteurs anciens, des lumières fournies par la comparaison des textes, et enfin des ressources de la philologie comparée appliquée aux lambeaux de traductions déjà acquises. Il en résulta des œuvres d'une originalité très marquée qui les distinguera toujours de celles qui suivirent. On y sent l'effort constant, la lutte contre le scepticisme inévitable au début, le désir de convaincre, mais par-dessus tout une foi très ferme dans le succès définitif. — L'épreuve satisfaisante de la traduction de la grande inscription de Tuklat-pal-Asar, publiée par la Société Asiatique de Londres (1857), obligea les esprits défiants à reconnaître la solidité des principes qui avaient guidé dans leurs lectures des savants aussi désintéressés que MM. Rawlinson, Fox Talbot, Hincks et Oppert.

La seconde phase montre le développement de

l'esprit d'analyse. Cette grande curiosité, éveillée tout d'abord par l'inconnu, bientôt calmée par l'abondance des faits acquis et acceptés, on put aborder plus froidement les travaux et essayer de créer une méthode. Il fallait encore triompher de bien des doutes et persuader en démontrant. — C'est alors que M. Menant se voua au laborieux dépouillement des nombreux signes de l'écriture assyrienne et qu'il les présenta dans un ordre méthodique, avec la justification des valeurs acquises. — M. Oppert, ajoutant aux mémoires de MM. Hincks et Rawlinson ses observations personnelles, exposait l'ensemble de la Grammaire assyrienne. — Edwin Norris préparait le Dictionnaire assyrien et s'absorbait dans cette tâche ingrate de « Compiler ».

Pendant cette période (1857-1867), MM. Oppert et Menant se trouvaient, en France, les seuls représentants de l'assyriologie. Ce fut

en 1868 que F. Lenormant apporta le précieux concours de son activité et de son érudition dont la science a été trop tôt privée.

En Angleterre, Sir H. Rawlinson, à cause de ses occupations politiques, avait cessé de bonne heure de prendre une part active aux recherches; mais il continuait néanmoins à surveiller la publication des grands recueils auxquels il a attaché son nom. Les vieux maîtres, Hincks, Fox Talbot, Norris, disparaissaient peu à peu; George Smith était enlevé prématurément au début de sa courte et brillante carrière. Le Dr Sayce remplace avec éclat ces morts illustres et groupe autour de lui une jeunesse studieuse. — Citons au premier rang, parmi les jeunes assyriologues anglais, M. Th. Pinches, attaché au Department of oriental antiquities *du Musée Britannique.*

Les études assyriennes parurent tout d'abord

exclusivement réservées à la France et à l'Angleterre. Ce ne fut qu'en 1869 qu'elles s'affirmèrent en Allemagne par la publication d'un mémoire du Dr Eberhard Schrader, dans lequel l'auteur prouva la solidité des bases du déchiffrement, parvint à dissiper les doutes et à faire accepter les résultats acquis. Ne cherchons pas à pénétrer les causes de cet accueil tardif. Depuis lors, les études assyriennes se sont rapidement développées et sont dignement représentées par MM. E. Schrader et F. Delitzsch.

L'Angleterre s'était préoccupée, dès le début, des concordances qui pouvaient exister entre les textes cunéiformes et les récits bibliques. On retrouve cette tendance plus fortement accusée dans l'école allemande, et elle caractérise un de ses côtés les plus brillants.

Dans les autres pays, nous voyons le monde scientifique rester assez indifférent à ces hautes

spéculations ; si parfois un esprit supérieur s'applique momentanément à l'étude des textes cunéiformes, sa tentative reste isolée.

C'est en Amérique que sont concentrés jusqu'ici les efforts les plus sérieux. Il s'y forme une école avide avant tout de connaître les faits *et d'en tirer des conséquences. Les mêmes préoccupations, que nous avons signalées en Angleterre et en Allemagne, se retrouvent aux États-Unis avec une intensité plus grande. Ce n'est certes pas en vue d'une discussion purement philologique que les pasteurs se réunissent dans leurs assemblées des* summer-schools *pour entendre d'arides* lectures *sur les textes cunéiformes ; mais la linguistique saura tirer profit de cette curiosité intéressée. Quelques esprits, d'abord attirés par la nouveauté, seront gagnés à l'étude austère des documents originaux. Le D*r *P. Haupt, depuis son arrivée aux États-Unis, a déjà conquis*

des recrues nombreuses et imprimé une salutaire impulsion.

En passant en revue les travaux accomplis, M. Menant n'a point songé à faire une bibliographie. La méthode qu'il a suivie prouve qu'il a cherché, avant tout, à initier aux procédés et aux moyens employés. C'est pourquoi on trouvera parfois, cités côte à côte, l'œuvre d'un maître et l'essai d'un disciple. Obligé de se renfermer dans des limites restreintes, il s'est vu forcé de passer sous silence d'importantes remarques éparses dans de nombreuses publications et qui auraient mérité une longue analyse.

L'examen rapide et impartial contenu dans ce livre inspirera peut-être au lecteur de tristes réflexions. — L'oubli immérité dans lequel sont tombés les premiers investigateurs, Löwenstern, Botta, de Saulcy causera un certain désanchantement et provoquera des retours douloureux ;

mais le véritable savant ne s'arrête pas devant ces considérations secondaires, car il sait « qu'en aucune chose peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but : sa gloire est d'y marcher ! »

L'ÉDITEUR.

Paris, septembre 1886.





I

LES HISTORIENS

Nous constations dans la *Première Partie* de notre travail le silence regrettable qui s'était fait pendant de longs siècles sur la Perse des Achéménides [1]. L'Assyrie et la Babylonie avec leur glorieux passé avaient été enveloppées dans le même oubli. La Bible et les Grecs s'étaient seuls chargés de transmettre quelques lumières bien imparfaites qui ne trouvaient d'ailleurs qu'un faible accueil chez les savants et les érudits. L'indifférence en ces matières était absolue, aucun intérêt immédiat ne les soumettant à un examen critique. — Au XVIIIe siècle, l'abbé Sévin [2], Fréret [3],

1 Voyez *Les Langues perdues*, — Ire partie, Perse, p. 39.

2 Sévin, *Recherches sur l'Histoire d'Assyrie*, 1712 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. III, pp. 343 et 364.

3 Fréret, *Essai sur l'histoire et la chronologie des Assyriens de Ninive*, lu en 1722-23-24 ; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. V, pp. 331, 345, 371, 386.

Larcher [1], Gibert [2], essayaient d'établir une chronologie des temps anciens et y comprenaient l'Assyrie qu'ils ne parvenaient pas à faire sortir de ces ténèbres. « Les discussions à ce sujet furent à l'Académie plus vives que fécondes », comme le dit si bien M. Maury [3].

Quant aux historiens, nul besoin de les citer ici; nous ne pourrions que répéter d'après eux les légendes des Grecs et des Romains, et indiquer ces livres revêtus du titre orgueilleux d'*Histoires universelles* dans lesquelles l'Assyrie et la Chaldée occupent plus ou moins de place. Certains les écrivirent de bonne foi, avec cette naïveté des érudits du moyen-âge à laquelle on doit beaucoup pardonner; d'autres, avec cette présomptueuse confiance d'écrivains mieux renseignés, mais qui s'absorbaient dans une idée exclusive et vouaient

1 Larcher, *Mémoire sur quelques époques des Assyriens*, 1782, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLV, pp. 351 et 379.

2 Gibert, *Éclaircissements sur quelques rois de Babylone et de Perse*, 1762, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI, p. 29.

3 Maury, *L'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 106.

leur œuvre à une sorte d'*Histoire partielle* de peuplades ou à des panégyriques de famille.

Au commencement du siècle, on entrevit l'Histoire sous un jour différent. Volney, dans ses *Leçons* à l'Ecole Normale [1], permit le doute, en fit même une nécessité scientifique ; il ouvrait la porte à l'incrédulité qui appelle l'examen personnel, et établissait des distinctions dans le degré de créance qu'on pouvait accorder, suivant les données de l'historien et la provenance des documents remis en lumière. — On eut presque le droit d'accuser Volney de tout détruire sans rien édifier ; mais du moins ainsi furent préparées les voies aux découvertes modernes.

L'absence de documents originaux forçait les érudits à se reporter aux historiens grecs; du reste, quand même cette absence n'eût pas été aussi complète, l'épigraphie était une science trop nouvelle pour donner des résultats fructueux. La sagacité de Barthélemy lui avait fait

1 Volney, *Leçons d'histoire,* Œuvres complètes, t. VII. Ed. Didot, 1836.

devancer son siècle et reconstruire un alphabet entier[1] à l'aide du moulage d'une inscription, laissant à d'autres la gloire désormais facile de la lecture et de l'interprétation; cette tentative devait rester isolée.— Les renseignements fournis par les auteurs grecs sur les grands empires d'Assyrie et de Chaldée étaient peu abondants. Hérodote[2] parle de Babylone, mais son *Histoire d'Assyrie* a été malheureusement perdue. Ctésias, si peu véridique, devrait être pourtant le plus précieux de tous les historiens et le plus digne de confiance, car son séjour à la cour des rois de Perse et la facilité qu'il avait de puiser dans les archives politiques le mettaient à même de donner des renseignements précis. Bien qu'Aristote[3] eût déjà cherché à prémunir le lecteur contre ses assertions, on le cita fréquemment, et Diodore de Sicile, le grand compilateur, accepta

1 L'Alphabet phénicien. — Dans les *Mémoires de l'Académie, des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXX, p. 405.

2 Hérodote, *Sur les Babyloniens.* — Clio.

3 Aristote, *De generat. Animal.*, l. II, c. 2, et *Hist. Anim.*, t. VIII, c. xviii.

son témoignage. Les écrivains classiques, Photius, Eusèbe, Moïse de Chorène, Bérose, puis Abydène, Strabon, Nicolas de Damas, Castor, Polyhistor, Justin, Suidas, le Syncelle, sont trop connus des érudits pour qu'il soit nécessaire d'insister; d'ailleurs nous n'aurons pas besoin d'y revenir dans les pages suivantes.

Quant à la Bible, au xe chapitre de la Genèse, elle nomme Ninive et Babylone comme villes d'Assur et de Nemrod; plus tard les rapports des Assyriens et des Babyloniens avec le peuple juif[1] amènent forcément les livres saints à parler de ces puissantes rivales également détestées et que la colère des prophètes voue à une ruine complète.

Ninive, dès l'antiquité, avait complètement disparu. On savait qu'elle avait été détruite

1 Voyez, pour les rapports avec le peuple juif, d'après les documents modernes : — E. SCHRADER, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1872; — VIGOUROUX, *La Bible et les découvertes modernes en Egypte et en Assyrie*. Paris, 1877 ; — F. LENORMANT, *Les origines de l'Histoire d'après la Bible*, 1880; — F. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies? Eine biblisch-assyriologische Studie*. Leipzig, 1881.

vers le VIIe siècle[1] (625 ans avant J.-C.), Hérodote[2], qui visitait l'Assyrie vers 440, dit positivement qu'elle était bâtie sur le Tigre, et Diodore[3], d'après Ctésias, sur l'Euphrate. Arrien et Eusthathe lui rendent sa position sur le Tigre; Pline lui accorde l'emplacement de la ville moderne de Mossoul, tandis que Strabon la met au confluent du grand Zab, en quoi il est suivi par Ptolémée. Le site même avait perdu son nom; aucun des historiens des campagnes d'Alexandre ne s'en occupe, bien qu'il fallut passer près de là pour gagner Arbèles. Xénophon fait une confusion au sujet de la ville abandonnée de Larissa, et Ammien Marcellin[4] prend Carchemish pour la ville de Ninive, *Ninus vetus*.

Babylone marqua longtemps sa place sur le sol de la Mésopotamie. Ce fut Cyrus qui mit fin au Grand-Empire de Chaldée (538) et qui

1 DIODORE, d'après Ctésias, II, 23-28; — ABYDÈNE, dans Eusèbe (*Chron-Can*, pars I, c. 9). — POLYHISTOR, dans le même (p. I, c. 5).

2 HÉRODOTE, I, 193.

3 DIODORE, II, 27-28.

4 AMMIEN MARCELLIN, l. XIV, 26.

commença l'œuvre de destruction [1]. Le Seigneur tira l'épée contre les Chaldéens et les habitants de la ville de Babylone, et envoya « un peuple venu de l'aquilon, une nation « redoutable et de grands rois élevés des « extrémités du monde. » — « Ils sont cruels « et impitoyables, s'écrie Jérémie ; le bruit de « leur troupe retentira comme celui de la mer ; « ils monteront sur leurs chevaux et ils « paraîtront contre toi, ô fille de Babylone, « comme un homme prêt à combattre [2]. »

La ville succomba et perdit son autonomie ; elle essaya plusieurs fois de se relever sous les princes achéménides, mais chaque révolte appelait une vengeance. Darius renversa ses tours, ses murs, ses fortifications gigantesques et mit à mort trois mille de ses principaux habitants [3]. Plus tard Xerxès continua l'œuvre de destruction et ravagea les palais et les temples [4].

1 Hérodote, I, 90-91.

2 Jérémie, chap. l, v. 40-41.

3 Hérodote, III, 159.

4 Strabon, lib. XV, p. 508. — Arrien, l. VII, c. xvii.

Lorsque l'empire des Perses s'écroula et qu'Alexandre eut pris possession de Babylone, frappé de sa situation merveilleuse, le vainqueur essaya de rebâtir les temples détruits par Darius et Xerxès; mais il mourut avant d'avoir accompli son dessein [1].

Séleucus Nicator, qui succéda à Alexandre, avait abandonné les idées de son prédécesseur, et fondait sur le Tigre une capitale nouvelle à laquelle il donnait son nom (322). La grande cité commença à se dépeupler rapidement. Lorsque Démétrius Poliorcète en prit possession (310 av. J.-C.), il ne restait que deux forteresses [2].

Environ 127 ans avant J.-C. (185 de l'ère des Séleucides), un général parthe saccagea Babylone et semble lui avoir porté le dernier coup [3]. Diodore de Sicile, au temps d'Auguste,

1 Strabon, lib. XV, p. 508.

2 Patrocle, général de Séleucus, avait contraint beaucoup d'habitants de se réfugier en Susiane et dans le désert. — Voy. Diodore de Sicile, l. XIX, § 100; — Pline, l. VI, cap. 30; — Strabon, l. XV, p. 508.

3 Himère, tuteur de Phraarte II (127 av. J.-C.), envoya de nombreuses familles babyloniennes en Médie pour y être vendues

en parle comme d'une ville qui tombait en ruines [1]. Les sombres prédictions des prophètes étaient accomplies, et si le Dieu d'Israël avait tenu son serment de perdre les Assyriens, Babylone, la reine du monde, la plus grande cité que le soleil ait jamais éclairée, Babylone ne devait plus être rebâtie !

Vingt-neuf ans après J.-C., sous le règne de Caligula, elle était à peu près oubliée ; la peste et les persécutions avaient fait justice de ses derniers habitants. Il en est à peine fait mention dans l'expédition de Trajan et de Sévère en Mésopotamie [2]. Lucien de Samosate [3]

comme esclaves, et détruisit beaucoup de beaux édifices. Voy. Diod. Sic., *Fragm. Peiresc.*, t. II, p. 603 ; — Justin, lib. XLII, c. 1 ; — Atheneus, l. XI, p. 463.

1 Diod. Sic., lib. II, c. 9.

2 Trajan (115 ap. J.-C.) voulut voir la ville où était mort Alexandre le Grand. — Dion Cass., lib. LXXIII, § 26 ; lib. LXV, § 9. — Voyez, au surplus, le travail de G.-E.-J. Guilhem de Sainte-Croix, dans le 48e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, où sont réunies toutes les autorités sur le sujet de la ruine et le déclin de la cité antique *(lu le 4 septembre 1789)*.

3 *Char. aut. Contempl.*, § 23.

et Maxime de Tyr [1], sous Marc-Aurèle et Commode, la citent comme une ville dont on allait perdre la trace. Depuis cette époque, les historiens la passent sous silence; Libanius [2], le célèbre rhéteur, la confond avec Ctésiphon, fondée par les Parthes, la gloire de la Babylonie !

Ammien Marcellin, qui suivit l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses, aurait pu faire connaître la position de Babylone au IVe siècle ; mais cet historien s'en réfère à Ptolémée pour quelques détails purement géographiques [3].

Du IIIe au Xe siècle, Babylone est accidentellement nommée; Origène [4], Eusèbe [5], saint Chrysostôme [6], les auteurs ecclésiastiques, la regardent comme délaissée depuis longtemps. Saint Jérôme parle, d'après un prêtre

1 *Diss. XXII,* § 6.

2 *Orat. funeb,* t. I, p. 39.

3 Lib. XXIII, c. 5.

4 *Select. not in Jerem.*, c. 51, et *Hom. XXI,* c. 11.

5 *Comment. in Hesaïam,* in *Nova Collectione Patrum,* éd. Montfalc, t. II, p. 411.

6 *Ad Stagir,* l. II, Op., t. I, p. 189.

élamite, d'une reconstruction partielle de ses murs, dont on aurait fait l'entourage d'un parc pour renfermer les animaux sauvages que les rois de Perse chassaient avec ardeur [1]. Saint Cyrille d'Alexandrie déclare que tout le pays est devenu un immense marais, les canaux de l'Euphrate ayant été comblés [2] (vers 412). Théodoret, qui mourut en 460, constate l'abandon absolu de la localité; quelques Juifs seuls continuaient de l'habiter [3].

Au VIe siècle, d'après Procope de Gaza, Babylone avait cessé d'exister [4]; Isidore de Séville (VIIe siècle) en omet toute mention.

Les écrivains musulmans Nasr-al-din et Ulugh-bek imitent ce silence. Les Arabes avaient pris possession de la Mésopotamie en construisant Bassora, Kufah, Bagdad et plus

1 *Ad Isaï*, c. 14, et *in Jerem.*, c. 25, t. III, Op., p. 647.

2 *Ad Esaï*, t. II, p. 239, Op.

3 THEOD., *in Esaï*, p. 61, et *in Jerem.*, t. II, p. 272. Op. — Les Juifs, très nombreux sous les Séleucides, avaient abandonné Babylone peu à peu et établi leurs écoles à Nahardea, à Sora, à Pumbedita, à Naresh et à Machusia, villes de la Mésopotamie. *Joseph. Antiq. Jud.* lib. XVIII, c. 9, § 8.

4 *Com. in Esaï*, p. 215.

tard Hillah. Ibn-Haukal (x[e] siècle) citait *Babel* comme un petit village de l'Irak, le plus ancien de la province à laquelle il a donné son nom et dont il ne restait qu'une maison du temps d'Abraham et deux monticules, Kond-i-Tarik et Kond-i-Derbar [1]. Edrisi, trois siècles après, semble n'en avoir aucune connaissance, et Abu'l-Féda ne conserve le nom de Babel que pour désigner les ruines de la ville antique. Les Arabes n'y dressaient plus leurs tentes, et les pasteurs ne venaient pas même s'y reposer! (Isaïe, c. XIII.)

1 Ouseley, *The oriental geogr. of Ibn-Haukal*, pp. 70 et 283.





II

LES VOYAGEURS

Les croisades avaient ouvert l'Orient aux voyageurs, mais aucun ne pénétrait jusqu'en Mésopotamie; la Palestine, la Syrie, l'Egypte bornaient leur champ d'exploration. Benjamin de Tudèle, juif navarrois, dans le récit de ses pérégrinations [1], parle de Babylone en ces termes : « On peut encore voir les ruines du palais de Nabuchodonosor, mais on a peur de s'en approcher à cause des serpents et des scorpions qui les infestent. » La ville moderne de Hillah en est éloignée, ajoute-t-il, de cinq milles. Benjamin de Tudèle, sans aller jusqu'à Babylone, avait passé par Bagdad ; il avait ouï parler d'une tour dont il ébauche une descrip-

1 Benjamin de Tudèle, né à Tudela (Navarre), mort en 1173. — *Itinéraire de Benjamin de Tudèle,* trad. et édit. par A. Asher, Londres et Berlin, 1841.

tion, et qui devait être le Birs-Nimroud [1]; c'étaient sans doute les rabbins d'Orient qui lui avaient donné ces détails.

Vers la fin du XVI[e] siècle, Eldred [2], marchand anglais, quittait l'Angleterre (1583) pour gagner Tripoli et de là Birs, sur l'Euphrate; en s'y rendant, il remarqua la vieille cité de Babylone : « the mighty old city of Babylon ». Il mentionne particulièrement ce qu'il appelle « *the Tower of Babel* », faite de larges briques séchées au soleil et reliées par des couches de roseaux. — Rauwolf, botaniste allemand, né à Augsbourg, entreprit de longs voyages en Orient et passa également par Babylone [3]. Il

1 « The Tower built by the dispersed generation is four miles from Hillah. It is constructed of bricks called El-Ajur. (Le mot est encore employé par les Arabes pour les briques cuites au four.) The base measures 2 miles, the breadth 240 yards and the height about 100 *canna*. A spiral passage built into the tower (from ten to ten yards) leads up to the summit from which is a prospect of twenty miles, the country being one wide plain and quite level. The heavenly fire which struck the tower, split it to its very foundation. » Voy. *Itinéraire,* etc.

2 ELDRED, *Hakluyt's Collection of Travels.* P. in-f°, 1589, p. 239.

3 La relation de son voyage fut publiée à son retour à

admire la *Tour de Babel*, mais ne peut y pénétrer à cause de la quantité de bêtes venimeuses qui s'y trouvent, ce qui fait qu'on ne s'en approche que pendant deux mois de l'année, alors que la mauvaise saison les oblige à ne pas quitter leurs tannières.

Pietro della Valle [1], qui nous a déjà fait connaître Persépolis, visita Babylone en 1616 et donna de l'emplacement de la ville une description plus complète qu'aucun de ses devanciers. — Plus tard, un moine carmélite, Vicenzo Maria di S. Catarina di Sienna [2], au retour des Indes, descendit l'Euphrate jusqu'à Bassora. Le 16 septembre, il était à Hillah; il exalte la beauté des bords du fleuve, leur fertilité et les ruines admirables qui y abondent, surtout celles de la Tour de

Lauingen, en 1584; elle était écrite en dialecte souabe. — Voy. *Rauwolff's travels*, cap. 8.

1 Pietro della Valle. Voy. dans la Trad. fr., tome II, p. 242, la XVII[e] lettre datée de Bagdad, le 10 décembre 1616.

2 P. Vicenzo Maria di S. Catarina di Sienna. *Viaggio all'Indie orientali del Padre F. Vicenzo Maria di S. Catarina di Sienna, Procurator generale di Carmelitani scalzi.*

Babel, appelée, dit-il, la *Tour de Nemrod.* Personne n'ayant voulu l'y accompagner, le révérend Père se vit forcé de renoncer à la visiter.

Le Père Emmanuel de Saint-Albert[1] se trouvait également à Hillah vers la même époque et faisait des remarques curieuses sur le site et les souvenirs qui, tout vagues qu'ils fussent, rattachaient dans ce pays le nom de Babylone à ces parages.

Niebuhr[2], qui était à Hillah en 1765, ne doute pas que Babylone n'ait été construite à l'endroit appelé *Ard Babel ;* il constate l'existence des monticules qui couvrent les deux rives de l'Euphrate et semble avoir pressenti les découvertes modernes.

Beauchamp[3], astronome envoyé à Bagdad

1 P. de Saint-Albert, *Voyage au Levant;* Ms. cité par d'Anville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII, p. 256.

2 Niebuhr, *Voyage en Arabie,* etc., t. II, pp. 233 et 236, paru de 1776 à 1780 en 2 vol. in-4°.

3 Beauchamp, *Voyage de Bagdad à Bassora le long de l'Euphrate,* dans le *Journal des Savants,* mai 1785. — Sur les *Ruines de Babylone.* Ibid., décembre 1790.

par Lalande pour y faire des observations astronomiques, et vicaire général à Babylone, commence à serrer la question de plus près. Son *Mémoire*, lu à l'Académie des Inscriptions et imprimé dans ses recueils (déc. 1790), annonce le résultat d'observations faites sur les lieux. — Olivier[1] visitait plus tard les mêmes localités, et insistait sur la difficulté que l'on a de trouver des ruines véritables, le pays ayant été creusé depuis des siècles par les Arabes pour en extraire des briques et édifier les villes de Kufah, de Bagdad, de Hillah, de Mesched-Ali, et autres.

Avec Rich commence la série des explorations sérieuses[2]. Résident de la Compagnie des Indes à Bagdad, il eut de grandes facilités pour mener à bien l'œuvre qu'il avait entreprise.

En décembre 1811, il se mit en route

1 Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman, l'Egypte et la Perse*, tome II, pp. 436 et suiv., in-4°, 1804,

2 Rich (Claude-Jacques), né à Dijon en 1787; mort à Chiraz (Perse), en 1821.— *Babylon and Persepolis, Narrative of a journey, to the site of Babylon in* 1811. Edited by his widow. London, MDCCCXXXIX.

pour visiter Babylone. Un peu au-delà de Mahaouîl, le pays entier revêt l'apparence d'un immense marais ; à l'horizon s'élèvent plusieurs grands monticules, entre autres celui qu'on désigne sous le nom de *Mudjelibeh*. Rich, remontant le fleuve, débarqua et traversa un village appelé *Djumdjuma ;* il observa sur la rive opposée quelques talus artificiels et, plus à l'ouest, une chaîne de monticules sur lesquels est bâtie la petite mosquée de *Amran Ibn Ali*. Il y acheta une pierre noire très curieuse, aujourd'hui conservée au Musée Britannique, et sur laquelle se trouve une inscription en caractères cunéiformes et des symboles astrologiques. Il rencontra plus loin les vestiges évidents de murs composés de grandes briques enduites au revers de bitume et placées sur des couches de mortier ; mais il ne remarqua ni roseaux, ni briques séchées au soleil.

Rich explora ensuite le *Kasr*, ou « palais ». Cet édifice était entièrement comblé, et des cavités pratiquées dans les murailles par les Arabes permettaient seules d'y entrer.

Ayant fouillé le *Kasr,* Rich se rendit au *Mudjelibeh,* le plus grand de tous les monticules avoisinants. L'édifice dont il est surmonté est construit en briques séchées au soleil, mélangées de roseaux ou de paille, avec des couches intermédiaires de roseaux. Le sommet était alors occupé par un amas de décombres sillonnés par les pluies. Du côté nord, qui est plus escarpé, une large ouverture en facilitait l'accès. Un des serviteurs de Rich parvint à s'y introduire et se trouva dans une chambre assez élevée pour qu'un homme pût se tenir facilement debout.

Le 9 décembre, Rich fit une expédition au *Birs-Nimroud* et remarqua de nombreux monticules qui s'étendaient au loin dans ce pays traversé par des canaux innombrables. La description soignée que Rich a faite du Birs devait servir de point de départ aux observations des futurs explorateurs. — Le Birs-Nimroud est un *tumulus* d'une élévation prodigieuse qui supporte un mur de briques de 37 pieds de hauteur sur 28 de largeur. Ce mur n'est pas au centre du sommet nord de la colline, mais

semble en avoir formé la façade sud. Le sommet est couvert de gros fragments de briques confondus en une masse solide vitrifiée annonçant l'action intense du feu et dénotant, par conséquent, un embrasement total; de petites ouvertures carrées percent le mur et sont rangées d'une manière symétrique; une large crevasse a disjoint les briques du mur de façade. Les flancs du monticule sont jonchés de débris de briques cuites au four, de bitume, de cailloux et de pierres noires, le même sable et la même pierre calcaire qu'on trouve dans un canal près du *Kasr*, mêlés à des fragments de marbre blanc. Au Birs-Nimroud, pas de restes de roseaux, malgré la présence de briques calcinées dans la composition desquelles il devait en entrer, car leur empreinte était encore visible sur le ciment[1].

Ici se place un essai important du Major

1 Annexé à l'esquisse de son voyage, Rich a publié un *Memoir on the ruins of Babylon*, qui fut imprimé dans les *Fundgruben des Orients* à la requête de M. von Hammer, et réuni à ses autres œuvres par les soins de sa veuve. Voy. *Babylon and Persepolis*, p. 43.

Jack Rennell sur l'identification de l'emplacement de Babylone [1] (lu devant la *Société des Antiquaires*, le 14 et le 21 décembre 1815). Peu après, Rich publia un second *Mémoire* sur les ruines [2], et combattit divers arguments émis par l'illustre géographe. Il s'agissait de changements possibles survenus dans le cours du fleuve et des canaux. Rich y releva l'opinion du Major Rennell qui prétendait assigner aux monticules encore visibles à Babylone une date antérieure de peu à la conquête musulmane, quand tous, au contraire, sont d'une composition identique et d'une même époque. L'hypothèse qu'une seconde ville eût été bâtie sur des monceaux de décombres et les ruines d'une ville plus ancienne n'était ni admissible ni vraisemblable.

Après un second examen du Birs-Nim-

1 *On the topography of ancient Babylon suggested by the recent discoveries of Claudius James Rich.* — Voy. *Babylon and Persepolis*, p. 107.

2 *Second Memoir on the Ruins (of Babylon) in reference to Major Rennell's remarks.* Voy. *Babylon and Persepolis*, p. 139.

roud, Rich modifia sa première opinion et y assigna l'emplacement de la Tour de Bélus que les anciens n'avaient jamais fixé. Il pensa que la construction primitive devait être une masse solide composée à l'intérieur de briques crues, peut-être même de terre ou de décombres, qu'elle devait être élevée d'étages en retrait avec une façade de briques revêtues d'inscriptions et réunies par des couches de ciment fin. Le feu avait été l'engin destructeur. La colline était évidemment artificielle; pour le prouver, Rich fait observer : « that « so indisputably evident is the fact of the « whole mass being from top to bottom arti- « ficial, that he should as soon have thought « of writing a dissertation to prove that the « Pyramids are the work of human hand as « of dwelling upon this point [1]. »

Les ruines de Babylone furent encore visitées, en 1818, par Sir Robert Ker-Porter [2],

1 *Second memoir, etc.*, p. 170.

2 Ker-Porter, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, etc., London, 1821-1822.

accompagné de Bellino[1], secrétaire oriental de Rich. Nous regrettons de ne pouvoir enregistrer toutes les remarques intéressantes de ce voyageur. Comme celles de Rich, elles montrent le profit que leurs successeurs tirèrent de ces premières recherches ; ce qui prouve que dans la science, de même qu'en littérature, il y a quelques heureux qui héritent des efforts de leurs devanciers et les absorbent dans leur personnalité, au grand détriment des premiers investigateurs tombés parfois dans un oubli attristant !

Bientôt allait commencer en Assyrie et en Chaldée la série des explorations fructueuses auxquelles sont justement attachés les noms de Botta, de Layard et de Loftus. Elles marquèrent dans l'histoire du déchiffrement des inscriptions en caractères cunéiformes un progrès véritable, en offrant aux épigraphistes des documents nouveaux et des points de

1 *Auszug eines Schreibens an H. von Hammer.* (Lettre datée de Bagdad, le 18 mai 1816.) — Dans les *Fundgruben des Orients*, t. V, p. 45-48.

comparaison plus nombreux. D'une part, la topographie antique de pays jusque-là complètement livrés à l'oubli se trouvait tout à coup rétablie ; de l'autre, les inscriptions exhumées venaient livrer au monde moderne les noms et l'histoire des princes qui avaient élevé les palais dont on fouillait les ruines.





III

PREMIERS ESSAIS DE LECTURE

Avant d'aller plus loin, il est bon de nous rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient en 1840 les études sur les écritures en caractères cunéiformes. — Nous avons donné dans la *première partie* de cet exposé la description des inscriptions relevées sur les ruines de Persépolis et le résumé des travaux entrepris sur ces textes qui offraient trois sortes d'inscriptions. La première colonne avait livré, grâce aux efforts de Grotefend et de Burnouf, la langue des Achéménides. — La seconde, appelée par Niebuhr [1] *second système* (voyez *Perse*, 1re partie, pp. 74 et suiv.), avait reçu le nom de *Médique*; les Mèdes étant, en effet, plutôt alliés que tributaires des Perses, leurs inscriptions paraissaient mériter cette place d'hon-

1 Niebuhr, *Voyage en Arabie, etc.*, t. II, p. 113.

neur. — Le troisième système était évidemment le moins bien traité; à Bisitoun, il est placé sous les pieds des vaincus. On supposa que ce texte représentait l'idiome *assyrien*.

Ces désignations ne furent adoptées dans l'origine que pour l'appellation des inscriptions, car on ne savait encore rien de leur contenu. Tychsen[1], Münter[2] et Grotefend[3] supposèrent que l'écriture de cette seconde colonne *était syllabique*. — La seule chose sur laquelle les savants pouvaient être fixés, lorsque les travaux sur le texte arien furent amenés au point de lire toutes ces inscriptions, c'était le sens de l'écriture qui paraissait le même. Cependant, était-ce le même texte et la même langue écrite avec des alphabets différents, ou le même texte dans une autre langue? ou bien enfin un autre

1 Tychsen, *De Cuneatis Inscriptionibus Persepolitanis lucubratio*. Rostock, 1876.

2 Münter, *Versuch über die Keilförmigen Inschriften zu Persepolis*. Copenhagen, 1802.

3 Grotefend, *Neue Beiträge zur Erläuterung der Persepolitanischen Keilschrift*. Hannover, 1837.

texte, une autre langue et un autre alphabet ? On ne tarda pas à reconnaître dans cette seconde colonne des groupes qui reproduisaient évidemment les noms propres du texte Perse; *on les voyait.* Ils se succédaient dans le même ordre et on put conclure, d'après leur position, qu'ils se lisaient également de gauche à droite, et, de plus, que ces deux colonnes reproduisaient la version contenue dans la première.

Dans l'ordre des découvertes, ce fut le texte médique qui céda le second aux efforts des philologues. Les savants furent amenés à s'en occuper, parce que l'examen des signes des inscriptions médiques fournissant des combinaisons qui donnaient un nombre moins considérable de caractères, on conclut qu'il devait être plus aisé à expliquer.

Le texte arien devenait ainsi pour les recherches ultérieures ce que le texte grec de Rosette était pour les Egyptologues; aussi s'appliqua-t-on d'abord à déterminer les noms propres sur ces signes encore inconnus. Il fut facile de les isoler dans les plus courtes inscriptions

et de retrouver dans les textes plus étendus les groupes médiques qui correspondaient constamment aux mêmes groupes du texte arien. C'est une opération qui ne préjuge rien sur la connaissance de l'idiome; tout le monde est à même de la pratiquer avec succès, et pour peu qu'on s'y applique, on est toujours sûr de réussir. Ceux qui se sont occupés du déchiffrement d'un idiome inconnu, possédant déjà en langage connu la traduction du monument soumis à l'étude, ont dû débuter ainsi; c'est le point de départ essentiel et indispensable des recherches de cette nature. Ce travail donna bientôt la certitude qu'un signe distinctif, un clou perpendiculaire, indiquait invariablement les noms d'hommes. — C'est avec cette première donnée qu'on essaya de déterminer les éléments d'un nouvel alphabet. Les combinaisons de l'élément radical se prêtaient à la formation de plus de cent caractères; elles parurent trop nombreuses pour n'exprimer que des lettres. On adopta l'hypothèse de Münter et on chercha des *valeurs syllabiques* pour chacun des signes de la seconde colonne.

Rien de sérieux cependant ne fut produit avant l'année 1844.

A cette époque, le danois Westergaard [1], au retour d'un voyage qu'il venait d'accomplir en Orient, publia dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires du Nord la traduction des textes médiques qui accompagnaient les textes ariens déjà traduits [2]. Ce travail fut reçu avec défiance : on se demanda, en effet, si ces inscriptions étaient bien la traduction du texte arien ? Ce premier point prouvé, on se demanda encore si les mots obtenus à l'aide des valeurs attribuées aux caractères médiques par la comparaison des noms propres, exprimaient bien la langue que l'on voulait comprendre ? — Ces mots semblaient ne se rattacher à aucun idiome connu, et si le sens pouvait être compris dans son ensemble, par le fait rien ne garantissait l'authenticité d'une langue qu'on cherchait à reconstruire en empruntant des formes grammaticales à toutes

1 Westergaard (Niels-Louis), né à Copenhague le 27 oct. 1815.

2 *On the Deciphering of the second Achæmenian or Median species of arrowheaded writing.* 1840-1844, p. 271.

les autres. La phrase présentait d'abord une structure générale indo-européenne, mais les substantifs avaient une déclinaison analogue à celle des substantifs turcs. De plus, on trouvait un pronom sémitique, des adverbes sanscrits, une conjugaison tartare et celtique, enfin un vocabulaire bigarré de toutes ces langues auxquelles on empruntait ainsi des fragments plus ou moins importants pour en reconstruire une chose qui restait sans nom.

Le Dr Hincks, en 1846, contrôla, le premier, le travail de Westergaard; il publia dans les *Transactions* de l'Académie de Dublin [1] un mémoire fort remarquable, mais qui offre une sérieuse difficulté à la lecture. Le Dr Hincks disposa une table comparative des valeurs attribuées au même caractère par Westergaard et par lui-même, avec un numéro d'ordre, de telle sorte que les transcriptions du savant anglais ne sont intelligibles qu'à la condition

1 *On the first and second kinds of Persepolitan writing.* Extrait des *Transactions of the Royal Irish Academy*, Vol. XXI, part. I. Dublin, 1846.

d'avoir sous les yeux le texte cunéiforme et la table de rappel.

Le plus grand progrès qui résultait du travail du Dr Hincks sur celui de Westergaard était celui-ci : Westergaard avait pensé que toutes les voyelles n'étaient pas exprimées dans cet alphabet nouveau, et qu'un A bref était quelquefois inhérent à chaque consonne, comme dans le premier système et dans les alphabets des langues indo-germaniques. Le Dr Hincks estima au contraire, que toutes les voyelles y étaient exprimées *au moins une fois (at least once)*, et quelquefois plus; car on rencontrait dans certains cas la voyelle après le signe qui la précédait et avant celui qui la suivait. C'était le premier pas de la démonstration du syllabisme des écritures anariennes; nous verrons, par la suite, quelles ont été les conséquences de ce principe.

Le Dr Hincks n'avait ainsi vérifié que les bases du déchiffrement des inscriptions médiques dont Westergaard avait donné l'analyse. F. de Saulcy, en France, fit un pas de

plus [1], et s'appliqua à contrôler, non-seulement le résultat du déchiffrement, mais encore les formes grammaticales si étranges auxquelles les valeurs attribuées à chaque caractère, par le dépouillement des noms propres, avaient conduit le savant danois. Dans un travail de cette nature, la critique et la louange avaient également leurs périls. Cependant, après avoir sérieusement examiné le travail de Westergaard, de Saulcy n'hésita pas à déclarer que cet essai philologique présentait les indices les plus constants d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition. Au surplus, de Saulcy ne s'éloignait guère des résultats généraux obtenus par Westergaard, et il confirmait les bizarreries grammaticales qui pouvaient faire suspecter une première traduction.

Quant à l'écriture, on reconnut qu'elle était syllabique, c'est-à-dire qu'un signe pouvait représenter chaque articulation quies-

1 *Recherches analytiques sur les inscriptions du système médique.* Extrait du *Journal asiatique*, n° 13, 1849. Paris, 1850.

cente, et un autre signe bien distinct, mais constant, une articulation formée par une voyelle initiale inhérente. Nous ne devons pas oublier une remarque importante de F. de Saulcy : « Quelques signes de l'écriture médique, dit-il, ont sans doute une certaine ressemblance avec les signes persans d'une même valeur ; mais la plupart d'entr'eux présentent des formes *identiques* avec ceux de l'écriture assyrienne. » On pressent déjà cette identité des deux systèmes graphiques que les recherches ont démontrée.

Le travail de F. de Saulcy comprend l'ensemble des textes qu'il était alors permis d'étudier. L'auteur assume la responsabilité des traductions de Westergaard, et les fortifie de toute l'autorité de ses propres recherches. Les travaux ultérieurs ont donné raison aux deux philologues.

En effet, tous les documents n'étaient pas encore connus. Il fallait surtout analyser et comprendre le texte de la deuxième colonne de Bisitoun. Sir H. Rawlinson l'avait soigneusement relevé ; il permit à E. Norris de le

publier avec une traduction et un commentaire à l'appui [1]. Les valeurs attribuées aux signes médiques par Westergaard et reconnues par les recherches de F. de Saulcy subirent le nouveau contrôle d'un texte qu'on n'avait point pris pour base et furent pleinement confirmées. Elles n'étaient donc ni arbitraires ni erronées ; aussi Norris put-il compléter la série des renseignements que les philologues avaient à leur disposition sur ce point.

Les travaux de M. Holtzmann [2] dans les *Mémoires* de la Société orientale d'Allemagne, et de Haug [3] dans les *Gottingischen Anzeigen*,

1 Norris (Edwin), né à Taunton (Somersetshire) le 24 oct. 1795, mort le 10 déc. 1872. Linguiste éminent, il donna son concours le plus dévoué à l'assyriologie. Son *Dictionnaire* lui assure une place distinguée dans le monde de la science et suffit à lui seul pour transmettre son nom à la postérité. Voy. *Memoir* by M. W. Vaux, 1873. — *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription,* by M. E. Norris, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XV, part I. 1853.

2 Holtzmann. *Uber die zweite Art der Achemenedischen Keilschrift.* — Dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. 1851, t. V, pp. 145 et suiv.; t. VI, pp. 35 et suiv.

3 *Uber Schrift und Sprache der zweiten Keilschrift Gattung,* von Dr Haug. Göttingen, 1855.

n'ont point ébranlé ces résultats; enfin, ceux de M. Mordtmann [1], de M. Oppert [2] et du Dr Sayce [3] les ont confirmés.

La lecture de ces nouveaux textes, il faut bien le reconnaître, présente toutes les bizarreries que Westergaard avait signalées; de sorte qu'on s'est demandé avec raison si cette langue, qui semble avoir emprunté ses formes à tant d'idiomes différents, ne leur avait pas au contraire légué ses débris?

Quant à l'interprétation des inscriptions de la troisième colonne de Persépolis, elle avait commencé, comme celle de la seconde, en même temps que l'étude des inscriptions perses. Tychsen, Münter, Grotefend ne les passèrent point sous silence. Ce qui reste de leurs premiers travaux, c'est le soupçon que l'on eut, dès l'origine, que cette écriture pouvait renfermer des caractères monogrammatiques.

1 *Erklärung der Keilinschriften der zweiten Gattung*. Leipzig, 1862.

2 *Le peuple et la langue des Mèdes*. Paris, 1879.

3 *The inscriptions of Mal-Amir*. Extrait du Vol. II des *Travaux de la 6e session du Congrès des Orientalistes*. Leyde, 1885.

Le sens de l'écriture ne souffrait pas de difficulté. Les raisons que l'on avait admises pour la lecture de la seconde colonne s'appliquaient à la troisième. Les noms propres d'hommes étaient encore indiqués par le clou vertical et se suivaient dans le même ordre dans les trois textes.

Cependant on avait exhumé des ruines de la Babylonie des inscriptions également écrites avec des caractères cunéiformes, mais qui n'étaient pas de nature à donner par elles-mêmes des moyens de solution; il ne fallait pourtant pas en négliger l'étude. Des cylindres en terre cuite, rapportés par Rich et Bellino [1], ainsi qu'un monument en basalte connu sous le nom de *Caillou de Michaux* [2],

1 Le cylindre de Sennachérib, qui porte le nom de *Bellino*, a été découvert par Bellino, secrétaire oriental de Rich, en 1820. Grotefend en a publié une copie, et, après lui, Layard. *Inscript. in the cuneiform character*, pl. 63, 64 (1861). Celui de Nabuchodonosor a été publié par Layard. (*Ibid.*, pl. 58.)

2 Cet intéressant monument a été trouvé par le botaniste Michaux (1800) dans les ruines d'un palais sur les bords du Tigre, à un jour de marche de Bagdad, non loin de Ctésiphon. Il

présentaient des caractères qui avaient la plus grande analogie avec ceux de Persépolis, et confirmaient la première donnée qu'on avait sur le sens dans lequel il fallait lire ces textes. On voyait les caractères s'allonger, se resserrer à la fin des lignes; quelques-uns empiétaient même sur les marges à droite, tandis que celles de gauche restaient toujours intactes. Il était évident que cette écriture devait encore se lire de gauche à droite.

D'un autre côté, les inscriptions en caractères cunéiformes qu'on rencontrait sur quelques pierres gravées semblaient réclamer une solution opposée. En effet, les pointes de flèche se dirigeaient vers la gauche, détail embarrassant qu'on résolut provisoirement d'écarter avec ces documents du domaine des recherches. Enfin des briques [1] et la belle

fut apporté à Paris et déposé à la Bibliothèque nationale; publié d'abord dans les *Monuments inédits* de MILLIN (Paris, 1802, pl. VIII et IX, et tom. I, p. 58); il a été reproduit depuis un grand nombre de fois.

1 Sainte-Croix enregistrait l'apparition des briques (*Mém. Acad.*, t. XLVIII, p. 35, note *e*) et reconnaissait la ressemblance des caractères qui les couvraient avec ceux de Persépolis;

inscription découverte à Babylone par Sir Harford Jones, révélaient des caractères d'une complication désespérante. On se demandait donc avec inquiétude si, après avoir triomphé des difficultés que la lecture des inscriptions laissait entrevoir, on ne se trouvait pas en présence d'une écriture et d'un idiome nouveaux ?

On attribue généralement à Grotefend la solution de ce problème, bien que le Dr Hincks l'ait revendiquée [1]. Au fond, elle est demeurée acquise; en comparant un fragment de cylindre rapporté de Babylonie par Sir R.

peut-être était-ce un système de numération, dit-il ? En tous cas, dès cette époque, quelques-unes de ces briques avaient été déposées par l'abbé de Beauchamp au Cabinet National des Médailles. En 1776, dans une lettre datée de Bagdad et adressée au Maréchal de Castries, Beauchamp parle « d'un cylindre de huit pouces de long sur quatre de diamètre, de terre cuite et tout couvert en longueur d'une écriture dont les lettres n'ont guère plus de deux lignes de hauteur. Ces caractères ne ressemblent aucunement aux écritures courantes du pays, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni chaldéens, ni syriaques, etc. Il me semble, dit-il, qu'ils ont du rapport avec les inscriptions de Persépolis, décrites par Chardin. »

1 Voyez *Infra*, p. 157.

Ker-Porter avec certains passages de la grande inscription de Sir Harford Jones, Dr Hincks reconnut que les deux inscriptions étaient identiques. Les caractères compliqués du document de Sir Harford Jones n'étaient que des variétés des premiers. Il n'y avait donc qu'à rechercher les éléments d'un seul système de lecture.

Grotefend, toujours préoccupé des inscriptions trilingues, en se guidant sur la traduction du texte arien, parvint à déterminer dans le texte assyrien les noms de *Cyrus*, d'*Hystaspe*, de *Darius*, de *Xerxès*. Avec le bonheur qui s'attachait à toutes ses découvertes, il indiqua sur la grande inscription de Sir Harford Jones un groupe qui devait contenir le nom de *Nabuchodonosor ;* dès lors il lui parut prouvé que ce texte n'appartenait pas à l'ère des Achéménides. Or, si le nom de Nabuchodonosor se trouvait réellement sur les monuments de la Chaldée, il devenait évident qu'on était en possession d'une nouvelle source de documents, sous la forme de spécimens assez étendus pour stimuler la curiosité des savants.

C'est ainsi qu'en dehors des textes trilingues, les inscriptions de la Babylonie eurent leur part dans ce travail, qui devait aboutir un jour au déchiffrement complet des écritures cunéiformes.

Les découvertes avaient marché lentement sur le premier système; elles n'avançaient pas sur les deux autres. En 1840, on n'avait aucun travail sérieux, et pourtant le perse était déjà lu et traduit. Il paraissait assez peu intéressant d'étudier des textes dont on connaissait déjà le contenu. Les difficultés étaient immenses et devaient grandir avec les découvertes; on pouvait à peine les soupçonner à cette époque, lorsque l'attention se trouva tout à coup vivement préoccupée des choses de l'Orient: Ninive allait sortir de ses ruines!





IV

LES EXPLORATEURS

NINIVE ET L'ASSYRIE

C'est à Rich qu'il faut faire remonter l'ère nouvelle qui s'ouvrait. Résident de la Compagnie des Indes à Bagdad, nous l'avons vu, en 1811, rechercher avec zèle les vestiges de Babylone. Or, si cette ville marquait encore sa place sur le sol de la Chaldée, il n'en était pas de même de Ninive, elle avait totalement disparu [1]; selon Strabon, il ne restait que l'emplacement des palais royaux. La situation de la capitale de l'Assyrie, *vetustissima sedes Assyriæ,* sur la rive gauche ou orientale du fleuve, était seule définie aussi bien

1 *La première destruction de Niniv* par ARBACES et BÉLESIS est fixée à l'an 788 (roman historique). Voy. CTÉSIAS, *Fragments*, édit. Didot, p. 39, 41. Cf. DIODORE II, 23, 28 ; ATHÉNÉE, XII, 7, etc. — *Pour la seconde dsetruction* par CYAXARÈS et NABOU BAL-OUSSOUR. Voy. DIODORE, II, 23-28, d'après CTÉSIAS ; ABYDÈNE dans EUSÈBE, *Chron. Can.*, pars I, c. IX ; POLYHISTOR, dans le même, pars I, c. V.

par les auteurs anciens que par les voyageurs modernes [1]. De tout temps, on avait recueilli dans ces parages des antiquités assyriennes, telles que des briques couvertes d'inscriptions cunéiformes, des cylindres ornés de *scènes hiératiques,* en un mot des débris de toute nature.

En 1820, Rich se rendait dans le Kurdistan pour remettre sa santé éprouvée par le climat de la Mésopotamie; il revint à Bagdad par Mossoul. Sa curiosité fut éveillée à la vue de monts qui se dressaient sur la rive gauche du Tigre. Il apprit qu'on avait découvert, peu avant sa visite, un fragment de bas-relief en gypse marmoriforme représentant de nombreuses figures d'hommes et d'animaux [2]. Cette trouvaille avait excité au plus haut point la curiosité et l'étonnement des populations; mais, pour prouver leur foi musulmane et obéir à l'*uléma*, elles avaient immédiatement détruit le bas-relief. Cette découverte avait été

1 NIEBUHR, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 250. — MACD. KINNEIR, *Memoir of the Persian Empire*, pp. 258 et suiv.

2 RICH, *Narrative of a residence in Kourdistan and on the site of ancient Nineveh*, t. II, p. 39.

faite sur l'emplacement de Nebbi-younès, ainsi appelé à cause d'un tombeau du prophète Jonas, placé par la tradition musulmane en cet endroit où existent à la fois une vieille église chrétienne et une mosquée en ruine.

Rich visita ces édifices, et remarqua sous la mosquée d'étroits passages antiques. Il examina soigneusement les deux tertres de Nebbi-Younès et de Koyoundjik, où il recueillit des fragments de poterie, des briques couvertes de caractères cunéiformes et quelques menus objets. — Il mesura la circonférence de la colline de Koyoundjik et la trouva de 7,690 pieds; mais, sauf un siège en pierre et quelques restes d'inscriptions, il ne put rien obtenir. En descendant le Tigre, il remarqua les monticules de Nimroud dont le caractère particulier le frappa profondément.

Les quelques fragments de briques, les cylindres et autres objets recueillis par Rich furent envoyés au Musée Britannique. C'était tout ce que l'Occident connaissait alors de la splendeur de la civilisation assyrienne.

L'attention était désormais tournée vers l'Orient; je ne pus me soustraire au charme qui en résultait. Les voyages étaient devenus plus faciles, et bien que je n'eusse (vers 1840) aucune idée que je serais appelé un jour à me préoccuper spécialement de la Mésopotamie, néanmoins les études que je faisais à la Faculté des lettres de Caen, sous l'amicale discipline de Charma[1], me portaient à souhaiter un voyage en Orient que ma parfaite indépendance me permettait d'entreprendre en toute sécurité. Aussi fus-je deux fois sur le point de partir, une première pour l'Egypte, une autre pour la Grèce, avec mon ami Théodose du Moncel[2]; mais ma mère objecta ma jeunesse, son isolement, et je restai. Plus tard, la carrière que j'embrassai me retint forcément en Europe, et lorsque j'abordai l'étude des inscriptions cunéiformes je dus me

1 Voy. *Essai sur la philosophie orientale*, leçons professées à la Faculté des lettres de Caen, 1840-1841, par M. A. CHARMA, ancien élève de l'Ecole normale, publiées par JOACHIM MENANT. 1842.

2 Membre de l'Académie des Sciences, décédé à Paris le 16 février 1884.

contenter des matériaux fournis par les explorateurs. J'ai souvent regretté ce que je ne crains pas d'appeler une lacune ; mais, à vingt ans, l'Egypte m'eût rendu égyptologue, la Grèce, archéologue passionné ; si bien que peut-être les choses se sont-elles arrangées pour le mieux ?

Revenons à notre sujet.

En 1842, le gouvernement français créa à Mossoul un vice-consulat dans le but de fonder une station archéologique française en Orient. Cette situation fut confiée à M. Botta, consul à Alexandrie[1]. M. J. Mohl, que nous verrons prendre une part si active au mouvement scientifique qui va se produire, lui recommanda surtout la partie *archéologique* de son poste. M. J. Mohl avait entrevu et deviné les richesses réservées à celui qui fouillerait le sol d'une contrée livrée depuis si longtemps à l'oubli. De son cabinet de travail, il surveillait avec un soin jaloux les envoyés du gou-

1 Botta (Paul-Emile), d'origine piémontaise, né vers 1805, mort en avril 1870.

vernement français, ardent à exciter leur zèle et à éclairer leurs investigations.

Mossoul est située sur la rive droite du Tigre et paraît occuper une partie de l'emplacement de l'antique Ninive. La ville actuelle n'est pas très ancienne; elle existait cependant comme cité importante lors de la construction du nouveau Bagdad. Abulfaradji constate, en effet, que le Khalife Almansour choisit Bagdad pour siège du Khalifat, parce que cette ville se trouvait entre Bassora et Mossoul, non loin de Koufa et de Wasit [1]. Botta prit possession du consulat le 25 mai 1842; il se conforma au désir de M. J. Mohl et se prépara à explorer les vastes plaines qui entourent Mossoul.

En quittant cette ville, si l'on franchit le Tigre sur le pont de bateaux qui réunit les deux rives, on se trouve en présence d'un

1 Nous n'avons pas besoin de reprendre la dissertation sur l'emplacement de la ville antique et de cette cité de *Mespila* nommée par Xenophon, assimilée parfois avec Ninive, ni d'insister sur l'identification du vieux mot *Musri* des inscriptions, comme origine du nom arabe *Mausil*, Mossoul, d'après la forme ancienne du nom Al-Mosar.

terrain aride sur lequel s'élèvent deux collines artificielles couvertes d'habitations; du reste, pas une colonne, pas un pan de mur ne révèle la trace de ces palais splendides dont la tradition nous a légué le souvenir. Les ruines de l'Assyrie ne ressemblent pas à celles de l'Asie-Mineure, de la Syrie ou de l'Iran. Palmyre, Balbeck, Persépolis, offrent des débris qui sont encore debout[1]; mais dans les plaines de Ninive rien n'émerge au-dessus des sables du désert. C'est la pioche à la main qu'il faut interroger la terre pour savoir combien de générations se sont succédé sur les bords du Tigre, depuis plus de trois mille ans!

Cependant des mouvements de terrain réguliers semblent indiquer l'emplacement des remparts; ceux-ci formaient une vaste enceinte pentagonale d'environ 3 kilomètres de longueur dans laquelle se trouvent les deux

1 « These huge mounds of Assyria made a deeper impression « upon me, gave rise to more serious thoughts and more earnest « reflection, than the temples of Balbec and the theatres of « Ionia. » LAYARD, *Nineveh and its remains*, vol. I, c. 1, p. 7.

tumuli que nous avons indiqués; au nord, le monticule de *Koyoundjik*, au sud celui de *Ninionah*. — *Koyoundjik* (le petit Agneau) est le nom du village bâti sur la colline du nord qui s'élève à 60 pieds environ au-dessus du niveau du Tigre, et qui présente une forme ovale aplatie vers l'Orient d'une étendue de 800 mètres environ. — *Ninionah* est un peu moins grand; depuis des siècles, ce dernier endroit a été pris pour le théâtre des prédictions du prophète Jonas. Les Musulmans le nomment la *Colline du repentir* (Tel el Toubeh), et cette tradition a été la cause de l'établissement d'une mosquée (Nebbi-Younès) auprès de laquelle des maisons ont été bâties, de sorte que le tumulus porte à la fois sur lui un village et une grande quantité de tombeaux qui en rendent l'exploration impossible. C'était sur les murailles souterraines de la mosquée que Rich avait découvert des inscriptions; mais, rebuté par la difficulté d'entreprendre des fouilles sur un terrain consacré à la sépulture, Botta s'attaqua tout d'abord à la pointe méridionale du tumulus de Koyoundjik

et aux mouvements de terrain qui semblaient dessiner l'enceinte de Ninive (décembre 1842.) Ces premières recherches ne firent connaître que des débris de briques et d'albâtre sur lesquels on voyait des caractères cunéiformes; rien n'annonçait un gisement considérable de constructions.

Botta ne fut pas découragé par la pauvreté de ses découvertes. Une partie des ouvriers avait déjà attaqué plus sérieusement l'exploration du monticule, quand un paysan du petit village de Khorsabad, passant près des fouilles et voyant avec quelle attention on recueillait les moindres débris qui sortaient du sol, demanda le motif de cet empressement. Les ouvriers le lui ayant expliqué tant bien que mal, cet homme leur dit que chez lui ces débris étaient plus communs et qu'on ne creusait pas les fondations d'une nouvelle maison sans en rencontrer en abondance. Botta avait été souvent trompé par de semblables révélations; toutefois il ne voulut négliger aucun indice et envoya quelques ouvriers vérifier les renseignements donnés par ce paysan.

Le village de *Khorsabad* est situé à 16 kilomètres au nord de Mossoul sur la rive gauche d'une petite rivière nommée le Khauser, qui vient se jeter dans le Tigre en face de Mossoul. Il est bâti sur un monticule allongé de l'est à l'ouest ; l'extrémité orientale se relève et forme un cône artificiel, tandis que l'extrémité occidentale se bifurque. C'est sur la pointe occidentale de cette bifurcation que les émissaires de Botta firent leurs premières découvertes ; ils revinrent bientôt confirmer la sincérité des récits du paysan de Khorsabad. Ils avaient appris que cet homme était teinturier et qu'il construisait son four avec des briques couvertes d'inscriptions ; d'un autre côté, en attaquant le monticule par son sommet, ils n'avaient pas tardé à rencontrer un pan de mur, et en creusant plus avant, ils s'aperçurent que ce mur était orné de sculptures.

Les travaux furent alors abandonnés à Koyoundjik et entrepris avec ardeur sur ce nouveau point (20 mars 1843). Quelques embarras surgirent et interrompirent les

fouilles, mais Botta avait déjà la certitude d'être sur les traces d'une construction importante; il n'eut que plus de courage pour combattre ces nouvelles difficultés, et lorsqu'elles furent toutes aplanies, il se trouva en présence des ruines d'un palais assyrien [1].

Un monde inconnu apparaissait devant lui comme sous la baguette magique d'une fée; à mesure qu'il ouvrait la terre, de belles figures immobiles [2], sculptées sur les parois

1 BOTTA remarque que la construction de l'édifice était fort simple et à la fois très durable. Il était élevé sur un plancher formé de briques couvertes d'inscriptions; sous ce plancher était répandu un lit de sable de six pouces d'épaisseur, et enfin venait un troisième plancher de briques fortement cimentées avec du bitume. Les murs étaient revêtus de plaques de marbre.

2 « Les figures sont en plein-relief, ne saillant pas autant que « les bas-reliefs grecs, mais beaucoup plus que ceux des monu« ments égyptiens. Malgré un peu de rigueur primitive, elles « sont fort bien dessinées, le mouvement bien rendu et les « muscles fortement accusés. Les pieds et les mains sont très « délicatement travaillés, ainsi que les ornements. » (BOTTA, Lettre datée de Mossoul, 2 juin 1843.) Dans une lettre précédente, Botta relevait la parenté intime de ces sculptures avec celles de Persépolis, remarquant plus de mouvement dans les poses et plus de science anatomique dans le dessin.

des salles, le long des corridors ou sous les portiques, semblaient attendre un signal pour renaître à la vie et raconter les évènements dont elles avaient été jadis les témoins [1].

Le fléau destructeur qui avait passé sur ces monuments s'était heureusement pressé dans son œuvre et n'en avait accompli que la moitié; il avait touché seulement le sommet de l'édifice. Le palais ayant été détruit dans sa partie supérieure, les bas-reliefs inférieurs étaient respectés. Ils se composaient généralement d'un rang de figures de trois pieds de hauteur, surmontées d'une inscription; au-dessus du tableau, l'histoire, et au-dessus de l'histoire un nouveau bas-relief plus ou moins endommagé. Quelquefois on ne voyait plus que les pieds des personnages qui touchent aux inscriptions. Çà et là de gigantesques figures qui devaient s'élever de toute la hauteur des salles étaient souvent coupées au niveau des hanches; puis, comme si le vainqueur avait

1 Botta constatait des traces évidentes de polychromie sur les bas-reliefs. (Lettre datée de Mossoul, 2 mai 1843).

voulu faire servir tous ces débris à ériger un monument à sa haine, il avait comblé les salles et les avait ensevelies sous une couche de terre. A la place d'un palais, il avait élevé une montagne de ruines[1] !

Le 5 avril 1843, Botta fit connaître à M. Mohl le résultat de cette découverte et sa lettre fut communiquée à l'Académie le 7 juillet[2]. Ce message fut bientôt suivi d'un second (2 mai 1843), et d'une série d'autres non moins curieux[3]. Ces communications excitèrent à

1 Cette étrange accumulation de terre sur les ruines qui frappe tellement l'imagination et semble, pour les esprits faciles à influencer, une sorte de châtiment céleste, reste un problème pour le fouilleur le plus expérimenté. C'est ainsi que M. Rassam, terminant ses explorations en Assyrie, se pose cette question et déclare qu'il ne sera satisfait que lorsqu'il aura procédé à l'entière exhumation des monts de Koyoundjik et de Nimroud. D'après sa longue expérience, il pense, avec raison, qu'on pourrait ouvrir des tranchées, pratiquer des tunnels pendant des centaines d'années, et néanmoins manquer un objet important. Voy. *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, p. 58.

2 Insérée dans le *Journal Asiatique*, t. I, p. 18. — Voyez les *Lettres de M. Botta* sur ses découvertes à Khorsabad, publiées par M. J. Mohl, 1845. (Extrait du *Journal asiatique*, années 1843-1845.)

3 Botta fut nommé Correspondant de l'Institut en 1843

l'Académie l'intérêt le plus vif. C'était la première révélation qui eût été produite de toute une branche d'archéologie dont la perte, jugée jusqu'alors irréparable, était regardée comme une des plus grandes et des plus fâcheuses lacunes de la science.

Les fouilles avaient été exécutées en partie aux frais de M. de Cadalvène [1]. Grâce à l'initiative de M. Mohl, par décision du 24 mai 1843, le comte Duchâtel, alors ministre de l'Intérieur, mit 3,000 francs à la disposition de l'explorateur; mais de nouvelles difficultés surgirent, et cette fois, d'un caractère exclusivement local. Le Pacha fit suspendre les fouilles (octobre 1843); Botta se réclama alors de l'ambassadeur de France à Constantinople et demanda l'appui de la Porte.

Le gouvernement français n'abandonna pas son envoyé; des instances furent faites par certains membres de l'Académie, et par décisions des 5 et 12 octobre 1843, de nouveaux crédits furent accordés, ce qui permettait d'a-

1 Correspondant de l'Institut, 20 décembre 1844.

cheter le village de Khorsabad tout entier et d'envoyer à Mossoul E. Flandin, désigné par l'Académie comme étant à même de rendre à Ninive les mêmes services que ceux qu'il avait rendus en Perse. Le 4 mai 1844, Flandin arriva à destination apportant les firmans. Les fouilles recommencèrent; en octobre 1844, elles furent terminées [1].

Que résultait-il de cette laborieuse campagne? Elle venait de donner au monde savant les restes d'un palais livré aux flammes, dont les traces étaient visibles à chaque pas; quinze salles et quatre façades, voilà ce que Botta eut la gloire de découvrir [2]! L'ensemble des sculptures consistait en une série de décorations distribuées à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice; — dans l'intérieur des salles, des bas-reliefs exécutés sur des dalles de marbre

1 Botta, *Rapport du 22 mars 1844 au Ministre de l'intérieur*, — Lecture d'une lettre de M. de Cadalvène (14 juin 1844) et envoi de l'empreinte d'une grande inscription en caractères cunéiformes. L'Académie décida que cette inscription serait lithographiée.

2 « To him is due the honour of having found the *first* assyrian « monument ». Layard, *Nineveh*, vol. I, c. 1, p. 10.

gypseux d'environ 33 centimètres d'épaisseur étaient disposés tantôt sur un seul rang, tantôt sur deux ordres, laissant entre eux un intervalle rempli par des inscriptions; — à l'extérieur, sur le développement des façades, les reliefs avaient plus de saillie et étaient exécutés en partie en ronde bosse, et en partie engagés dans la construction. Cet ensemble ne mesurait pas moins de 2,000 mètres de longueur. Flandin en dessina près de 1,200 m. et le nombre de ses dessins monta à 130.

La plupart de ces glorieux débris ne devaient revoir le jour que pour disparaître à jamais. Les édifices avaient péri par suite d'un incendie, de sorte que la violence du feu, calcinant les dalles de gypse, en avait fait une chaux fragile que la pluie et l'humidité ne tardèrent pas à détruire. Quand Flandin arriva à Mossoul, une partie de ces richesses, réduites en poudre, étaient perdues, mais les inscriptions cependant étaient sauvées. Botta, avec une admirable patience et une rare sagacité, les avait copiées à mesure qu'elles apparaissaient; comme il devait les reproduire un

jour, il avait mis dans l'accomplissement de cette tâche l'attention scrupuleuse que l'on apporte au chevet d'un mourant pour recueillir ses dernières paroles et les redire à ceux qu'il laisse après lui.

Cependant quelques parties de l'édifice, plus éloignées du foyer de l'incendie, n'avaient pas subi l'altération de l'air. Les fragments qu'on put en détacher furent soigneusement envoyés en France, et ensuite classés dans les galeries du Louvre.

Le transport des sculptures donna beaucoup de mal à l'explorateur; les antiquités furent amenées à grand'peine jusqu'à Bagdad [1], et on fut même obligé de se servir des bras des Nestoriens pour remuer ces colossales figures. Botta, fort soucieux du sort de ses précieuses trouvailles, les confia à la vigilance du baron Lœwe de Veymars, consul général de France. Le commandant Cabaret amenait à Bassora la gabare le *Cormoran* en mars 1846, et au mois de décembre on débarquait au

1 Botta, *Monument de Ninive*, p. 14.

Havre la première collection d'antiquités assyriennes qui eût encore été apportée en Europe[1].

Les Anglais, témoins des heureux résultats des fouilles de Botta, ne devaient pas rester inactifs. Un voyageur, illustré depuis par des succès d'un ordre différent, Sir Henry Layard, voyageait pendant l'hiver de 1839 à 1840 en Asie-Mineure et en Syrie; il descendit le cours du Tigre et remarqua les monticules de Kala'at Schergat et de Nimroud[2]. En 1842, il revint, au retour d'un voyage à Constantinople, et assista aux découvertes de Botta à Koyoundjik[3].

1 *Le monument de Ninive, découvert et décrit* par P.-E. Botta, *mesuré et dessiné* par E. Flandin. Paris, Imprimerie nationale. MDCCCL. — Les inscriptions apprirent que ce palais avait été édifié par Sargon, le destructeur de Samarie, en un lieu appelé par les textes *Magganubba*.

2 Layard, *Nineveh and its remains*, p. 7, 8, 9.

3 Nous nous plaisons à constater les rapports qui s'établirent entre Sir H. Layard et Botta dans cette phrase admirablement dictée de l'explorateur anglais : « During the entire « period of his excavations, M. Botta regularly sent me, not « only his descriptions, but copies of the inscriptions, without

Un homme tel que Sir H. Layard vit l'immense champ d'observation qui s'ouvrait devant lui, et il résolut de conduire à son tour des travaux analogues. Son enthousiasme trouva peu d'écho en Angleterre, tandis que les belles fouilles de Botta à Khorsabad avaient été saluées en France avec le respect dû à la persvérance, au zèle et aux sacrifices personnels de l'illustre *chercheur*. Sir H. Layard s'ingéniait à trouver le moyen de fouiller le sol de l'Assyrie, pressentant les plus fructueux résultats. Dans ces circonstances, Sir Stratford Canning mit à sa disposition une certaine somme pour commencer une exploration sur l'emplacement de Ninive. C'est à cet homme éminent que l'Angleterre dut ses plus rares trésors d'art et d'antiquité [1].

Sir H. Layard partit en hâte de Constanti-

« exacting any promise as to the use I might make of them. « That there are few who would have acted thus liberally, « those who have been engaged in a search after antiquities « in the East will not be inclined to deny. » *Nineveh,* vol. I, « c. 1, p. 13.

1 On sait que c'est à Sir S. Canning que l'on doit les marbres d'Halicarnasse qui sont au Musée Britannique.

nople (octobre 1845). Désireux d'atteindre le but de son voyage, il traversa les montagnes du Pont et les steppes d'Usun Yilak, descendit des plateaux dans la vallée du Tigre, et comme il le dit si pittoresquement : « galloped over « the vast plains of Assyria and reached Mosul « in twelve days [1]. » M. Charles Rassam était alors vice-consul du gouvernement Britannique dans cette localité.

Sir H. Layard avait été frappé, lors de sa première visite, de l'aspect tout particulier d'une colline située à 30 kilomètres environ de Mossoul, en descendant le Tigre, et qui portait le nom de *Nimroud*. D'après une tradition très répandue parmi les Arabes, on disait qu'on avait vu jadis d'étranges figures de pierre au milieu des mouvements de terrain, et les récentes découvertes de Botta donnaient une grande autorité à ces récits.

Le palais de Khorsabad étant une dépendance de Ninive, les autres *tumuli* devaient renfermer des monceaux de ruines analogues.

1 *Nineveh and its remains*, vol. I, c. 1, p. 18.

Cependant les recherches infructueuses de Botta éloignèrent d'abord l'attention de Sir H. Layard de l'enceinte de Ninive et il préféra s'attaquer aux monticules de Nimroud. — Il rencontra au début les mêmes difficultés que Botta; le gouverneur de la contrée, Mohammed-Pacha, malgré les firmans de Constantinople, était peu disposé à laisser exploiter par d'autres des ruines dans lesquelles il flairait de l'or; enfin, vers l'automne de 1845, ces difficultés s'aplanirent et les opérations purent commencer (8 novembre). Six hommes explorèrent d'abord une sorte de cône qui dominait le monticule, et on recueillit çà et là, à la surface du sol, des débris de poterie et des briques avec des caractères cunéiformes. En creusant dans un endroit qui parut favorable, on découvrit bientôt un fragment de bas-relief qui avait été exposé au feu et qui ressemblait à ceux de Khorsabad.

Ce fragment provenait évidemment des constructions qu'il s'agissait de retrouver; aussi, en persistant, ne tarda-t-on pas à rencontrer un nouveau bas-relief, puis un second, un

troisième; on déblaya les faces qui étaient couvertes, comme à Khorsabad, de sculptures et d'inscriptions[1]. Dès la première journée des recherches, Sir H. Layard avait acquis la certitude qu'il était en présence d'un palais assyrien! — Les terrassements, suspendus quelque temps par suite des tracasseries locales, furent enfin poussés avec activité (17 janvier 1846). Lorsque l'ensemble des fouilles put être apprécié, on reconnut que la construction de Nimroud répondait à celle de Khorsabad. Le style et l'architecture étaient identiques, — des taureaux aux portes, des bas-reliefs dans les salles, et la même ordonnance pour les inscriptions et les figures.

Sir H. Layard s'empressa d'envoyer à Londres des échantillons de ses découvertes; ils furent présentés par Sir S. Canning qui réclama de nouveaux fonds pour continuer les fouilles. Une allocation lui fut accordée par les *Trustees* du Musée Britannique, et les opérations commencèrent sur une grande échelle.

1 Voyez la manière curieuse dont Layard procéda. *Nineveh*, vol. I, c. II, p. 26 et suiv.

Aidé par MM. C. et H. Rassam, Layard attaqua le tumulus sur différents points (1er novembre) et rencontra partout des restes d'anciennes constructions, de longues chambres étroites gardées par des lions ailés analogues aux taureaux de Khorsabad, et ornées de bas-reliefs représentant des sujets guerriers accompagnés d'inscriptions affectant la disposition déjà signalée. Il était cependant évident que ces constructions appartenaient à une autre époque et à un autre règne. — On retrouvait, à vrai dire, presque toujours le même système d'ornementation, des inscriptions, des bas-reliefs, et, au milieu de ces figures, le roi entouré des officiers de son palais, tantôt à pied, tantôt monté sur un char traîné par des chevaux richement caparaçonnés. Il était facile d'y reconnaître les différents épisodes d'une campagne complète. Après la marche au combat, le retour des vainqueurs; ici, le scribe compte les têtes des vaincus; plus loin, des musiciens jouent de différents instruments et sont suivis par les captifs désarmés, longue et lamentable proces-

sion qui représente les différentes phases de la guerre mêlées aux travaux domestiques [1]. Dans une autre partie de l'édifice figuraient des villes assiégées ou soumises, des rivières passées pour attaquer des forteresses. Enfin, au milieu des ruines, on trouva des tronçons d'armures, des vases d'albâtre et de menus objets qui complétèrent heureusement ces grandes découvertes ; mais une des trouvailles les plus intéressantes, ce fut la belle relique assyrienne connue sous le nom d'*Obélisque de Nimroud* [2], qui raconte les trente et une

1 L'identification de Calach avec les ruines de Nimroud est une chose acquise. Salmanasar bâtit ce palais et Assur-nazir-habal le restaura ; c'est cette restauration qui a été trouvée par Layard (palais du Nord-Ouest).

2 Voy. Layard, *Monuments of Nineveh*, pl. 53, 54, 55, 56 ; et pour la découverte *Nineveh and its remains*, c. X, p. 346. — La forme de ce monument est des plus particulières ; elle affecte celle d'une pyramide tronquée avec le sommet disposé en gradins ; de petits bas-reliefs en couvrent les quatre faces ; ils sont entourés d'une inscription qui compte 210 lignes. L'inscription fut traduite par Sir H. Rawlinson dans un *Mémoire* lu devant la *Société Asiatique* (printemps 1850), et par le Dr Hincks dans un *Mémoire* lu devant les *Trustees* du Musée Britannique (été 1854).

campagnes de Salman-Asar et qui est maintenant au Musée Britannique.

Beaucoup de choses précieuses périrent au contact de l'air; pourtant la riche moisson de Sir H. Layard n'en fut pas appauvrie, et elle fut acheminée en Angleterre. L'Expédition avait été fructueuse au-delà des espérances qu'on avait pu concevoir.

Les succès de Sir H. Layard à Nimroud l'engagèrent à entreprendre des travaux dans l'enceinte même de Ninive. L'expérience l'avait rendu habile, et tout portait à croire que si Botta avait continué les fouilles à Koyoundjik, elles auraient pleinement réussi. On se rendait compte désormais de la méthode de construction employée par les Assyriens pour élever leurs monuments. On savait que, lorsqu'ils voulaient édifier un palais, ils bâtissaient d'abord une plate-forme en briques [1] sur laquelle ils élevaient

1 La plate-forme des palais de Nimroud occupait au moins la superficie de 20 hectares; on y montait par des rampes ménagées dans la construction.

l'édifice ; lorsque le monument était ruiné, les débris tombaient sur la plate-forme, et la terre s'amoncelait peu à peu pour la recouvrir tout à fait. Il fallait donc rechercher cette plate-forme ; puis, quand on l'avait dégagée, en ouvrant des tranchées dans différentes directions, on ne devait pas tarder à rencontrer un mur.

A Koyoundjik, l'accumulation des décombres et de la terre était considérable. Sir H. Layard pénétra à plus de 20 pieds de profondeur avant de parvenir à la plate-forme. Il attaqua le monticule à l'angle sud-ouest, et après plusieurs jours de travail, il se trouva effectivement en présence de nouvelles sculptures et bientôt d'un palais avec une série de chambres longues et étroites, ornées de bas-reliefs et d'inscriptions nombreuses. On voyait encore aux portes et dans les salles de gigantesques taureaux, des combats, des marches guerrières, et enfin, au milieu de toutes ces scènes, la grande figure du roi. L'architecture était la même que celle de Khorsabad et de Nimroud ; mais le style des sculptures indi-

quait un autre âge. Comme il était déjà possible de distinguer l'ordre dans lequel s'étaient succédé ces constructions, on reconnut que ce monument avait été bâti par Sennachérib, fils de Sargon, le fondateur de Khorsabad. C'était un édifice d'une grande étendue et d'une suprême magnificence; il s'élevait alors au bord de la rivière sur un des points les plus importants de Ninive.

On pratiqua des fouilles à la partie opposée du monticule de Koyoundjik, et on y trouva également des sculptures; mais ces fouilles ne furent pas poussées activement, bien qu'il fut déjà évident que la colline devait renfermer d'autres ruines. Les fonds alloués étaient épuisés et il fallait s'arrêter pour attendre de nouveaux crédits [1].

En 1848, les *Trustees* du Musée Britannique résolurent une seconde exploration en Assyrie et en conférent la direction à Sir H. Layard; ils lui adjoignirent MM. F. Cooper et Hormuzd

1 Layard, *Nineveh and its remains*. London, 1850.

Rassam. Le 28 août 1849, l'Expédition quittait le Bosphore, pénétrait en Asie par Trébizonde, et arrivait à Mossoul. Les fouilles furent activement menées. Après le départ de Sir H. Layard en 1847, M. Ross avait été chargé de veiller sur les tranchées ouvertes à Koyoundjik, mais ayant quitté Mossoul, M. Charles Rassam, vice-consul d'Angleterre, lui avait succédé et avait persisté à employer quelques ouvriers pour le compte du Musée Britannique, afin de conserver aux Anglais la possession des endroits précédemment fouillés.

Koyoundjik et Nimroud furent l'objet de minutieuses recherches. Nous ne pouvons donner une description détaillée de ces travaux ni des grandes découvertes qui surgirent lors de la mise au jour des bas-reliefs, inscriptions et tablettes qui se présentèrent en foule. On doit à cette période le déblaiement de plusieurs salles. Ces merveilleuses productions de l'art assyrien furent classées si soigneusement et appréciées avec tant de tact au moment même de leur exhumation, que je m'étonne

qu'il leur ait fallu tant d'années pour entrer dans le domaine de l'archéologie. Chaque jour on enregistrait des conquêtes nouvelles. Nous sommes obligé de passer rapidement et de renvoyer à l'ouvrage du savant explorateur, car il se mêle à ces descriptions des questions de déchiffrement et de chronologie que nous ne saurions discuter sans perdre de vue notre but principal. Nous aurons d'ailleurs à les traiter dans le cours de cet exposé.

Le monticule de Koyoundjik fut donc exploré avec le plus grand zèle; on ouvrit une large tranchée à l'angle sud du mont, et on trouva une série d'édifices qui se reliaient au palais précédemment découvert (Palais de Sennachérib). C'était la reproduction des sujets que nous connaissons; la disposition était la même, de grandes salles longues et étroites, ornées de bas-reliefs et d'inscriptions; mais l'une de ces salles renfermait des objets en si grande abondance qu'elle frappa particulièrement l'attention. On avait recueilli déjà çà et là des tablettes, des fragments de briques

couverts d'une écriture fine et serrée, mais nulle part en si grande quantité que dans cette dernière salle.

Le sol était couvert à la hauteur de plus d'un pied de fragments plus ou moins considérables de ces tablettes. Quelques-unes étaient encore entières, les autres brisées par la chute des murs; elles étaient de différentes dimensions; les plus grandes avaient neuf pouces environ sur six. Malheureusement le temps pressait; personne ne pouvant alors mettre de l'ordre dans des archives qui se présentaient en telle abondance, on en remplit des caisses et des paniers et on expédia le tout en Angleterre[1].

Les travaux repris à Nimroud eurent un succès complet. Il fallait une connaissance profonde des difficultés que le gouvernement turc fait surgir en pareil cas pour venir à bout de cette entreprise. C'est ainsi que Sir H.

1 *Nineveh and Babylon*, p. 345. Ce sont ces précieuses tablettes qui ont fourni tant de documents aux Assyriologues; nous verrons plus tard G. Smith venir en rechercher les restes à Koyoundjik.

Layard arriva à déplacer et à transporter les gigantesques sphinx de la porte du palais N.-O. de Nimroud, divinités tutélaires gardiennes de ces lieux, auxquelles le prince constructeur avait commis cette charge, les adjurant d'y rester *jusqu'à ce que leurs pieds d'eux-mêmes se meuvent!* Il sembla presque impie et sacrilège à l'illustre voyageur de les arracher de leur place; c'est au Musée Britannique qu'on peut les admirer maintenant.

Une autre partie des efforts de Sir H. Layard se porta en Chaldée, comme nous le verrons bientôt. D'ailleurs, durant le cours de ses explorations en Assyrie, il avait fait des *reconnaissances* fructueuses à Arban, sur le Khabour [1], à Bavian [2], près de la rivière Gomel,

1 *Nineveh and Babylon*, pp. 275 et suiv. — Là se trouvent les vestiges d'un art tout étrange, se rapportant aux sculptures de Nimroud, ainsi que le dit M. Layard, comme les monuments de l'art grec archaïque aux œuvres des Phidias et des Praxitèles.

2 *Nineveh and Babylon*, p. 207. Les ruines de Bavian, sur la rive droite de la rivière Gomel, sont les plus importantes de toutes celles qui ont été découvertes en Assyrie; elles furent visitées par M. Rouet, vice-consul de France à Mossoul, puis par M. Ross (Voy. *Nineveh*, etc., vol. II, p. 142.)

et à Van [1], en Arménie; rien n'échappait à cet esprit investigateur.

Les résultats obtenus par ces deux expéditions ont rempli les salles du Musée Britannique, et si l'on veut se rendre compte de l'art assyrien, l'étudier dans ses plus intimes détails, il n'est aucun autre endroit où on puisse le faire aussi complètement et avec des points de comparaison aussi nombreux [2].

En 1852, Sir H. Rawlinson retournait en Orient avec pleins pouvoirs des *Trustees* du Musée Britannique pour continuer les fouilles en Assyrie, en Babylonie et en Chaldée. Il résolut d'agir conjointement avec les commissions françaises déjà établies dans le pays, et proposa à Victor Place, vice-consul de France à Mossoul, de partager en deux le monticule de Koyoundjik déjà fouillé par Layard et en possession des Anglais.

Une ligne de démarcation fut tracée, ligne

1 *Nineveh and Babylon*, p. 394. Les inscriptions de Van furent d'abord relevées par Schulz, 1827-1828. Ce voyageur fut massacré par les Kurdes en 1830.

2 Layard, *Monuments of Nineveh*, 1851-1853.

qui plaça toute la *partie nord* du monticule à la disposition des Français. Place parut flatté tout d'abord de cette proposition, mais il ne tarda pas à abandonner Koyoundjik pour Khorsabad, si bien que pendant deux ans il négligea entièrement de profiter de l'abandon fait par les Anglais. Enfin, en 1854, Sir H. Rawlinson ayant expédié un premier envoi de 150 colis, on se décida à attaquer le terrain jusqu'alors réservé aux Français, et Place n'ayant point fait de réclamations, M. H. Rassam ouvrit des tranchées sur la plate-forme nord [1]. — M. H. Rassam avait connu Sir H. Layard dès 1846, et l'avait accompagné et assisté pendant les explorations de 1848-52. Sa longue expérience lui avait fait juger à l'avance du résultat de recherches entreprises à la pointe nord du monticule, qui livra, en effet, les sculptures du palais d'Assur-bani-pal [2]. Ces merveilles décorent les *basement-rooms* du Musée Britan-

1 *Excavations and discoveries in Assyria.* — Dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Archæology*, vol. VII, part I, pp. 37-58.

2 Dès cette époque, Sir H. Rawlinson considérait ce palais comme un chef-d'œuvre de l'art assyrien.

nique. En mars 1854, il retourna en Angleterre et les *Trustees* furent si satisfaits de cette fructueuse campagne qu'ils demandèrent et obtinrent du Parlement une allocation de fonds pour continuer les explorations, non-seulement en Assyrie, mais encore en Babylonie et en Chaldée. M. H. Rassam ayant été obligé de rallier son poste à Aden, W. K. Loftus, qui faisait alors des fouilles en Babylonie pour le compte de l'*assyro-babylonian Fund Society*, fut chargé de le remplacer (voy. *Infra*, p. 107). Pendant l'été de l'année 1854, il se rendit à Koyoundjik, et, au commencement d'août, il rencontra les restes d'un édifice à 20 pieds plus bas que celui qui avait été mis au jour par M. H. Rassam, et qui livra également des chefs-d'œuvre d'art et de construction.

Les *Trustees* furent bientôt obligés, en présence des trésors qui se pressaient en foule sous la pioche du travailleur, d'arrêter ce zèle, faute de place pour recevoir les bas-reliefs et les sculptures ; de sorte que Sir H. Rawlinson se vit forcé de limiter les envois provenant de la tranchée ouverte par Loftus. Quand

les marbres destinés au Musée Britannique furent emballés, il plaça ceux qui restaient (au nombre de 2 à 300) à la disposition de Place pour le gouvernement français, demandant seulement en retour que les colis anglais fussent pris à bord du bateau qu'on savait être parti de France, et qui devait venir chercher les antiquités à l'embouchure de l'Euphrate. — Cet arrangement fait, Sir H. Rawlinson quitta la Mésopotamie pour regagner l'Angleterre.

Une nouvelle campagne de fouilles à Khorsabad avait été ouverte en 1851. Nous avons vu comment notre Consul avait préféré explorer seul le palais déblayé par Botta.

Il y avait huit années que les fouilles étaient interrompues et le gouvernement français avait chargé Place de les reprendre, en lui envoyant des instructions précises de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour les diriger; elles furent closes en 1855 [1].

1 *Ninive et Babylone*, avec des essais de restauration par F.

La fin de cette campagne fut marquée par le plus déplorable accident qu'on puisse imaginer. Nous voyons dans Place comment furent transportées les antiquités qui devaient être acheminées à Bassora, les soins que ce transport nécessita [1], puis le chargement difficile des radeaux [2] qui comprenait 4 colosses et autres objets fournis par les fouilles de Khorsabad, plus les dons des Anglais, et 80 caisses destinées au Musée de Berlin. On reçut en route les quelques colis de la mission de Babylonie ; c'était donc une cargaison fort respectable. Les marbres anglais avaient déjà gagné Bassora et étaient déposés sur le rivage, tout prêts à être embarqués à la venue du vaisseau français.

Or, par suite d'une fatalité lamentable qui a été taxée de « *sheer carelessness and mismanagement* », toute la collection destinée à

Thomas, 1867. — M. Thomas, au retour de Babylonie., s'était arrêté à Khorsabad et avait été attaché aux explorations de Place. (Voy. *infra*, p. 114).

1 Voy. t. II, pp. 119 et suiv.

2 Id., p. 133.

la France fut perdue dans le Schatt el Arab[1]; — un taureau colossal et une demi-douzaine de caisses furent seuls sauvés[2]! Le navire français arriva au mois de juin dans les eaux de l'Euphrate et resta à l'ancre devant Bassora, espérant que dans l'intervalle on parviendrait à dégager les marbres de la collection française. Les efforts tentés furent insignifiants, et le vaisseau de guerre que l'on avait appelé de Bourbon à cet effet ne fit pas son apparition. Le petit steamer anglais stationné dans l'Euphrate était absolument incapable de rendre le moindre service, si bien que, le temps venu, le transport français reçut à bord tous les marbres anglais avec l'unique taureau et

1 Voyez la relation de cette catastrophe dans le *Journal of sacred literature and biblical record*, n° VI, july 1856.

2 Voy. le *Rapport* de M. Mohl dans le *Journal de la Société Asiatique*, 30 juin 1855 : « Il parait qu'elles (les antiquités) étaient chargées sur un grand bateau et quatre radeaux; le bateau ayant échoué accidentellement contre la berge du fleuve, près de Korna, les Arabes des environs l'ont détruit, de même que les radeaux, pour s'emparer du bois et du fer et ont jeté les antiquités au fond de l'eau. » M. Mohl ajoutait : « Il est probable qu'il existe des photographies de tous ces monuments, car M. Place a toujours eu la précaution d'en prendre avant de les déplacer. »

la demi-douzaine de caisses françaises; le 3 janvier, il fit voile pour le Havre.

Les Turcs avaient également pris part à ce mouvement si actif des explorations françaises et anglaises; ils entreprirent des fouilles à Nebbi-Younès, à la suite de jalousies de nationalités intervenues lors des premières excavations faites par MM. Place et Rassam. Ces fouilles, à peine commencées, furent suspendues à cause des plaintes des habitants.

Nous ne devons pas omettre ici le grand travail du Commandant Félix Jones sur la topographie de Ninive [1].

Le Commandant F. Jones et le Dr Hyslop, médecin attaché au consulat de Bagdad, étaient venus à cette époque (1852) relever le plan de tout le territoire ninivite des deux rives du Tigre. Le Commandant F. Jones attribua au monticule de Koyoundjik l'emplace-

1 Jones (Felix), *Topography of Nineveh, illustrative of the names of the chief cities of Assyria; and the general geography of the country intermediate between the Tigris and the Upper Zab.* — Voy. *Journal of the Royal Asiatic Society,* vol. XV, part II, p. 297, 1855. (Lu le 2 juillet 1853.)

ment de Ninive, et aux collines de Nimroud celui de Calach, suivant en cela l'opinion de Sir H. Rawlinson et celle du Dr Hincks. — Les chaînes de montagnes de Djebel Makloub et la colline d'Ayn-es Safra sont, à proprement parler, les principales lignes du paysage de Ninive. Ces monts, bornés au nord-est et à l'est par la rivière Ghomel ou Ghazir-Su, comme par un fossé, défendaient les murs d'enceinte, tandis que les deux larges lits du Tigre et du Zab protégeaient la ville au sud-ouest et au nord. La rivière du Khauser, quelque chétive qu'elle fût, formait encore une défense à l'aide de grands ouvrages artificiels. — La plaine affecte la forme d'un parallélogramme irrégulier de vingt-cinq milles sur quinze, et renfermait les sites déjà explorés. Le Commandant F. Jones ne croit pas que Ninive ait eu des limites définies comme celles que lui attribue Sir H. Layard, ni qu'elle fût resserrée dans les angles formés par la Métropole et Khorsabad, d'une part, Karamles et Nimroud, de l'autre. Plus loin, l'auteur établit que la forme antique de Ninive ou

Koyoundjik est celle d'un trapèze irrégulier, le côté est étant de 16,000 pieds à peu près, ceux du nord de 7,000, de l'ouest 13,600 et du sud 3,000 [1]. La superficie entière s'élevait à 7 *milles* anglais et 4 *furlongs*, et contenait près de 1800 acres de terre. Si on suppose que chaque habitant occupait 50 yards carrés, la population aurait atteint le chiffre de 174,000 âmes. Les monticules de Koyoundjik et de Nebbi-Younès, qui sont les deux grands points de repère de l'enceinte à l'intérieur des murs, ont leurs centres également éloignés l'un de l'autre et des angles ouest et sud-ouest de la ville, ce qui les placerait à chaque tiers intermédiaire de la longueur totale de la façade ouest baignée par le Tigre. Il est probable que Koyoundjik représente l'emplacement de la citadelle qui était bornée de trois côtés par le Khauser et du quatrième par le Tigre; de sorte que ce monticule se trouvait isolé du reste de la Cité. Sa forme est un ovale irrégulier, le côté N.-E. étant le plus large; il est

1 Voy. *Topography*, etc., p. 324.

à 96 pieds au-dessus du Khauser, à sa jonction avec le Tigre. Koyoundjik couvre près de 100 acres de terrain, et Nebbi-Younès 40. Le Commandant F. Jones pense que si une rivière a jamais été un agent dans la ruine de Ninive, ce doit avoir été le Khauser, les murs qui font face au Tigre étant encore peu endommagés. Ce travail est une œuvre remarquable que nous ne devions pas omettre et qui figure ici comme appendice nécessaire du résultat fructueux des fouilles.





V

LES EXPLORATEURS

BABYLONE ET LA CHALDÉE

Le nom de Babylone se lie aux plus vieux souvenirs du monde, et nous reporte à cet âge où l'humanité, vagissant dans la boue du Déluge, entreprenait déjà des travaux dont Dieu seul pouvait arrêter l'audace !

La ville de Nemrod eut une enfance assez obscure absorbée par les rudes labeurs qui devaient assurer la fertilité du sol et par ces gigantesques travaux de canalisation dont la plaine de Sennaar porte encore les traces. Elle devint bientôt la capitale du monde, enviée et détestée, « la coupe d'or dans la main du Seigneur qui enivra toute la terre ! » Les jours de décadence et de ruine arrivèrent enfin ; de cruels vainqueurs en firent la plus belle de leurs provinces, puis peu à peu l'aspect de cette région mésopotamienne si vantée dans l'antiquité changea totalement.

De nos jours, le vaste pays qui s'étend depuis Bagdad jusqu'à la mer ne renferme plus que des villages épars çà et là dans une plaine aride et sauvage. En quittant Mahâouil pour descendre la rive gauche de l'Euphrate, on commence à distinguer au-dessus de la ligne du désert les ondulations d'un sol accidenté que dominent quelques rares monticules. Ces éminences qui, de loin, ne paraissent être autre chose que des accidents naturels du terrain et que recouvrent quelques broussailles rabougries, voilà tout ce qui reste de Babylone! On parcourt ainsi 13 kilomètres sur un terrain relevé et ondulé de toutes parts; d'ailleurs, pas un monument, pas une pierre sculptée, rien que des monceaux de briques au milieu d'un désert de sable coupé par des marais fétides. Ces contrées, jadis si florissantes, ont été frappées d'une stérilité complète; il semble que le temps et les hommes se sont unis pour effacer le souvenir de leur grandeur, tandis que la terre se repose en attendant une culture féconde dont Dieu seul a fixé l'époque par de mystérieux assolements!

La ville qui s'élève au milieu de ce pays désolé porte le nom de Hillah. C'était au xe siècle une cité déjà ancienne [1]; elle était entourée de murs qui ont dû être détruits plusieurs fois, car ceux qui la protègent maintenant ne remontent pas à une époque bien reculée. Hillah forme une sous-division du Pachalik de Bagdad et contient 10 à 15,000 habitants. Les maisons sont construites avec les briques que l'on extrait des anciens monuments babyloniens. Depuis des siècles, ces ruines sont exploitées comme des carrières par des hommes que les Arabes appellent *Sakkhars* et dont le métier spécial est de rechercher ces antiques matériaux pour en édifier des maisons nouvelles. C'est ainsi que Séleucie, Ctésiphon, Bagdad, trois capitales, ont été bâties avec les débris de Babylone; les grands palais et les édifices superbes qui faisaient la gloire de la ville éternelle, ne marquent plus leur place que par des monceaux de décombres, dont les besoins du moment changent souvent la forme et la position.

1 YAKOUT parle de Hillah, et AHMED IBN DJOBAÏR la mentionne également.

On distingue facilement plusieurs espèces de briques. Si on les considère d'après la matière qui les compose, on en trouve d'un jaune pâle, ce sont les plus belles; d'autres d'un rouge vif comme nos briques ordinaires, ce sont les plus communes; un certain nombre enfin sont d'un brun intense, ce sont les plus dures. — Si on tient compte de leur fabrication, on les classe en deux grandes divisions, les briques cuites au feu et qui servaient à faire le revêtement extérieur des édifices, et les briques séchées au soleil qu'on employait à la construction intérieure des gros murs. — En général, la dimension de ces briques est constante; elles ont toutes environ un pied carré sur trois pouces d'épaisseur. Ces mesures paraissent avoir été prises sur une unité, car Ctésias nous apprend que les murs de Babylone avaient une largeur de *trois cents briques*[1]. Cependant quelques-unes sont moitié moins larges; les briques crues n'ont pas la même dimension, elles sont beaucoup plus grandes. Comme durée et comme

1 Diodore, lib. II, c. viii.

solidité, on n'a pas craint de les comparer aux briques romaines et de les mettre au-dessus de ces dernières. Certaines briques assyro-babyloniennes, qui sont entrées dans la composition des voûtes, révèlent d'ailleurs le talent de l'architecte par leur disposition et leur emploi à la place de claveaux ou de voussoirs; elles rivalisent de la sorte avec la pierre, et offrent des coupes aménagées selon la place qu'elles devaient occuper dans la construction.

Toutes les briques sont couvertes de caractères cunéiformes; les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour les utiliser dans les constructions sans endommager l'écriture. Le bitume n'adhère pas sur les caractères et l'inscription est toujours tournée en dessous. Il est facile de voir que la plupart de ces briques ont été *imprimées* avec des timbres qui ont servi à *tirer* des milliers d'exemplaires.

On comprend la destruction absolue de la ville de Babylone par la nature même du sol. Les colonnes de Persépolis ont résisté à

cause du marbre solide dans lequel elles avaient été taillées. La pierre est commune dans la plaine de Merdâcht, tandis qu'elle est inconnue à Babylone. En creusant, on ne trouve que de la terre, et les briques déjà confectionnées devaient tenter la cupidité; si bien que les constructions de Babylone, qui auraient pu braver les ravages du temps, ont moins résisté aux injures des hommes que les palais de Persépolis et de Ninive.

Les ruines de Babylone avaient été soigneusement visitées et décrites par Rich et Sir Robert Ker-Porter [1]. En 1850, Sir H. Layard [2], suspendant ses fouilles en Assyrie, se rendit à Hillah par Bagdad et y séjourna jusqu'au 19 décembre. Il s'appliqua à l'étude de la topographie de la ville antique et plaça des ouvriers sur les points les plus importants, la *Babil* des Arabes (*Mudjelibeh* de Rich), le *Mudjelibeh* (le *Kasr* de ce même voya-

1 Voyez *supra*, pp. 17 et suiv.

2 *Nineveh and Babylon*, c. XXII, p. 486.

geur), enfin au Birs-Nimroud, mais il fut obligé d'abandonner les excavations dans cet endroit, à cause de l'état d'hostilité des tribus voisines[1]. Le Birs-Nimroud était considéré diversement : pour les Arabes, c'était le palais de Nemrod, et pour les Juifs, la prison de Nabuchodonosor. Les anciens voyageurs y plaçaient la Tour de Babel ; enfin, les plus éclairés en faisaient *Borsippa*, un des antiques sanctuaires chaldéens. C'était, en tous cas, un lieu d'une grande importance et qu'il convenait de ne pas perdre de vue ; les fouilles devaient bientôt le prouver[2].

Les excavations à Babil permirent de reprendre les travaux commencés par Rich et mirent au jour de nouveaux cercueils, puis des jarres, des bouteilles, des poteries et autres menus objets. — Au *Kasr* (de Rich), le *Mudjelibeh*, aucun résultat; le sol était tellement bouleversé par les chercheurs de briques qu'il ne fut pas possible de reprendre possession des souter-

1 LAYARD, *Nineveh and Babylon*, c. XXII, p. 495.
2 Voyez *infra*, p. 119.

rains signalés par Rich. Le lion de basalte, décrit par ce voyageur ainsi que par Beauchamp, se montrait encore à moitié enfoui sous des amas de décombres. — A Tell-Amran, même insuccès. — Sir H. Layard se lança alors avec intrépidité dans les déserts de la Mésopotamie, sans souci ni crainte des escarmouches des tribus belligérantes. Il gagna *Niffer* [1] dont les ruines ne lui semblèrent pas différer de celles du *Mudjelibeh*. Quelques tranchées donnèrent des résultats assez médiocres, tels que des vases et des jarres; mais on dégagea une certaine quantité de ces étranges cercueils en terre vernissée dont Loftus devait rapporter de *Ouarka* de si curieux spécimens. Le nombre en était tellement considérable que le monticule semblait recouvrir la nécropole d'une population entière. C'était précisément Ouarka, déjà illustrée par le passage de Loftus, que Sir H. Layard voulait visiter; mais les divisions de la grande tribu des Arabes *Mountefik* qui habi-

1 *Nineveh and Babylon*, c. XXIV, pp. 544 et suiv.

tent les rives du Bas-Euphrate, empêchaient les communications. Les tribus environnantes avaient pris avantage de l'insuccès du Pacha impuissant à réduire sous son autorité les Arabes *Madan,* et s'étaient révoltées ouvertement. A son grand regret, pressé par les sheikhs amis qui craignaient pour sa sûreté, Sir H. Layard regagna Mossoul.

A cette époque, William Kennett Loftus [1] commença la série de ses explorations mémorables en Basse-Chaldée, la première (1849-1852), comme membre de la commission de la délimitation des frontières turco-perses, sous les ordres du major-général, alors colonel, Sir W.-F. Williams, et la seconde (1853), comme chef de l'expédition envoyée par l' « *Assyrian Excavation Fund* ». La production de textes d'un intérêt capital, l'identification des monticules de la Chaldée avec les

1 Willam Kennet Loftus fut attaché en janvier 1849 par Lord Palmerston à l'État-major du colonel Williams en qualité de géologue, et ensuite par Lord Clarendon à l'ambassade d'Angleterre à Constantinople.

ruines de ces villes antiques qui apparaissent au dixième chapitre de la *Genèse*, furent les fruits de ces diverses missions[1].

C'est ainsi que le célèbre explorateur fut à même d'examiner avec un soin tout particulier des sites que jamais Européen n'avait visités auparavant, à cause du caractère inhospitalier des nomades et surtout des miasmes qui, s'élevant des marais, rendent le pays impraticable pendant huit ou neuf mois de l'année. — Les ruines de la Basse-Chaldée ont une beauté et une grandeur que nous pouvons difficilement imaginer. La vie occidentale a cessé totalement; rien ne la rappelle de près ou de loin; c'est l'existence pastorale telle que la Bible nous la décrit. — Loftus ne connaît « rien de plus imposant que le « premier aspect d'un de ces grands monti- « cules chaldéens s'élevant au-dessus des « plaines et des marais voisins. Mille pensées, « mille hypothèses sur leur histoire passée, « leur origine et leur chute rapide, se présen-

1 W. K. Loftus, *Travels and researches in Chaldea and Susiana.* London, 1857.

« tent à l'esprit du spectateur. L'atmosphère
« nébuleuse du matin est particulièrement
« favorable à ces méditations et aux impres-
« sions de cette nature. Le brouillard gris qui
« s'interpose entre soi et l'objet de ses pen-
« sées lui communique une sorte d'existence
« nouvelle. Cet effet magique est encore
« rehaussé par le mirage qui augmente et
« diversifie les formes indécises et trem-
« blantes dans les molécules lumineuses de
« l'air raréfié [1]. »

A la fin de décembre 1849, Loftus et M. Churchill, dessinateur attaché à la Commission, quittèrent Hillah sous la protection d'une escorte turque qui accompagnait le personnel de l'expédition, tandis que l'état-major se rendait par l'Euphrate à Mohammerah, lieu de ralliement des membres de la Commission des frontières. Loftus avait obtenu de traverser le *Jezireh*, région à peine connue des Européens, pour étudier à la fois l'état

1 *Chaldea and Susiana*, p. 113.

géologique des marais de la Basse-Chaldée et pour explorer les *tumuli* de Ouarka [1].

Les premières ruines que rencontrèrent les voyageurs furent celles de *Niffer* ; elles consistent en une plate-forme élevée, divisée en deux parties à peu près égales par un canal profond, probablement le lit d'une rivière. Au centre de la partie est de la plate-forme s'élève une tour en briques de construction

1 « The south of Mesopotamia abounds in extensive and important ruins, of which little is known. The country around them is inhabited by Arabs of the tribes of Rubbiyah and Ahl Maidan, notorious for their lawlessness and scarcely more intelligent or human than the buffaloes which they tend. One or two travellers have passed these remains of ancient civilisation when journeying through the Jezireh or have received descriptions of them from natives of the country. *M. Loftus was the first to explore the most important.* Being attached, as geologist, to the mission for the settlement of the boundaries between Persia and Turkey, he went by land from Bagdad to Busrah to join its other members ; he was accompanied by an escort of troops and he was able to visit the principal ruins on the way without risk. He found the tribes well disposed towards Europeans, though very hostile to the Turks. Taking advantage of this favorable feeling and relying upon the protection of the Arab sheikhs, M. Loftus returned a second time alone, and was able to excavate in some of the larger mounds ». Layard, *Nineveh and Babylon*, c. xxiv, p. 544.

relativement récente dont les débris forment un mont conique de soixante-dix pieds de haut. Les autres monticules de la partie ouest s'élèvent jusqu'à près de cinquante pieds au-dessus de la plaine et sont jonchés de fragments de verre, de poterie et de briques chargées de caractères cunéiformes. Les flancs du mont conique étaient difficiles d'accès, à cause des décombres qui les embarrassaient [1].

A l'est, on pouvait voir distinctement les traces d'une chaîne de collines basses et continues, sans doute faisant partie jadis des murs d'enceinte de l'antique cité [2].

Loftus conseille d'explorer Niffer du mois d'octobre au mois de décembre, quand l'inondation est finie. Il visita une seconde fois cette

1 *Chaldea and Susiana*, p. 101. — Niffer, au sud-est de Babylone, au centre de la Mésopotamie, fut le siège d'un évêché chrétien jusqu'au XIIe siècle.

2 Les identifications de ces villes chaldéennes ont beaucoup varié ; nous n'enregistrons ici que les *noms* qui ont été tout d'abord mis en avant. — Sir Henry Rawlinson identifia Niffer avec *Chalneh*. Voy. plusieurs articles dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, les *Proceedings of the Royal Geogr. Society*, 1856, p. 47 et l'*Athenæum*. Sir H. Rawlinson visita deux fois Niffer en venant du Tigre et place cette localité à 32°7, 30 lat. Nord.

localité en 1854, et bien qu'il y fit peu de découvertes importantes, néanmoins il encourageait fort d'y tenter des fouilles.

De Niffer, Loftus gagna, le 8 janvier, le monticule de *Tel-Hammam*, qui n'avait jamais été visité par aucun Européen [1]. Les fouilles y furent peu fructueuses ; toutefois Loftus put enlever une statue de granit qui, toute mutilée qu'elle fût, avait une grande valeur, les statues babyloniennes étant rares [2]. Elle devait être en parfait état de conservation, un siècle avant ; mais les chercheurs de trésors l'avaient mutilée avec de grands marteaux dans l'espoir d'y trouver de l'or.

Les ruines mesurent un mille de diamètre ; leur hauteur totale est d'à peu près cinquante pieds, dont vingt forment un monticule conique supportant la masse pesante d'une construction en briques crues. La forme ori-

1 *Chaldea and Susiana*, p. 113. Sir HENRY RAWLINSON croit que Hammam représente le *Galuba* des inscriptions. Voy. *Proceedings of Royal Geogr. Soc.*, april 1856, p. 47.

2 Loftus obtint plus tard une statue du même style, mais plus petite, en fouillant le monticule de Yokha. — (1854.)

ginale avait dû évidemment être carrée, mais les côtés sont maintenant réduits à soixante-dix-huit pieds et les angles en sont arrondis[1]. Si on se reporte aux ruines d'un caractère semblable et aux fragments nombreux qui gisent sur les flancs du monticule, on est amené à penser que la surface était recouverte de briques cuites au four. L'angle le plus au nord marque 20 degrés nord-est; un canal profond, formé par les pluies de l'hiver, divise chaque côté en parties égales, tandis que les angles se projettent en avant comme quatre grosses tours rondes. L'action du temps s'est fait sentir, et permet de voir une couche de roseaux au sommet de chacune de ces tours. Les briques, employées pour la construction de cet édifice, ont quatorze pouces et demi carrés sur cinq pouces et demi d'épaisseur; elles sont composées d'argile séchée au soleil et mélangée de paille d'orge et de paille de blé hachée. Chaque rangée de briques est séparée par une couche de roseaux qui les préservent des intempéries.

1 *Chaldea and Susiana*, p. 114.

Qu'étaient-ce que ces ruines ? probablement un temple. Loftus pensait que les fouilles pourraient y être fructueuses. Il revint en 1854 pour le compte de l'*Assyrian Excavation Society*, mais le manque d'eau dans le Schatt-el-Kehr, qui coule à quelques milles de Tel-Hammam, l'obligea de diriger ses recherches d'un autre côté.

Loftus, inspectant la plaine avec un zèle infatigable, remarqua plusieurs monticules, entre autres ceux de *Tel-Ede,* masses artificielles et solides, mais qui ne lui révélèrent aucune particularité. Il atteignit enfin *Ouarka* qui allait pour la première fois recevoir la visite d'Européens (1850)[1]. Tout explique cet abandon, le climat insalubre, les difficultés matérielles, les rivalités des tribus, enfin et surtout le peu d'intérêt qu'offraient de semblables

1 « Three massive piles rose prominent before our view « from an extensive and confused series of mounds, at once « showing the importance of the ruins which we — *their first* « *european visitors* — now rapidly approached, etc. » (*Chaldea and Susiana,* p. 124).

voyages, alors qu'on ne soupçonnait pas la valeur scientifique de ces sites.

Cette fois, Loftus et Churchill ne passèrent que deux jours à Ouarka et les employèrent à en relever soigneusement la carte ; ayant reconnu son importance, ils résolurent de revenir y faire des fouilles, ces ruines, entre toutes celles de la Chaldée, pouvant seules rivaliser avec Babylone et Ninive. — Profitant d'une escorte turque, les voyageurs se dirigèrent vers *Mougâyir* [1], qui est entouré d'eau de toutes parts pendant les inondations, et, comme Ouarka, accessible seulement en bateau. Les ruines consistent dans une série de monticules peu élevés; le nom de *Mougâyir* (bitumée) est donné à un édifice fort remarquable de 70 pieds de haut qui se trouve à la partie nord de ce massif de collines. C'est le seul exemple d'un temple babylonien en état de conservation relative et pas absolument tombé en ruines. Il est bâti en larges briques, et le nom moderne de Mougâyir lui vient du

1 M. Baillie-Fraser en donne une courte description dans son volume *Mesopotamia and Assyria*, p. 148.

bitume qui les réunit [1]. La ruine principale est formée de deux étages et affecte la forme d'un parallélogramme à angles droits. Un angle marque le nord, véritable caractère de tous les édifices d'origine chaldéenne. A chaque étage, il y a un retrait de 9°, dans le but de supporter, ainsi que le fait remarquer Loftus, une forte pression. C'est à cela qu'on doit attribuer la parfaite conservation de la partie de l'édifice qui subsiste encore; la partie inférieure est également étayée par des arcs-boutants.

La surface est percée d'ouvertures oblongues, ressemblant à celles du Birs-Nimroud, d'Akar-Koûf, d'el-Oheimir et autres édifices chaldéens. Nous verrons bientôt (1854) M. Taylor entreprendre des fouilles fructueuses à Mougâyir et à Abou-Shareyn, dont les ruines sont visibles du sommet du monticule de Mougâyir.

A peine arrivé à Mohammerah, lieu de ren-

1 Sir H. Rawlinson identifia Mougâyir avec *Ur*, après la lecture de ce nom sur les cylindres découverts postérieurement par Taylor. Pour cette question, voyez *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XII, p. 481, et le *Annual report*, p. 16.

dez-vous avec le Colonel Sir W.-F. Williams, Loftus lui rendit compte des résultats de son voyage; il lui communiqua l'impression qu'il avait rapportée de Ouarka et insista sur l'utilité de tenter des fouilles en cet endroit. Le Colonel Williams fut de cet avis et lui facilita les moyens de repartir et de commencer cette expédition périlleuse. Nous renvoyons à l'ouvrage de Loftus (chap. XIV, p. 147 et suiv.), pour se rendre compte des difficultés que rencontra ce hardi explorateur [1]. Les travaux furent extrêmement pénibles, mais la grandeur de l'entreprise méritait de tels efforts!

C'est à 120 milles au sud-est de Babel que s'élèvent les ruines de Ouarka [2], l'antique Erech; une trace de ce nom semble revivre

1 Loftus revint une troisième fois en 1854 pour le compte de l'*Assyrian Excavation Fund*. C'est à cette époque qu'il fit ses principales découvertes qu'il a réunies dans un seul récit et que nous avons résumées ici le plus succinctement qu'il nous a été possible.

2 Sir H. Rawlinson l'avait assimilée à *Ur* avant la lecture des cylindres découverts à Mougâyir, et l'identifia ensuite avec *Erech*. Voy. p. 26 du 29e rapport annuel de la *Royal Asiatic Society*, les *Proceeding of the Royal Geogr. Society*, vol. 1er, p. 47, le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XII, p. 481.

dans l'Orchoë du temps d'Alexandre. Pline[1] dit que les habitants de cette ville dirigeaient les eaux de l'Euphrate dans le but d'irriguer les terres; Strabon[2] la mentionne comme le siège d'une *Université* adonnée à l'astronomie, d'où sortirent ces philosophes chaldéens qu'on opposa à l'École de Borsippa.

« La désolation et la solitude de Ouarka, « selon Loftus, sont encore plus frappantes « que celles de Babylone. Aucune apparence de « vie tout autour. Nulle rivière ne mouille le « pied de ses monts; nul bois de dattiers verts « n'embellit le voisinage des ruines. Le chacal « et la hyène semblent même éviter le sombre « voisinage des tombes. Le roi des oiseaux « ne plane jamais sur cette solitude. Le brin « d'herbe et l'insecte n'y trouvent point de « place; le lichen seul, attaché à la surface « flétrie de la brique, semble se glorifier de « sa suprême domination sur ces murailles « dénudées. De toutes les scènes de désola-

1 Pline, VI, 27.

2 Strabon, XVI, 739.

« tion que j'aie jamais vues, c'est Ouarka qui « les surpasse[1]. »

Les ruines s'élèvent sur un plateau s'étendant à vingt milles, dans la direction de Senkara[2]. Une partie de ce terrain stérile forme une vaste plate-forme élevée de quarante à cinquante pieds au-dessus du niveau du sol et supportant la ruine principale. Le *Buwariyya* émerge comme une sorte de cône ; c'est une tour de deux cents pieds de haut, bâtie exclusivement avec des briques séchées au soleil, construction dont l'antiquité fut attestée par la lecture des tables votives du roi *Urkham*. Le nom de *Buwariyya*, « nattes de roseaux », lui vient des Arabes qui remarquèrent la présence de roseaux dans la maçonnerie.

On y voit les mêmes ouvertures qui caractérisent les édifices chaldéens. Le sommet est parfaitement plat et mesure soixante-huit pieds du nord au sud. Loftus essaya de déblayer

1 *Chaldea and Susiana*, p. 163.

2 Latitude des ruines, 31° 19' nord ; longitude, 45° 40' est ; à 4 milles du point le plus rapproché, sur la rive orientale de l'Euphrate.

l'angle ouest pour trouver les cylindres de fondation, mais la recherche fut vaine; depuis longtemps ils avaient dû être détruits et enfouis sous l'accumulation des décombres.

La plus intéressante construction était le *Wuswas,* à huit cent quarante pieds du Buwariya. Les tranchées ouvertes par Loftus amenèrent le dégagement d'une façade qui donna un spécimen unique de l'architecture chaldéenne. Rien de plus simple, de plus grossier, que le système de décoration employé. La portion inférieure de l'édifice est occupée par des groupes de sept demi-colonnes, construites en briques moulées de forme semi-circulaire, et répétées sept fois. On y remarque l'absence complète de corniches, de chapiteaux et de bases. Ouarka, sous ce rapport, offre un intérêt capital pour la science architecturale des Chaldéens [1]; mais nous ne pouvons entrer dans des détails que nous aimerions à reproduire [2].

1 *Chaldea and Susiana*, p. 167 et suiv.

2 Les dessins de M. Boutcher sont conservés au Musée Britannique dans la Collection de la Société Asiatique.

Ce qui distingue cette localité, c'est son caractère sépulcral, qu'elle accuse plus fortement qu'aucune autre cité de la Mésopotamie ; depuis sa fondation par *Urkham* jusqu'à la domination parthe, Ouarka semble avoir été une immense nécropole. Pas une tombe n'a été trouvée en Assyrie [1]. Arrien dit que les sépultures des rois d'Assyrie étaient en Babylonie [2]; mais le mot *Assyrie* [3], appliqué fréquemment à la Babylonie, peut avoir occasionné cette confusion et laissé croire que les tombes auxquelles on fait allusion sont celles des rois de Babylonie. L'accumulation des restes humains à Ouarka prouve que c'était un lieu sacré, comme de nos jours Kerbella, et qu'il fut considéré de la sorte pendant des siècles; aucun endroit du monde ne peut lui être comparé sous ce rapport, pas même l'antique Thèbes !

1 Les tombes examinées par Sir H. Layard et M. H. Rassam sont d'une date postérieure à l'occupation assyrienne.

2 *De Exped. Alex.*, VII, 22.

3 Les Grecs et les Romains employaient le mot *Assyrie* comme désignation générale, y comprenant la Mésopotamie, l'Adiabène et parfois l'Asie-Mineure. Arrien, natif de la Cappadoce, fait l'Assyrie limitrophe de la Cilicie. Voy. Arrien, II, 5, 6.

Loftus concentra ses efforts pour réussir à rapporter un spécimen des cercueils que les fouilles mettaient au jour. Je regrette de ne pouvoir faire connaître ce mode de sépulture et la manière curieuse dont ces amas de corps humains se sont trouvés accumulés. Le Musée Britannique possède de curieux échantillons des cercueils de Ouarka[1].

Une trouvaille fort intéressante et qui appela immédiatement l'attention des savants, ce fut celle de huit tablettes d'argile de couleur claire, posées sur une natte de paille enfouie dans le bitume et entourées de toutes parts de bois de dattier carbonisé. Loftus y remarqua sur les tranches l'impression de sceaux, ainsi que des caractères expliquant la présence du cachet et contenant le nom des parties contractantes[2].

1 *Chaldea and Susiana*, pp. 203 et suiv.

2 Ce sont en partie des donations faites sous les Séleucides. Ces tablettes prouvèrent alors l'emploi de l'écriture cunéiforme jusqu'au troisième siècle av. J. C. — Avant cette découverte, les inscriptions perses d'Artaxerxès-Ochus et le vase de porphyre, conservé dans le trésor de St-Marc à Venise et attribué au même monarque, étaient les plus récents spécimens de cette écriture.

En présence des résultats de cette première exploration, Loftus était fortement d'avis de continuer des fouilles à Ouarka. C'est à ce propos qu'il y revint en 1854 pour le compte de l'*Assyrian Excavation Fund.* Loftus quitta la Chaldée pour se rendre à Mossoul, à la requête de Sir H. Rawlinson, pour continuer les travaux de M. H. Rassam à Koyoundjik.

Les fouilles étant terminées dans la limite du possible (1852), Loftus se porta vers les ruines de *Senkara*, situées à quinze milles au sud-est de Ouarka et que le Dr Ross et Baillie Fraser avaient visitées rapidement en 1834[1]. — De Ouarka, on aperçoit Senkara et l'espace compris tout autour ; c'est le désert nu, stérile, privé d'eau, de végétation, d'habitants, désolation sans seconde, pareille à celle que le prophète Isaïe avait prédite à Babylone. Loftus planta sa tente au pied même des ruines et commença les fouilles.

Les ruines se composent d'une plate-forme

1 *Chaldea and Susiana*, pp. 241 et suiv.

basse circulaire de quatre milles et demi de circonférence s'élevant graduellement de la plaine vers un mont central dont le point culminant, visible de Ouarka et de l'Euphrate, atteint près de soixante-dix pieds. Du côté nord-ouest se trouve une grande ruine basse consistant en une série de murs de briques et de pavés; puis au nord-est, un autre monticule en briques rouges à moitié cuites, à la base duquel on peut discerner, d'après la couleur du sol, l'emplacement d'une ancienne enceinte et les restes de petites chambres ménagées dans l'épaisseur des murs.

Le côté sud-est de la plate-forme est occupé par une autre ruine en briques d'une étendue considérable, et connue des Arabes sous le nom de « Jemel, » *Chameau*, à cause de la bosse caractéristique qui s'élève au centre. A la première inspection des ruines, il parut évident qu'elles appartenaient à une seule époque, et que les races plus récentes, d'origines différentes, n'avaient pas touché à ces monuments des temps primitifs.

L'ouverture des tranchées révéla l'existence

d'un édifice d'une importance capitale et dont l'antiquité fut prouvée par la découverte des cylindres de fondation [1].

Là encore les tombes se présentèrent en abondance, et on rencontra des tablettes d'argile jusque dans les chambres funéraires. Les plus remarquables sont celles qui nous renseignent sur le calcul sexagésimal des anciens Chaldéens ; elles prouvent l'étendue de leurs connaissances mathématiques [2]. Sir H. Rawlinson, dès cette époque, en signala le contenu [3].

Dans un monticule voisin, à *Tell-Sifr*, quelques recherches amenèrent la découverte d'objets en cuivre et celle de tablettes en briques crues recouvertes de caractères cursifs du style de Babylone. Ces tablettes sont curieuses entre toutes, non-seulement par leur disposition et par la trace des sceaux cylindriques

1 *Chaldea and Susiana*, p. 247.

2 Pour l'identification de Senkara avec le *Lanchara* de Bérose, voy. le 29e *Annual report of the Royal Asiatic Society*, 1852, et les *Proceedings of the Royal Geogr. Society*, p. 47.

3 Sir Henry Rawlinson, *Journal of the Royal geogr. Society*, vol. XV, p. 218, note.

visibles sur les tranches mais encore par l'enveloppe qui les contient. Leur importance ne fut pas alors pleinement appréciée, bien que Sir H. Rawlinson l'eût déjà fait pressentir en livrant le nom des souverains qu'il pouvait déchiffrer [1].

Vers cette époque, pendant les travaux de la Commission, Loftus visita Suse [2] avec le Colonel Williams et M. Churchill, en 1850; puis il revint seul en 1852. Les fouilles livrèrent des échantillons d'un art en tout semblable à celui de Persépolis; dès lors il ne nous appartient pas d'en parler ici. Ces détails nous éloigneraient de notre but principal.

Le 7 juillet 1852 arrivait à son tour à Hillah une expédition française partie de Marseille le 9 octobre 1851. M. Mohl avait toujours l'attention portée vers l'Orient, et les succès de Botta lui donnèrent l'idée de provoquer des

1 Hammourabi et Samsi-Iluna.

2 Les ruines de Suse, l'antique *Sushan* des inscriptions, devenue capitale sous les princes Achéménides, sont situées entre les rivières de *Dizful* et de *Kerkhah*. A la base est des monticules s'élève la tombe du prophète Daniel sur les bords d'un petit cours d'eau, le *Shaour*. — *Chaldea and Susiana,* c. XXVI-XXX.

recherches sur l'emplacement de Babylone. Le Ministre de l'Intérieur, Léon Faucher, proposa à la sanction de l'Assemblée nationale un projet de loi autorisant le gouvernement à envoyer en Mésopotamie une expédition scientifique et artistique pour explorer ces contrées lointaines. Un crédit de 70,000 fr. fut alloué à la mission ; elle était composée de MM. Fulgence Fresnel, ancien consul de France à Djeddah, J. Oppert, professeur d'allemand au lycée de Reims, connu par ses travaux sur les inscriptions perses, et F. Thomas, ancien prix de Rome pour la section d'architecture [1].

En passant par Mossoul (1er mars 1852) pendant que V. Place faisait des fouilles à Khorsabad, M. Oppert jeta un coup d'œil sur les travaux des Anglais à Nimroud et à Kala'at-Schergat. Le 27 mai, la mission gagnait Bagdad

1 Voy. *Lettre de M. Fresnel à M. Mohl, datée de Hillah,* décembre 1852, dans le *Journal Asiatique*, juin-juillet 1853. A la sollicitation de M. Mohl, Fresnel avait envoyé un résumé des travaux et des résultats de sa mission. Voy. aussi *Rapports annuels de la Société Asiatique*, par M. J. Mohl, août 1853 et juin 1855.

en *kelek*. Sir H. Rawlinson était alors consul général. L'Angleterre, depuis le commencement du siècle, avait confié ce poste important à des hommes tels que Sir Harford Jones, Rich, le Colonel Taylor. Sir H. Rawlinson, constamment en rapport avec Sir H. Layard, avait toujours l'attention portée sur les fouilles et il fut, par sa science et son initiative, un des agents les plus actifs du progrès des études assyriennes à cette époque.

Le 7 juillet, la mission française arrivait donc à Hillah ; elle s'établit à Djumdjuma, au-dessous de Amran-Ibn-Ali et bientôt elle commença ses travaux [1]. M. Oppert s'occupa de l'étude de la topographie de Babylone et aborda, comme ses devanciers, l'identification des ruines principales et la délimitation des murs d'enceinte.

Le *Kasr* [2], *Tell-Amran Ibn Ali* [3], *Babil* [4], of-

1 *Expédition en Mésopotamie*, p. 140-255.

2 Château appelé *Mudjelibeh* par les Arabes. C'est l'édifice élevé selon Bérose par Nabucodonosor, ce qui cadre parfaitement avec l'inscription de Londres (col. VIII, à la fin). M. Oppert y trouva des briques timbrées au nom de Nabucodonosor et

frirent au savant l'occasion d'intéressantes remarques.

Les fouilles entreprises au Birs-Nimroud[1] furent peu fécondes. Néanmoins l'ouverture d'une sépulture babylonienne livra un petit gâteau d'argile sur lequel reposait la tête du défunt et qui portait la date de *Barsip*, 30e jour du 6e mois de la 16e année de Nabonid. L'identité du *Borsippa* des Grecs, du *Borsif* du Talmud et du *Barsip* des Babyloniens avec la ruine actuelle du Birs-Nimroud fut ainsi démontrée pour la première fois.

Quant aux ruines de la Basse-Chaldée, M. Oppert ne put les visiter. Il jeta seulement un coup-d'œil rapide sur Akar-Koûf et autres

essaya de relever le lion de basalte tant de fois remué. — Alexandre mourut au Kasr. — *Exp. Mésop.*, p. 140.

3 A 700 mètres du Kasr, près d'un sanctuaire dédié à un fils d'Ali, Amran, tué en ce lieu avec sept compagnons. M. Oppert y assigna l'emplacement des jardins suspendus de Babylone. — *Ibid.*, p. 156.

4 Tombeau de Bélus, appelé *Babil* par les Arabes et *Mudjelibeh* par Rich. C'est la ruine la plus imposante ; elle mesure 180 m. de longueur sur 40 de hauteur ; elle fut identifiée avec le temple de Bélus par Rennell, Quatremère et Sir H. Rawlinson *Ibid.*, p. 168.

1 *Exp. Mésop.*, p. 200.

lieux dans la Babylonie du Nord (20 septembre 1853), ce qui n'empêche pas d'ailleurs M. Oppert de se livrer à une étude intéressante des localités que Loftus avait explorées et de donner d'excellentes traductions des textes qui s'y rapportent.

Le 4 février 1854, M. Oppert quittait Bagdad et reprenait le chemin de l'Europe. En passant par Mossoul, il put étudier sur les lieux l'énorme travail de déblaiement entrepris par la France et l'Angleterre. Place, comme nous l'avons dit, était occupé à Khorsabad. Après trois années d'absence, M. Oppert rentrait enfin à Paris le 1er juillet 1854[1].

Les explorations continuaient en Basse-Chaldée. Pendant que Loftus faisait des fouilles à Ouarka, en 1854, Sir H. Rawlinson envoyait à Mougâyir M. Jones Taylor, vice-consul à Bassora[2]. Taylor, avec une patience et une

1 Fresnel mourut en novembre 1855. La publication de cette mission fut confiée à M. Oppert et parut en 1859-1863.

2 Taylor, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XV, part II, p. 260, 1855. — Mémoire daté de Busrah le 31 mars 1854 et lu le 8 juillet 1854. Voy., pour la description de Mougâyir, *supra*, p. 99.

persévérance merveilleuses, avait pénétré à travers la masse de briques jusqu'au cœur même de l'édifice, sans pour cela être récompensé de sa peine. Il découvrit enfin à l'angle sud-ouest de l'étage supérieur, à une profondeur de six pieds au-dessous de la surface, un cylindre intact déposé dans une sorte de niche formée par l'omission de l'une des briques. Il obtint de cette manière aux angles correspondants des cylindres semblables; plus tard Sir H. Rawlinson devait trouver ainsi les beaux cylindres de Nabucodonosor au Birs-Nimroud.— Mougâyir fut identifiée par Sir H. Rawlinson avec *Ur* des Chaldéens et les cylindres donnèrent des listes de rois depuis Urkham jusqu'à Nabonid; ce sont des documents très curieux et du plus haut intérêt [1].

1 « I mentioned before that, at each corner of the second story, « there was a breach in the wall, as if some kind of entrance « had formerly existed. I began excavating the S. W. corner, « clearing away large masses of rubbish formed of the remains « of burnt mingled with sun dried bricks. I worked along, at « a depth of 10 feet and a breadth of 6 without finding any « thing. I then returned, and worked a few feet north along the « brick casing of the western wall; here, 6 feet below the « surface, I found a perfect inscribed cylinder. This relic was

Parmi les découvertes de Taylor à Mogâyir, nous ne devons pas omettre celle d'un petit oratoire situé à l'angle oriental du grand temple. On y trouva deux arches demi-circulaires percées dans l'épaisseur du mur et admirablement conservées; les angles des briques avaient été abattus pour former les voussoirs.

« in the solid masonry; it had been placed in a niche formed « by the omission of one of the bricks in the layer, and was « found standing on one end. I excavated some little distance « further without any success and then relinquished this corner « for the N. W. one. Here, also, I found a second cylinder « similar to the one above mentioned, but at 12 feet from the « surface. At this corner I sank a shaft 21 feet deep by 12 « broad. The sun-dried bricks, composing this solid mass within, « were here of an amazing thickness; their size was 16 inches « square and 7 inches thick...... Having thus found two « cylinders in the solid masonry in two corners I naturally con- « cluded the same objects would be found in the two corners « still remaining. I sank a shaft in each and found two other « cylinders precisely in the same position and in the same kind « of structure, one at 6 and the other at 2 feet from the sur- « face. This is easily accounted for, when looking at the « irregular surface of the ruin, which at the S. E. corner and « S. side generally, has been subject to greater ravages from « rain than the other sides, owing to the great depression of « the surface towards these points. » (Voy. TAYLOR, pp. 263-64.)

L'existence d'un cimetière antique fut également prouvée par l'éuorme quantité des tombes. Le mémoire de Taylor s'étend sur ce sujet avec raison ; c'est une des parties les plus intéressantes de ce travail.

De Mougâyir on distingue nettement les monticules d'*Abou-Shareyn*. Taylor y entreprit bientôt des fouilles sans obtenir de grands résultats [1]. L'aspect en est très particulier. En venant du *Hazem*, la ruine a l'apparence d'un fort démantelé, entouré de hautes murailles et flanqué d'un donjon à l'une de ses extrémités. Elle est située sur une éminence qui semble émerger du lit desséché d'une mer intérieure, tandis qu'elle est, au contraire, dans une vallée profonde dont la plus grande partie est couverte d'un enduit nitreux ; çà et là apparaissent quelques vestiges d'alluvion où poussent de rares arbrisseaux. La vallée est entourée à l'est par la petite chaîne de montagne appelée

1 Cette découverte fut annoncée par sir H. Rawlinson et consignée dans l'*Annual Report of the R. A. S.*, vol. XV, part I, 1854.—Voy. l'article de Taylor dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XV, part II, p. 404. 1885.

le *Hazem*. Les ruines surgissent de la plaine, dégagées de ces masses de décombres qui embarrassent habituellement les abords de lieux semblables. Elles consistent en une plate-forme supportant un mur percé de trois ouvertures (la place ancienne des portes); à l'angle nord s'élève un grand édifice de forme pyramidale, composé d'une masse solide de briques séchées au soleil qui n'avaient rien à envier à la pierre comme solidité [1]. Taylor, avant de visiter Abou-Shareyn, fouilla pendant deux jours *Tel-el-Lahm*, à trois heures au sud de *Soûk e Scheyoûkh*. — Les deux monticules sont réunis par une chaîne de collines. Là, les recherches ne rencontrèrent que des cercueils.

En nous reportant au rapport de M. Mohl, dont nous nous sommes servi au sujet de la perte regrettable des antiquités assyriennes (voy. *supra*, p. 76), nous lisons les lignes suivantes : « M. Rawlinson a examiné à « son tour, et après l'expédition française, « les localités de Babylone. » L'éminent

1 Nous renvoyons à Taylor pour la description complète; voy. son *Mem.*, pp. 405 et suiv.

orientaliste, l'imagination pleine des descriptions désordonnées qui faisaient de l'emplacement de Babylone un amas confus de décombres, accumulés à des points incertains, semblait douter de la fécondité de ces recherches. Un esprit méthodique, avec la connaissance exacte des lieux, devait pourtant s'y reconnaître et attaquer les travaux avec sûreté et succès.

Pendant l'automne 1854 (octobre et novembre), Sir H. Rawlinson, ayant sous ses ordres M. Tonietti, et travaillant pour le compte du Musée Britannique, conduisit des fouilles au Birs-Nimroud avec une habileté et un bonheur merveilleux. Les textes produits furent soumis immédiatement au déchiffrement, et livrèrent la grande Inscription de Borsippa sur laquelle nous reviendrons plus tard [1]. Nous renvoyons au Mémoire du savant anglais ; mais la découverte des « *commemorative cylinders* », analogue à celle des cylindres de Nabonide à

[1] *On the Birs-Nimroud or the great Temple of Borsippa*. Voy. *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XVII, part II, 1860 (lu le 13 janvier 1855).

Mougâyir, est trop curieuse pour ne pas être relevée ici.

Ayant reconnu, à certains endroits, que les murs extérieurs de l'édifice primitif étaient déblayés et que la façade S.-E. du troisième étage était complètement dégagée de façon à laisser les angles à nu, Sir H. Rawlinson établit des ouvriers à chacun de ces angles, en leur recommandant de déplacer une à une les briques formant le coin, et surtout de s'arrêter, lorsqu'ils auraient achevé ce travail. Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'il fut appelé à l'angle sud où les ouvriers avaient atteint la dixième rangée de briques au-dessus de la plinthe, limite assignée à la besogne préliminaire. Les briques, posées sur un simple lit de terre rouge, avaient été facilement enlevées. Les ouvriers, tant de fois trompés dans leur attente, regardaient la manière dont Sir H. Rawlinson allait procéder, et ne dissimulaient pas leur incrédulité, la démolition d'un mur solide ne leur paraissant pas promettre de bien fructueux résultats.

Arrivé sur les lieux, Sir Henry s'occupa d'abord de fixer un compas prismatique sur la brique inférieure restant de l'angle original, par bonheur, assez saillant pour offrir un point d'appui solide qui permettait d'obtenir la portée magnétique exacte des deux côtés; ordre fut ensuite donné de reprendre le travail. A peine la rangée de briques suivante était-elle attaquée que les Arabes reconnurent l'existence d'un *Khazeneh*, ou *trou à trésor;* en effet, dans le coin, à la profondeur de deux briques de la surface extérieure se trouvait un espace vide, rempli à moitié de sable rouge. « *Déblayez le sable,* dit Sir Henry, *et apportez le cylindre.* » L'Arabe, en tâtant avec sa main dans la cavité, saisit et retira un beau cylindre d'argile dans un état de conservation parfaite!

L'angle est fournit de la sorte un autre cylindre; mais là s'arrêtèrent les découvertes. Les angles nord et ouest avaient été fort endommagés, et les cylindres avaient dû rouler au milieu des décombres et se perdre au pied du monticule. — Il résultait de cette expé-

rience qu'on pouvait établir comme règle — que toutes les fois qu'on arriverait à dégager les angles d'un temple assyrien ou babylonien, on trouverait les cylindres de fondation déposés dans une cavité du mur, aux quatre angles, du premier tiers à la demi-moitié de la hauteur de l'étage, et à un ou deux pieds de la surface extérieure......

Ici se trouve close l'ère des fouilles en Assyrie et en Chaldée. Les tranchées de Koyoundjik, de Khorsabad, de Nimroud étaient comblées; les explorateurs revenaient en Europe[1]. Nous allons porter désormais notre attention tout entière sur le travail de déchiffrement et d'interprétation. Seules, l'Angleterre et la France avaient enrichi leurs musées des *dépouilles opimes* de l'Assyrie et de la Chaldée, comme le disait M. Mohl; nulle autre nation n'avait suivi cet exemple.





VI

L'INTERPRÉTATION

Les savants n'attendirent pas les derniers résultats des fouilles pour essayer de pénétrer le sens des nombreuses inscriptions qui devaient nous révéler l'histoire de l'Assyrie. Dès que les premiers fragments des textes de Khorsabad arrivèrent en France, on se mit à l'œuvre, et les travaux de lecture et d'interprétation ont marché, pour ainsi dire, parallèlement avec ceux des explorateurs.

Les difficultés qui entravaient la traduction étaient sans doute sérieuses ; elles n'étaient point insurmontables. Les Assyriens employaient, il est vrai, un système graphique qui s'écartait étrangement de celui qu'on était habitué à considérer comme l'apanage des Sémites. C'était en vain que la raison se refusait

d'admettre que des peuples civilisés tels que les Chaldéens et les Assyriens eussent reçu et gardé une écriture aussi incommode; le fait était là avec sa brutale évidence. Pour donner raison à la théorie, on ne pouvait fermer les yeux sur ces milliers d'inscriptions qui n'étaient pas l'œuvre du hasard.

L'écriture cunéiforme, quelque embarrassante qu'elle soit, pour nous bien entendu, ne l'était pas autant sans doute pour les Assyriens, et l'eût-elle été, l'objection n'en serait pas moins frivole[1]. L'inextricable complication des caractères chinois n'empêche pas les habitants du Céleste-Empire de s'en servir depuis plus de quarante siècles! On comprendrait difficilement que les Japonais l'eussent adoptée, siec n'est qu'il est impossible d'imaginer les combinaisons auxquelles les hommes ont eu recours pour exprimer leur pensée. L'habitude

1 On sait que l'écriture alphabétique a été connue à Ninive antérieurement au VIIIe siècle av. J.-C., et cependant les caractères cunéiformes ont été employés en Mésopotamie jusqu'au Ier siècle de notre ère.

rend facile ce qui, au premier aspect, paraît intolérable. Ne soyons pas surpris de l'abondance des textes légués par les Assyro-chaldéens ; jamais peuple ne fut plus prodigue de son écriture. Les rois enregistraient leurs annales, non-seulement sur les murs de leurs palais, mais encore sur des stèles qu'ils élevaient au milieu des villes conquises et jusqu'aux frontières de leurs états. Ils écrivaient sur le bronze et le marbre, et quelquefois même sur des plaques d'or ou d'argent. Ils gravaient leurs noms sur des vases, des meubles, des bijoux, des cachets, cylindres ou cônes en pierre dure ornés de sujets tirés, soit des cérémonies religieuses, soit des récits légendaires. Néanmoins la matière qui servait le plus ordinairement à recevoir la pensée des souverains, des savants, des prêtres et du peuple tout entier, c'était la terre plastique, l'argile, si répandue dans toute la Mésopotamie. Elle prenait sous les doigts de l'ouvrier antique les formes les plus diverses, prismes, barils ou tablettes qui formaient de véritables *Livres* qu'on rangeait avec soin dans ces vastes

Bibliothèques[1] dont nous avons signalé les débris au milieu des ruines du splendide palais d'Assur-bani-pal[2].

Lorsque la lecture des longues inscriptions historiques fut assurée, on se trouva bientôt aux prises avec des textes nouveaux de toute nature, contrats d'intérêt privé, formules de prières, légendes mythologiques, formant un ensemble de documents relatifs à l'astronomie, à l'astrologie, aux mathématiques et à l'histoire naturelle. Grâce à une découverte inespérée qui devait étendre le champ des études, on remit également au jour des Syllabaires, des Grammaires et des Dictionnaires rédigés par les Assyriens eux-mêmes, à l'usage des peuples qui employaient le même système graphique et qui parlaient cependant des langues différentes.

L'écriture assyrienne n'était point d'ailleurs une écriture sacerdotale réservée à une

1 Voy. *La Bibliothèque du Palais de Ninive*. Paris, 1880.

2 Outre les documents recueillis par Loftus et Rassam, les dernières fouilles de G. Smith ont mis au jour plus de 2,500 briques conservées aujourd'hui au Musée Britannique.

classe privilégiée qui aurait eu seule l'avantage de la comprendre. C'était l'écriture commune, dont les rois se servaient pour écrire leurs annales, les prêtres leurs invocations et leurs prières, les savants leurs observations ; enfin c'était celle qu'employait le peuple pour rédiger les actes de la vie privée, et qu'il retrouvait sur les monuments de ses savants, de ses prêtres et de ses rois.

On se demande comment tant de connaissances nous ont été si rapidement révélées, mais l'étonnement cesse pour faire place à l'admiration, à mesure qu'on examine les travaux accomplis. C'est en procédant à leur analyse que nous verrons comment ces heureux résultats ont été obtenus.

Nous allons d'abord traverser une première période pendant laquelle les savants, avides d'arriver à deviner ces énigmes, vont les attaquer par tous les côtés à la fois. — Le *déchiffrement*[1] des signes, — la détermina-

1 Un barbarisme que l'usage a consacré.

tion du caractère de la langue d'après les formes grammaticales qu'elle présente, — enfin la signification des mots que le déchiffrement permit d'articuler, toutes ces connaissances sortiront d'un même travail dans lequel les notions confuses déjà recueillies, s'éclairant les unes par les autres, finiront par jeter une lumière éclatante sur les problèmes les plus obscurs.

Reportons-nous à l'année 1843, c'est-à-dire au moment de l'arrivée des lettres que Botta adressait à M. Mohl sur ses découvertes [1] ; le monde savant ne soupçonnait pas encore l'importance des inscriptions qui étaient annoncées [2]. On s'était déjà livré à l'étude de l'assyrien des trilingues ; deux textes en donnaient la traduction, mais on ne songeait pas à aller au-delà. Tout était donc

1 Les lettres de Botta ont été publiées dans le *Journal Asiatique* de mai 1843 à janvier 1845, et réunies plus tard en volume par les soins de M. Mohl.

2 A. de Longpérier, *Ninive et Khorsabad*. Extrait de la *Revue Archéologique*, Paris, 1844.

à découvrir et à apprendre ; nous avons laissé entrevoir les difficultés de cette œuvre. Fallait-il encore attendre, tous les vingt ans, la détermination de la valeur d'une lettre pour arriver à reconstruire ce nouvel alphabet où les signes allaient se compter par centaines ?

On dut se résigner à commencer l'attaque. Les têtes de colonnes paient toujours chèrement la victoire que leur témérité assure à ceux qui les suivent. — Ce n'est pas sans une émotion profonde que nous avons parcouru chez un libraire les manuscrits dans lesquels sont consignés les premiers essais de Löwenstern, essais semblables à ceux de tous les savants qui, sans guides, s'occupèrent de ces études pénibles ; aussi la science n'a-t-elle rien à en apprendre aujourd'hui. Néanmoins les curieux qui voudraient les consulter, pourraient se convaincre des efforts déployés pour surmonter les premières difficultés, et de la conscience avec laquelle ces travaux ont été accomplis [1].

1 *Recueil de documents, de notes, d'articles, de comptes-rendus,* etc., *relatifs au dechiffrement de l'ecriture cuneiforme.* — Supplément à

En 1845, le chevalier I. de Löwenstern commença à soulever ces questions [1]. On doit reconnaître qu'il y avait un certain courage à aborder ainsi une discussion sans précédents, lorsque le champ de l'erreur était si vaste! Dès que M. Mohl eut publié les lettres de Botta, qui annonçaient les découvertes de Khorsabad [2], Löwenstern se mit à l'œuvre. Guidé par la comparaison de la transcription des noms propres, il entreprit d'abord de déterminer la valeur de quelques signes dans le texte assyrien des inscriptions trilingues et d'en faire l'application au déchiffrement des inscriptions ninivites [3].

On avait déjà reconnu, en effet, dans les inscriptions assyriennes des Achéménides la

la IVe partie du Catalogue des livres de MM. Maisonneuve et Cie, n° 6,922, Paris, 1863.

1 Löwenstern (le chevalier Isidore de), né à Vienne (Autriche) en 1807, mort à Constantinople en 1856.

2 *Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, publiées par M. J. Mohl dans le Journal Asiatique (1843-1845), recueillies en volume.* Paris, 1845.

3 *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad.* Paris, 1845.

présence du clou perpendiculaire pour indiquer les noms propres d'hommes, et quelques signes pour représenter les idées de *fils,* de *roi,* de *dieu,* de *pays.* Löwenstern essaya ainsi de lire le nom que le fondateur du palais avait inscrit sur les marbres. — Une rectification de Botta a prouvé que le groupe qui avait servi de base à cette lecture était mal transcrit, et dès lors que ce savant s'était trompé. Ce premier travail contient toutefois de bonnes observations; ainsi, dès le début, Löwenstern affirma que la langue assyrienne devait être *sémitique.* Il a été moins heureux dans la détermination de la valeur des caractères, en les comparant à ceux de l'alphabet hébreu ou aux hiéroglyphes égyptiens. Il étudia, par exemple, la légende quadrilingue du vase dont le comte de Caylus a fait connaître les inscriptions, et qui contient un cartouche hiéroglyphique dans lequel on lit le nom de Xerxès. Löwenstern vit dans un des signes assyriens le représentant du *shin* hébraïque que l'hiéroglyphe égyptien traduisait par *un jardin*, et le copte par un signe qui rappelait

à la fois la lettre hébraïque et l'hiéroglyphe égyptien. Il chercha à établir un rapport de similitude avec l'écriture hébraïque, d'après la forme des caractères, et à dégager ainsi la valeur du signe assyrien.

Münter, par des observations analogues, avait essayé de reconstituer l'alphabet perse, et il avait eu le bonheur de déterminer la valeur de deux lettres dont on ne lui a point tenu compte. Les recherches de Löwenstern ne le conduisirent à aucun résultat, parce qu'il n'y a pas de rapport graphique entre les signes assyriens et les lettres des autres alphabets.

Plus tard, en 1847, Löwenstern publia un second mémoire plus fructueux que le premier [1]. Il comprit que si le point de départ du déchiffrement devait se trouver dans la transcription des noms propres perses des inscriptions trilingues dont le texte assyrien donnait la traduction, il ne fallait pas se préoccuper de la forme des signes pour en obtenir la valeur.

1 *Exposé des éléments constitutifs du système de la 3e écriture de Persépolis.* Paris-Leipzig, 1847.

Il transcrivit donc les noms propres déjà reconnus dans le texte assyrien des inscriptions trilingues, et guidé par la nature sémitique de l'idiome exprimé à l'aide de ces caractères, il ne donna aux signes compris dans ces noms que la valeur des consonnes nécessaires à leur articulation.

Löwenstern dépouilla les vingt noms qu'il avait alors à sa disposition ; il s'aperçut alors que les groupes qui les représentaient, et dont l'identité était incontestable dans les différentes inscriptions où ils étaient répétés plusieurs fois, offraient des *variantes* dans la forme des caractères. Il réunit ces variantes, et il estima que les signes qui s'échangeaient, sans altérer le nom qu'ils exprimaient, devaient toujours avoir *le même son ;* il fut conduit ainsi à l'hypothèse des *homophones*.

Les homophones, signes bien connus des savants égyptologues, sont des caractères distincts qui n'ont aucun rapport entre eux. Ils procèdent d'une origine hiéroglyphique différente, et cependant ils expriment la même articulation au choix du scribe. En

présence de ces permutations et du nombre considérable de signes qu'il paraissait important de ramener dans les limites de l'alphabet sémitique, Löwenstern a conclu trop prématurément à l'identité de certaines particularités du système graphique des écritures cunéiformes et à leur analogie avec celles qu'on rencontre dans le système des hiéroglyphes phonétiques de l'ancienne Egypte.

Botta ne devait pas tarder à faire connaître, à son tour, le résultat de ses observations [1]. Il ne prétendait pas garder pour son étude personnelle les matériaux qu'il avait recueillis avec tant de soin. Les belles planches qui accompagnent la relation de ses fouilles donnèrent aussi les inscriptions; celles-ci sont comprises dans les tomes III et IV de cette magnifique publication [2]. Si le luxe déployé

1 *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* Paris, 1848. Extrait du *Journal Asiatique*, 1847-1848.

2 *Monument de Ninive.* — *Inscriptions découvertes et copiées par* M. P.-E. Botta, Extrait du grand ouvrage publié par ordre du gouvernement sous le titre de *Monument de Ninive.* Paris, 1848.

faisait honneur aux découvertes, ce luxe même en rendait l'acquisition difficile aux savants ; aussi, sous un format plus modeste, il fut publié une seconde édition des textes qui les rendit accessibles aux étudiants. Les inscriptions furent gravées d'après les copies de Botta, collationnées sur les originaux ou sur les estampages des monuments qui ont disparu ; elles présentent un ensemble de 183 pages in-folio de textes qui reproduisent 6 inscriptions principales, et qui se contrôlent par la comparaison des passages identiques avec leurs variantes.

Ce n'était pas sans fruit que Botta avait copié ces longues inscriptions, signe par signe. Il ambitionna de mettre de l'ordre dans ces signes si nombreux et si variés ; il en compta *six cent quarante-deux* différents dans les inscriptions de Khorsabad, et il en dressa le catalogue en les classant suivant le nombre des éléments, *clous* ou *crochets*, qui les composent. Quelques-uns ne diffèrent que par des nuances faciles à apercevoir ; aussi, afin d'en réduire le nombre, Botta supprima ceux qui

lui parurent ne présenter que des variétés graphiques évidentes. Toutefois ce catalogue renfermait encore plus de signes qu'il n'en fallait pour défrayer les alphabets les plus exigeants.

En comparant ces nombreuses inscriptions qu'il lisait si bien des yeux, mais qui résistaient à l'interprétation, Botta s'aperçut que souvent le même texte était répété plusieurs fois, et que ces répétitions offraient des différences faciles à constater[1]. Les plus fréquentes portaient sur la composition des mots. On peut facilement se convaincre de la justesse de cette observation, en transcrivant sur une seule ligne les inscriptions qui commencent par les mêmes caractères, puis en plaçant les différents textes les uns sous les autres, de manière à faire correspondre les signes semblables dans une colonne perpendicu-

1 Les inscriptions de Khorsabad présentent plusieurs textes différents. Certains sont répétés plusieurs fois ; ainsi celui des *revers de Plaques* l'est 20 fois, celui des *Taureaux* 8 fois, celui des *Pavés* 5 fois ; la longue inscription des *Salles* est donnée sous ses deux formes 4 ou 5 fois.

laire. On voit alors parfaitement les variantes du texte. L'ensemble étant évidemment le même, Botta admit que les signes différents qui se remarquaient dans les groupes et qui devaient former les mêmes mots, étaient des signes de même valeur, en un mot, des *homophones,* tels que Löwenstern les avait signalés. Malgré cela, il en restreignit l'application dans des limites telles que le tableau des *variantes* qu'il a dressé peut être encore consulté pour se guider dans les premières investigations.

Le résultat le plus sérieux des travaux de Botta fut la démonstration de l'identité des écritures de Vân, de Khorsabad et de Persépolis. Il y arriva en appliquant, sur une plus grande échelle, le procédé qui avait conduit Grotefend à reconnaître l'identité des écritures de Persépolis et de Babylone.

Botta alla plus loin. Cette comparaison des textes lui donna également la certitude que les *formes grammaticales* étaient les mêmes à Khorsabad et à Persépolis. Ces formes grammaticales d'une langue encore inconnue

étaient bien caractérisées par des différences graphiques saisissables pour l'œil. On pouvait se convaincre de ce fait en comparant les flexions des groupes qui formaient des mots avant même qu'il fût possible de les articuler. D'un autre côté, si les langues de Khorsabad, de Persépolis et de Babylone étaient identiques, les mêmes désinences ne se retrouvaient plus dans certaines inscriptions de Vân, bien que celles-ci procédassent d'un même principe graphique, remarque importante qui fit comprendre que l'écriture cunéiforme avait servi à écrire plusieurs idiômes différents.

Les belles découvertes de Botta provoquèrent également l'attention des savants de l'Angleterre. Le Docteur Edward Hincks [1], *Rector* de Killileagh, en Irlande, profondément versé dans l'étude des hiéroglyphes

1 Hincks (le Dr Edward), né à Cork en 1793, *rector* d'Ardtrea, 1819, puis de Killileagh, 1826; mort à la *rectory* de Killileagh le 3 décembre 1866, à l'âge de 73 ans. — Voyez pour la biographie du Dr Hincks, W.-S. Vaux, *Annual Report of the Transactions of the Royal Society of Literature for 1867*, — et l'*Athenæum*, 2e vol., 1866, p. 839.

égyptiens et qui s'était déjà occupé des inscriptions médiques, s'adonna à la solution de ces intéressants problèmes. Il publiait dès l'année 1847 un long travail sur les trois sortes d'écritures représentées dans les inscriptions persépolitaines [1], et il se préparait ainsi à produire ses recherches sur les inscriptions de Khorsabad [2].

La même année (1847), F. de Saulcy [3] faisait paraître sur les écritures cunéiformes plusieurs brochures [4] qui ne témoignent que de son empressement à arriver à un résultat, et nous ne les mentionnerions pas, si l'auteur lui-même ne les avait trop sévèrement jugées [5].

1 *On the three kinds of Persepolitan writing*. Dublin, 1847.

2 *On the Khorsabad Inscriptions*. Dublin, 1849.

3 Saulcy (Louis-Félicien-Joseph Caignart de), Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), né à Lille en 1807, élève de l'École polytechnique en 1826, sortit dans l'artillerie ; en 1842, conservateur du Musée d'artillerie à Paris; sénateur en 1869; mort en 1881.

4 *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture de Persépolis*. Paris, 1847. — *Lettre à M. A. de Longpérier sur une inscription assyrienne*. Paris, 4 décembre 1847.

5 *Lettre à M. Prisse d'Avennes sur le déchiffrement des écritures cunéiformes*. Extrait de la *Revue Orientale*. 15 juin 1852.

Nous verrons bientôt, du reste, que seul il avait alors le droit de se critiquer.

A. de Longpérier [1] ne pouvait classer les documents qui arrivaient dans nos Musées sans essayer de les comprendre; il publia le résultat de ses recherches dans un grand nombre d'articles qui parurent en 1847 dans la *Revue Archéologique* [2]. C'est lui qui, le premier, signala le groupe qui contenait l'équivalent du mot *grand* et répondait au perse *Vazarka*, que Löwenstern avait articulé *Rabou*. A. de Longpérier trouva la confirmation de cette lecture dans les inscriptions de Ninive, et, de plus, il lut le nom du roi *Sargon*, qui figure dans la légende répétée sur plusieurs monuments de Khorsabad [3].

1 Longpérier (Henri-Adrien Prévost de), Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), né à Paris le 21 septembre 1816, mort à Passy le 14 janvier 1882.

2 *Observations sur les sujets représentés dans quelques bas-reliefs assyriens. — Lettre à M. J. Löwenstern sur les inscriptions de l'Assyrie.* Voy. *Revue Archéologique*, 1847.

3 C'est le Sargon mentionné dans la Bible, une fois seulement, il est vrai, par Isaie, xx, 1. Voy. *Revue Archéologique*, 1847, p. 502, et *Journal Asiatique*, t. X, p. 532, 1847.

Les essais de F. de Saulcy devaient bientôt porter leurs fruits. Il ne suffisait pas de chercher à deviner ces intéressantes inscriptions ; il fallait encore les lire. L'écriture et la langue des inscriptions de Khorsabad étaient les mêmes que celles de la troisième colonne des trilingues de Persépolis. Ces dernières donnaient un point de départ certain pour arriver à déterminer la valeur des caractères par la comparaison des noms propres perses reproduits dans le texte assyrien et à assurer la signification des mots par la comparaison du thème avec la traduction qu'on avait sous les yeux. F. de Saulcy était trop initié aux mystères des écritures chiffrées pour ne pas faire ici une heureuse application des procédés qu'il connaissait si bien [1].

Il publia d'abord un mémoire autographié sur les inscriptions achéménides dans lequel il entreprit un heureux essai, non-seulement de transcription, mais encore d'interprétation et d'analyse des textes assyriens.

1 *Sur le déchiffrement des écritures inconnues.* Mémoire lu dans la séance publique des cinq Académies, le jeudi 25 octobre 1849.

L'inscription qu'il prit pour sujet de ses études est celle de l'Elvend [1], qui était alors connue par les copies de Schulz, de Texier et enfin par celles de Coste et Flandin. Après avoir comparé ces trois textes, il parvint facilement à s'assurer des erreurs de transcription qui auraient pu égarer ses recherches sur la forme de quelques caractères, et il réussit promptement à séparer le texte assyrien en petites phrases correspondant, mot pour mot, au texte perse. Le résultat d'une analyse aussi minutieuse fut la lecture et la traduction de la première inscription assyrienne publiée avec un commentaire à l'appui, pour justifier les valeurs attribuées à chaque signe et la signification donnée à chaque mot. Cette traduction est restée acquise; aucun travail ultérieur ne l'a infirmée dans son ensemble.

Les valeurs que F. de Saulcy accorde aux caractères assyriens sont alphabétiques. Le sémitisme de la langue dont il donne la pre-

1 *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien.* (*Inscriptions des Achéménides.*) Paris, 14 sept. 1849 (Autog.).

mière démonstration semble lui imposer l'obligation de trouver dans l'écriture un système en rapport avec cet alphabet de vingt-deux lettres qui paraissait être l'apanage exclusif des Sémites. Toutefois, quand on lit le Mémoire de F. de Saulcy avec l'attention qu'il mérite, on comprend la difficulté que ce savant a dû éprouver pour attribuer aux signes qu'il transcrivait des valeurs purement littérales.

En parcourant les pages 6 et 7 de ce *Mémoire,* on sent que l'auteur est obsédé par l'inhérence des voyelles qui fixent le son des articulations consonnantes. Le *syllabisme* de l'écriture assyrienne est en germe dans sa pensée. Il cherche à le justifier par le démembrement des signes, comme si dans leur composition il pouvait se trouver des caractères formés à la manière de ceux de l'écriture éthiopienne, c'est-à-dire par un caractère constant exprimant la consonne et un appendice figurant la voyelle avec laquelle elle doit s'articuler.

Quelques signes se prêtaient malheureuse-

ment à cette décomposition; une application générale des mêmes procédés n'arriva pas à justifier son hypothèse, et le syllabisme expira avant d'avoir été érigé en principe. Quoi qu'il en soit, cette première traduction est restée avec une valeur réelle, bien que cette ébauche de transcription n'eût encore fait connaître que ce qu'on pourrait appeler le *squelette des mots*.

Ce *Mémoire* fut bientôt suivi d'un second [1], dans lequel F. de Saulcy aborda les autres inscriptions achéménides qu'il avait à sa disposition. Sa transcription marche toujours d'après les mêmes procédés, et sa traduction suit pas à pas le texte perse avec une exactitude pour ainsi dire mathématique; elle confirme de plus en plus l'opinion qu'il avait émise sur le sémitisme de la langue assyrienne. Ce qui le préoccupait surtout, c'était le caractère de l'idiome qui était caché sous cette écriture; aussi, pour se fortifier dans sa pensée, il en appela à l'opinion de M. Stern,

1 *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* (*Inscriptions des Achéménides.*) Paris, 27 nov. 1849 (Autog.)

professeur de mathématiques à l'Université de Göttingue, qui s'était également prononcé dans une lettre à E. Burnouf en faveur du sémitisme de la langue assyrienne [1].

Cependant les mêmes hésitations revenaient dans la pensée de F. de Saulcy au sujet de la valeur des signes ; leur transcription par une simple lettre ne le satisfaisait pas. Ces *lettres* assyriennes seraient-elles donc syllabiques ? disait-il. « *Je suis bien tenté de le croire,* » ajoutait-il, sans affirmer autrement sa pensée [2].

Ces observations étaient profondément vraies. Il aurait suffi à F. de Saulcy de généraliser l'application de son idée pour avoir l'honneur de constater un des principes les plus importants de l'écriture assyrienne ; mais avant que ce principe fût définitivement reconnu, des difficultés bien autrement embarrassantes allaient se présenter. Les autres inscriptions assyriennes achéménides analysées par F. de

1 La lettre de Stern du 21 octobre 1849 a été publiée par F. de Saulcy dans son *Memoire* du 27 novembre 1849, p. 14.

2 *Recherches*, etc., 27 novembre 1849, pp. 6 et 60.

Saulcy donnèrent pour résultat la détermination de la valeur de *cent vingt caractères assyriens*. L'articulation consonnante est, en général, restée acquise à ces caractères, et la valeur de ceux qui furent reconnus plus tard comme des *syllabes simples*, c'est-à-dire exprimant une consonne et une voyelle, était déjà fixée.

Les savants qui ont étudié les textes d'après les premières découvertes de F. de Saulcy en ont largement profité, et les résultats ont prouvé l'excellence de la voie dans laquelle il était entré. C'est en suivant ses traces que tous les travaux ultérieurs ont été accomplis.

Les progrès furent rapides; en 1849, toutes les inscriptions trilingues alors connues étaient déjà traduites! Pour avoir un nouveau sujet d'étude, on n'attendait plus que le texte de Bisitoun, dont Sir Henry Rawlinson annonçait toujours la publication. Ce texte, à cause des nombreux noms propres qu'il renferme, devait apporter de précieux renseignements; mais le mémoire du savant anglais se faisait

désirer ; des difficultés de toute sorte en retardaient l'impression.

Si donc, en fait, Löwenstern a, le premier, tenté ces difficiles recherches, en réalité, c'est F. de Saulcy qui a fixé le point de départ des découvertes qui allaient s'accomplir sur les textes assyriens. Bien qu'il n'ait donné aux signes qu'une valeur alphabétique, il s'est rarement trompé sur l'articulation principale renfermée dans le signe inconnu, et la lecture qui en résultait suffisait pour faire reconnaître la flexion des mots. Il en dégageait ainsi la racine sous la *forme trilitère* propre aux langues sémitiques, et c'est ainsi qu'il put indiquer, à l'aide des flexions, les désinences qui caractérisent le genre et le nombre des adjectifs et des substantifs, les pronoms et quelques formes verbales. Ces faits bien constatés lui permirent d'affirmer de nouveau que l'étude du texte assyrien des inscriptions trilingues devait être entreprise à l'aide des idiomes sémitiques et notamment du Chaldéen[1]. Il arrivait sur ce

1 *Recherches, etc.*, 27 novembre 1849, p. 60.

point à des conclusions qui n'ont jamais été démenties. Aussi, dans la séance publique annuelle de l'Institut, le jeudi 25 octobre 1849, de Saulcy, en exposant les procédés de déchiffrement des écritures inconnues, pouvait prédire que les textes assyriens de Ninive et de Babylone seraient bientôt lus et compris.

Voilà des faits qu'on ne saurait méconnaître et dont il faut fixer la date. N'oublions pas que nous sommes en 1849, et que tout alors était incertain, tout était à découvrir. C'est dans les ouvrages de F. de Saulcy que ses successeurs ont trouvé, avec une méthode rigoureuse et sûre, les premières valeurs de l'écriture assyrienne ; c'est là qu'ils ont puisé les premières notions du caractère de la langue sur lequel il fallait d'abord être fixé pour continuer l'interprétation en toute sécurité.

F. de Saulcy prodigua ses *Mémoires* avec une générosité dont on ne lui a pas toujours tenu compte. Il est constant qu'ils furent envoyés lors de leur publication à deux savants,

au Professeur Luzzato à Padoue, par les soins de M. Munk, et en Perse, à Sir H. Rawlinson, par l'entremise de M. Mohl[1]. Luzzato a peu profité de cette communication. Comme il cherchait à interpréter l'assyrien à l'aide du sanscrit[2], ses travaux n'ont eu d'autre résultat que d'indiquer la stérilité de cette voie.

Sir H. Rawlinson, toujours en Perse, avait le privilége d'être plus près des documents, mais il avait le désavantage d'être loin du mouvement qui s'accomplissait en Europe. Nous savons par lui-même ce qu'il dut aux recherches de Burnouf sur le texte perse[3]. Que dut-il à celles de F. de Saulcy sur le texte assyrien? C'est ce qu'il est impossible d'appré-

1 *Lettre de M. de Saulcy à M. Prisse d'Avennes,* 15 juin 1852.

2 Luzzato (Philoxène), *Le sanscritisme de la langue assyrienne, étude préliminaire au déchiffrement des inscriptions assyriennes,* Padoue, 1849, in-12.— *Etudes assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad.* Padoue, 1850, in-8.

3 *The persian cuneiform Inscription at Behistun; preliminary remarks,* p. 8. — Dans le *Journal of R. A. S.,* vol. X, part I, 1846-47.

cier, car il ne nous a pas mis au courant de ses études préliminaires.

L'année 1850 vit paraître des travaux importants. F. de Saulcy préparait la traduction des 93 lignes de l'inscription gravée sur les taureaux de Khorsabad, et, quelque temps après, Sir H. Rawlinson en donnait un aperçu dans l'*Athenæum* anglais [1]; il livrait en outre la traduction de la longue inscription qui couvre le monument connu sous le nom d'*Obélisque de Salmanasar* et qui renferme le récit des trente et une campagnes de ce roi avec une liste des tributs apportés par les soldats des pays vaincus [2].

Une critique rigoureuse n'était sans doute possible que si Sir H. Rawlinson eût présenté le texte avec une traduction interlinéaire, mais sa traduction telle quelle indique suffisamment par elle-même les travaux préparatoires qui

1 *Athenæum*, août 1851.

2 *On the inscriptions of Assyria and Babylonia.* Dans le *Journal of R. A. S.*, vol. XII, p. 432. 1850.

l'ont précédée et dont l'auteur peut, à juste titre, revendiquer l'indépendance. L'ensemble de cette traduction n'a soulevé par la suite que des critiques de détail qui n'en ont pas altéré le sens général.

Ce mémoire, lu à la Société Asiatique de Londres, les 19 janvier et 16 février 1850, est le premier travail d'analyse qui fournit des données précises sur les inscriptions de l'Assyrie et de la Chaldée. Il confirme l'identité des écritures des textes de l'Assyrie, de la Babylonie, de l'Arménie et de la Susiane; il constate les efforts que chacun faisait pour arriver à constituer un *alphabet* à l'aide de ces caractères et à traduire les textes. Le Mémoire de Sir H. Rawlinson répondait à deux ordres d'idées: — les unes relatives au déchiffrement, les autres à l'interprétation. — Pour le déchiffrement, l'auteur signale des signes dont le rôle idéographique lui semble fixé et qui forment des points de repère; puis il dresse une liste de signes qui lui *paraissent renfermer des valeurs syllabiques;* il ne va pas plus loin. — Quant à l'interprétation, il conclut que la

langue qui résulte de l'application de ces valeurs est semblable à celle de l'assyrien des inscriptions trilingues, c'est-à-dire qu'elle est sémitique. Il s'attache à établir les formes grammaticales qu'elle présente et pose ainsi les bases de la grammaire assyrienne qui devait répondre aux exigences de celle des langues de la même famille. Constatons quelques faits qui peuvent servir à préciser ces découvertes.

Sir H. Rawlinson indique un signe dans lequel il croit voir l'*article* [1]; il signale des désinences qui expriment le féminin dans les *adjectifs* et dans les *substantifs;* il formule les règles de la formation des mots dérivés; il reconnaît le rôle de quelques pronoms et tente un essai de classification des *formes verbales.* Ces découvertes fondamentales ont été confirmées par la suite.

En 1851, Sir H. Rawlinson pouvait enfin faire paraître le texte si longtemps attendu de l'inscription de Bisitoun [2]. Cet important do-

1 C'est le seul point que les recherches ultérieures n'ont pas confirmé.

2 *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscriptions.* — Dans

cument mérite d'être examiné d'une manière toute particulière.

La version assyrienne de l'inscription de Bisitoun est la traduction littérale du texte perse ; elle offre un développement de plus de 112 lignes et reproduit 79 noms propres. Il y avait là un vaste champ d'exploration.

Sir H. Rawlinson présente d'abord le texte assyrien avec une transcription et une traduction latine interlinéaires ; vient ensuite une liste de 246 caractères avec les différentes valeurs qu'il leur attribue en indiquant leur valeur phonétique, — leur valeur idéographique, — et enfin, dans une troisième colonne, la valeur phonétique résultant de ce qu'il appelle leur *ideographic power*. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les procédés élémentaires qui ont conduit Sir H. Rawlinson à ce résultat.

Les recherches auxquelles le savant anglais se livrait sur le Syllabaire assyrien amenèrent

le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part I. — *Analysis of the Babylonian Text at Behistun*.

la découverte d'un *fait* qui eut alors un grand retentissement dans le monde de la science. L'écriture assyrienne, déjà si bizarre par elle-même, ménageait encore aux philologues les surprises les plus inattendues. On se trouvait, en effet, en présence d'une langue sémitique, et cette langue s'écrivait avec des signes qui se lisaient de gauche à droite ! Ces signes étaient *syllabiques*, c'est-à-dire que chaque signe renfermait une voyelle. Sir H. Rawlinson annonça qu'ils étaient *polyphones* et pouvaient avoir ainsi plusieurs valeurs différentes, le même signe répondant, par exemple, aux valeurs de *Rib*, *Kal*, *Dan*, etc. Ce fait, dont on contesta immédiatement l'existence, frappa de suspicion les traductions les plus laborieusement acquises [1].

Malgré ces difficultés, Sir H. Rawlinson arrivait à donner la traduction et l'analyse du document de Bisitoun Disons d'abord que la traduction était complète ; quant à l'analyse, elle ne comprend malheureusement que la

1 Voyez de Saulcy, *Lettre à M. Prisse d'Avennes*, p. 6.

première colonne, mais elle nous révèle la grande perspicacité du savant anglais. Sir H. Rawlinson s'attacha d'abord à justifier, non seulement la transcription de chaque mot, mais encore sa forme grammaticale. Il arriva de la sorte à la confirmation la plus complète des faits qu'il avait énoncés dans son précédent mémoire et que nous résumons ainsi : — le *genre* et le *nombre* des substantifs sont rigoureusement déterminés ; — les flexions des noms dérivés sont mises en évidence pour établir la formation des mots ; — les pronoms affixes et suffixes sont indiqués avec leur rôle de la manière la plus précise ; — enfin les formes verbales sont soigneusement relevées avec les désinences qui caractérisent le nombre, les personnes, les temps et les voix. Il en résultait des conditions nettement déterminées dont on ne pouvait plus s'écarter pour reconstituer la grammaire assyrienne. Le *Mémoire* devait présenter la justification de la valeur des signes ; malheureusement il ne comprend que la discussion des deux premiers caractères de cette liste que Sir H. Rawlinson nommait

encore l'*Alphabet*, tout en attribuant aux signes des valeurs syllabiques.

Il était sans doute regrettable que le *Mémoire* fût aussi succinct. Ceux qui auraient voulu se livrer alors à ces études auraient trouvé dans un exposé plus complet de grandes ressources; mais la valeur du travail personnel ne saurait en être diminuée. Cette lacune n'a plus désormais qu'une importance historique qu'il suffit de constater. Le mémoire de Sir H. Rawlinson reste comme une œuvre magistrale qu'on peut encore consulter aujourd'hui. Cependant plus de deux années s'écoulèrent sans qu'il attirât l'attention des orientalistes français ; ce ne fut qu'en 1854 que F. de Saulcy en reprit l'analyse et en fit valoir la haute portée [1].

Nous ferons remarquer que, dans l'ordre des travaux du savant anglais, ses études sur le texte de Bisitoun ont nécessairement précédé celles qu'il avait entreprises sur l'Obé-

1 *Traduction de l'Inscription assyrienne de Behistoun, suivie d'un Alphabet et d'un Lexique*, 12 juin 1853. Extrait du *Journal Asiatique* de 1854.

lisque de Salmanasar, car ce sont précisément les renseignements puisés dans le texte assyrien de Bisitoun qui lui permirent d'aborder la traduction d'un document unilingue. Ses observations sur la valeur des signes et les formes grammaticales n'en étaient que plus rigoureuses, puisqu'elles étaient corroborées par les exigences du texte perse qui appelait forcément des formes parallèles à celles dont on possédait alors l'indication. Il n'est donc pas surprenant de voir l'auteur devenir plus affirmatif dans ses constatations et plus ferme dans sa théorie sur le caractère sémitique de la langue assyrienne.

Tandis que Sir H. Rawlinson envoyait de Bagdad le résultat de ses travaux, le Dr Hincks continuait avec persévérance ses consciencieuses études sur les inscriptions assyriennes. Il reconnaissait le nom de *Nabuchodonosor* dans les inscriptions des briques de Babylone, et indiquait le groupe qui contenait le nom de *Sennachérib* dans sa forme idéographique sur le prisme de Taylor, avant d'en avoir trouvé

l'articulation phonétique [1]. Le nom d'Ezéchias écrit dans sa forme phonétique *(E-ze-khi-a-u)*, l'avait conduit à cette découverte. L'adversaire du roi de Jérusalem *(Ur-sa-li-im-mu)*, le prince assyrien qui venait assiéger la capitale de la Judée à cette époque, ne pouvait être, en effet, que le Sennachérib de la Bible!

Cette découverte fit comprendre que la forme si compliquée des noms assyriens dépendait de la nature idéographique des éléments dont ils se composent. D'un autre côté, le prisme de Taylor renfermait un grand nombre de noms propres bibliques écrits phonétiquement; leur lecture confirma les valeurs acquises et compléta le déchiffrement des signes dont le texte perse n'avait pas donné l'articulation. Les travaux du Dr Hincks remplirent les Mémoires de l'Académie de Dublin, le Journal de Littérature sacrée de Burgess et le Journal de la Société Asiatique de Londres.

Pendant l'année 1852, le Dr Hincks dres-

1 *The Name of Sennacherib and Nabuchadnezzar identified.* Dans les *Trans. of the Royal Irish Academy*, Dublin, 1850.

sait une liste de 252 caractères avec la discussion de leur valeur[1]. En 1853, il lisait le nom des *mois* du Calendrier assyrien sur une tablette du Musée Britannique[2], et enfin, en 1854, il commençait par l'examen des *Pronoms personnels* cette série de travaux qui devaient aboutir à la reconstruction définitive de la Grammaire assyrienne[3].

Le *Mémoire* du Dr Hincks sur les caractères phonétiques assyro-babyloniens présente, ainsi que nous venons de le dire, un ensemble de 252 caractères. Leur valeur est discutée, non plus seulement à l'aide du déchiffrement résultant de la transcription des noms propres, mais à l'aide de la flexion des racines dont l'auteur suit les différentes formes dans des passages identiques ou parallèles. Ainsi, par exemple, il prend la racine Z, N, N, dont il trouve

1 *On the assyro-babylonian phonetic characters*, from the *Transactions of the Royal Irish Academy*, vol. XXII, Polite Literature, 1852.

2 *Monogramms for assyrian months, names of cardinal points* (lithograph.). Dublin, 1853.

3 *On the personal pronouns of the assyrian and other languages especially hebrew*, from the *Transactions*, etc., vol. XXII, Polite Literature, 1854.

plusieurs dérivés tels que *Zanin, Zaninu, Zanina, Eznun, Aznin,* etc., qui lui donnent la justification des valeurs que chaque caractère comporte d'après les flexions que cette racine est susceptible de recevoir. Le résultat le plus important fut d'arriver à reconnaître définitivement que les signes étaient *syllabiques* et d'ériger ce fait en *principe.* Le Dr Hincks constata l'existence de signes doués de valeurs différentes, — les uns servant à exprimer les *voyelles* isolées, *a, i, u ;* — les autres, des *syllabes simples* formées par une consonne et une voyelle, telles que *ba, ra, na,* ou par une voyelle et une consonne, telles que *ab, ar, an;* d'autres enfin représentant des *syllabes complexes,* formées par une voyelle entre deux consonnes, telles que *bar, bau, rab,* etc. Il détermina ainsi la nature de la voyelle inhérente à chaque articulation simple composée d'une voyelle et d'une consonne. Il reconnut la loi de l'orthographe assyrienne qui n'admet dans l'expression des syllabes complexes que les syllabes simples renfermant une voyelle commune, par exemple, *ma* et *ar,* et

pouvant s'exprimer également par un signe unique *mar,* dans lequel les deux voyelles se confondent.

Le Dr Hincks, conduit à la détermination de la valeur des syllabes complexes par la rigueur du principe que nous venons d'exposer, établit également le fait de la *Polyphonie* signalé déjà par Sir H. Rawlinson. Malgré les défiances que cette affirmation pouvait faire naître, le Dr Hinks n'en continua pas moins ses travaux et publia ses découvertes dans des mémoires intéressants qui tinrent en éveil l'attention publique.

Les bases du déchiffrement étant acquises, les efforts des savants eurent pour but de déterminer la signification des termes qui devaient constituer le vocabulaire. Dès lors on chercha, pour interpréter les mots, à dégager la *racine trilitère* que voilait l'écriture assyrienne et à traduire l'assyrien à l'aide du Dictionnaire des langues sémitiques. Castel et Gésénius devinrent les instruments indispensables des interprètes, et des progrès incontestables se firent longtemps avec leur secours.

Cependant le nombre des adeptes de l'Assyriologie allait toujours croissant. Le Dr Fox Talbot [1] abordait à son tour l'étude des inscriptions assyriennes. Les grandes découvertes de Layard avaient profondément frappé cet esprit pénétrant et compréhensif. Nous allons voir bientôt l'initiative qu'il prit hardiment et qui fit faire un pas immense à des études cultivées jusqu'alors comme une science naissante, qui osait à peine se produire au grand jour et qui avait besoin, pour conquérir les suffrages, d'une sanction éclatante.

1 Talbot (W. Henry Fox), né à Melbury (Dorsetshire), le 11 février 1800, fils unique de William Davenport-Talbot et de Lady Elisabeth Theresa Fox-Strangways. Il fit ses études au collége de Harrow et les compléta par de longs et intéressants voyages. Il se livra avec passion aux mathématiques, à la chimie et à la physique. Ses œuvres spéciales sur ces diverses matières n'ont pas besoin d'être enregistrées ici. De 1823 à 1866, il les poursuivit avec un zèle infatigable, et se fit connaître par la découverte des procédés les plus importants de la photographie. — Très versé dans toutes les branches de l'érudition, les découvertes de Botta et de Layard excitèrent son enthousiasme, et il s'adonna aux études assyriennes. — Voy. au surplus l'article de R. Cull., *Biographical notice of the late William Henry Fox Talbot. F. R. S.* dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Archæology*, vol. VI, part II, pp. 543-556.

L'expédition française en Mésopotamie était de retour; M. Oppert allait prendre une part active aux études assyriennes. Pendant son séjour à Bagdad, le chef de l'expédition, Fulgence Fresnel, l'avait engagé à s'adonner au côté philologique de la mission, et Sir H. Rawlinson, alors consul général d'Angleterre à Bagdad, l'avait fortement poussé dans cette voie. Arrivé en Europe, il ne pouvait se dispenser de visiter les richesses du Musée Britannique. Il obtint une mission du Ministère pour aller à Londres, et, dans le rapport succinct qu'il adressa au Ministre en 1856, il résuma les résultats que les lectures déjà acquises permettaient d'appliquer à l'histoire assyrienne. Il publia en même temps la traduction de quelques textes sur lesquels on pouvait sûrement s'appuyer[1].

Sir H. Rawlinson avait envoyé de Bagdad, en novembre 1854, à la Société Asiatique de

1 *Rapport à son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes*, par M. J. Oppert, chargé d'une mission scientifique en Angleterre, mai 1856.

Londres son *Mémoire* sur le Birs-Nimroud avec la traduction du cylindre de Nabucodonosor, qu'il avait découvert dans les ruines; revenu en Angleterre, il exposa le résultat de ses fouilles au Birs-Nimroud devant l'Association Britannique de Glasgow, dans une réunion à laquelle M. Oppert assistait (12 juin 1855). Il lut dans cette séance la traduction du Cylindre de Borsippa [1], et la publia dans différents journaux; elle fut insérée dans le livre de Loftus, et plus tard dans l'Appendice du 2e volume de l'*Herodotus* de G. Rawlinson.

En 1854, les études assyriennes étaient donc représentées en Angleterre par Sir H. Rawlinson, le Dr Hincks et Fox Talbot; — en France, par F. de Saulcy, A. de Longpérier et M. Oppert; elles commençaient à préoccuper l'attention publique. On savait que de nombreuses inscriptions étaient sorties des fouilles et que des traductions se produisaient çà et là, de sorte qu'on se demandait avec une curiosité défiante quelle pouvait en être la

1 *On the Birs-Nimroud or the great Temple of Borsippa*. Dans le *Journal of the R. A. S.*, vol XVII, p. 27.

valeur ? Ce fut alors qu'en mars 1857 la Société Asiatique de Londres reçut un pli cacheté de la part de Fox Talbot contenant une traduction de la longue inscription du prisme de Tuklat-pal-Asar, découvert dans les ruines de Kala'at-Schergat, et dont le texte encore à l'état *d'épreuves* allait bientôt être publié par les soins des *Trustees* du Musée Britannique. Fox Talbot accompagnait son envoi d'un appel aux autres savants et conviait la Société Asiatique à les réunir dans une sorte de concours pour fournir des traductions indépendantes du même texte. Le succès de ce concours devait prouver la solidité des principes de lecture et d'interprétation par la communauté du résultat auquel on arriverait. Les problèmes que soulevait la lecture des textes assyriens ne pouvaient s'agiter que dans une sphère assez restreinte, mais leur solution intéressait le grand public. En dehors du cercle des initiés, on disait que les épigraphistes qui avaient le privilége de lire la langue des Assyriens, avaient créé une langue factice et qu'ils ne s'entendraient plus dès qu'ils se trouveraient en présence !

Le phénomène de la *Polyphonie* venait particulièrement à l'appui de cette opinion. Si les signes assyriens, disait-on, avaient des valeurs multiples, comment, dans un travail ayant pour base un texte encore incompris, les assyriologues pourraient-ils, à l'insu les uns des autres, attribuer à ces signes les mêmes valeurs et former ainsi des mots pour répondre aux mêmes racines et traduire les mêmes idées? S'ils se rencontraient, il faudrait bien que quelque préférence commune leur suggérât des lectures identiques, et que cette préférence fût l'application d'un principe dont on serait fondé à chercher la loi?

Sous l'empire de ces préoccupations, la Société Royale Asiatique de Londres accepta l'expérience proposée par Fox Talbot; le résultat, quel qu'il fût, ne pouvait manquer de frapper les esprits.

Le Conseil de la Société, sur l'initiative de Sir H. Rawlinson, se mit donc en mesure de satisfaire au désir de Fox Talbot. Sir H. Rawlinson promit de fournir une traduction; le Dr Hincks et M. Oppert, qui se trouvait

alors à Londres, acceptèrent également cette proposition. Un mois après, tous les concurrents avaient terminé leur travail. On nomma une Commission pour examiner les quatre traductions [1].

Le 9 mai, les paquets furent ouverts, les points de ressemblance et de dissemblance notés avec soin ; on constata les lacunes des traductions. La Commission put se convaincre que l'épreuve était décisive ; pour que tout le monde fût à même de savoir à quoi s'en tenir, la Société Asiatique fit imprimer sur quatre colonnes les quatre traductions. On saisissait ainsi du même coup-d'œil les points sur lesquels les traducteurs se trouvaient d'accord ou ceux sur lesquels ils s'écartaient plus ou moins les uns des autres [2].

Cette longue inscription fait connaître l'his-

1 La Commission était ainsi composée : The Very Rev. Milman the Dean of St. Paul's, president, Dr. Wewell, Sir Gardner Wilkinson, Mr. Grote, the Rev. W. Cureton, and Professor H.-H. Wilson.

2 *Inscription of Tiglat-Pileser I, king of Assyria.* B. C. 1150. *As translated by Sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr Hincks and Dr Oppert; published by the Royal Asiatic Society.* London, 1857.

toire des premières années du règne d'un roi d'Assyrie, Tuklat-pal-Asar Ier, qui vivait vers l'an 1150 avant J.-C.; elle traite différents sujets, en passant brusquement de l'un à l'autre, et renferme un grand nombre de noms propres qui apparaissaient pour la première fois. Beaucoup de passages avaient été rendus absolument de la même manière par les quatre traducteurs et d'autres ne différaient que par un mot, une nuance, une simple expression.

Après une pareille épreuve, il était évident que les principes étaient acquis ; il ne s'agissait plus que de les formuler. Nous sommes loin du temps où il fallait attendre le déchiffrement de deux lettres de l'alphabet perse pendant près de dix années, alors que Rask, en signalant les représentants de l'M et l'N, faisait époque dans la science ! Les progrès avaient été rapides; la marche avait-elle été aussi sûre ? Nous pourrions invoquer à l'appui d'une réponse affirmative des considérations semblables à celles qui entraînèrent la conviction, lorsqu'on s'est demandé si le texte perse était

enfin lu et déchiffré ? En effet, les valeurs assignées aux caractères assyriens livraient, comme celles qui avaient été reconnues aux caractères perses, les noms des princes achéménides et des provinces de leur empire ; or les signes qui permettaient de déchiffrer ces noms servaient aussi à faire connaître les croyances, les volontés et les exploits de ces souverains.

D'une autre part, on retrouvait les mêmes caractères sur les monuments unilingues de la Chaldée ; les valeurs qu'on leur avait attribuées aidaient à lire les noms de Babylone et de Nabucodonosor, dont les textes trilingues n'avaient fourni que la forme idéographique[1]. C'étaient encore les mêmes caractères qui donnaient, avec le nom de Ninive, la relation des principaux événements de l'empire d'Assyrie. Au nombre des rois vainqueurs ou vaincus, des villes ou des provinces dont on se disputait la conquête, on distinguait les noms d'*Ézéchias*, de *Jéhu* et d'*Hazaël*, ainsi que ceux de *Damas*, de *Tyr*, de *Sidon* et de *Jérusalem*.

1 Voy. *Inscription de Bisitoun*, l. 37, 85, 91, II, 3, 8.

Désormais on aurait dû considérer le problème comme résolu. Toutes les difficultés qui avaient arrêté la marche des progrès et dont on avait successivement triomphé, ne permettaient pas encore d'établir des principes dont l'application eût été indiscutable ; mais les bases étaient posées, et il ne s'agissait plus que de persévérer avec confiance dans la voie si péniblement ouverte. Chacun continua de travailler d'une manière indépendante sur des textes différents, sans livrer au public les procédés dont il se servait. Ces procédés n'étaient pourtant pas mystérieux ; ils résultaient de cet ensemble de découvertes communes dont nul ne pouvait, par le fait, réclamer la priorité.





VII

LECTURES ASSYRIENNES

L'épreuve qui avait eu lieu devant la Société Asiatique de Londres, marquait par son succès le point de départ des nouveaux progrès qui s'accomplissaient en Angleterre. Les mêmes défiances qui avaient accueilli les premiers essais de Hincks et de Rawlinson s'élevaient en France contre les lectures assyriennes, et excitaient quelquefois l'ironie de nos collaborateurs d'Outre-Manche.

Quelle était donc la nature des preuves qu'il fallait apporter? Il était bien évident que les études pouvaient se poursuivre avec sécurité. La traduction du texte de Tuklat-pal-Asar indiquait nécessairement que les valeurs attribuées aux signes du *Syllabaire* n'étaient pas arbitraires, et que la lecture qui en résultait répondait à une langue qui avait

son *Vocabulaire* et sa *Grammaire*. Nous allons essayer de mettre en lumière les travaux accomplis dans ces trois branches.

§ I. — *Le Syllabaire*

La première publication qui doit figurer ici, précisément par sa date, appartient à M. Oppert, déjà connu par le Rapport qu'il avait adressé au Ministre sur sa mission au Musée Britannique et par la participation qu'il avait prise au Concours ouvert devant la Société Asiatique de Londres. Il donna dans le *Journal de la Société Asiatique de France*, en 1857, sous le titre d'*Études assyriennes* [1], le texte, la traduction et une analyse philologique de l'inscription du monument découvert par Sir H. Rawlinson dans les ruines du Birs-Nimroud, et dont nous avons parlé.

Ce qui distingue la traduction de M. Oppert

1 *Etudes assyriennes. — Inscription de Borsippa, relative à la Restauration de la Tour des Langues par Nabucodonosor, roi de Babylone.* Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, 1857.

de celle de Sir H. Rawlinson, ce n'est pas assurément quelques divergences dans l'interprétation. Ces divergences n'ont pas été du reste justifiées par la suite; mais c'est le soin avec lequel l'auteur s'est efforcé d'identifier les signes du texte avec les formes plus compliquées de l'écriture monumentale de la grande inscription de Nabucodonosor. Le Dr Hincks avait déjà constaté cette identité à l'aide du fragment d'un prisme publié par Ker-Porter et avait ainsi démontré l'existence de deux formes parallèles dans l'écriture de Babylone.

L'année suivante paraissait le second volume de la relation de l'*Expédition en Mésopotamie*[1]. Le premier volume, par suite de convenances personnelles, ne devait voir le jour que plus tard. Quoi qu'il en soit, ce volume présentait un résumé très complet du résultat auquel les études assyriennes étaient arrivées à cette époque.

M. Oppert admettait, comme ses prédéces-

1 *Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée par ordre du Gouvernement,* de 1851 à 1854. Paris, t. II, 1859.

seurs, la valeur idéographique et syllabique des signes de l'écriture assyrienne et s'attachait à justifier la réalité du phénomène de la Polyphonie et à en expliquer la cause. Il cherchait à restreindre les difficultés qui en résultent par la nécessité de donner aux mots une articulation en rapport avec le caractère sémitique de l'idiome. Il dressait ensuite, comme le Dr Hincks et Sir H. Rawlinson, une liste des caractères avec leurs valeurs syllabiques et idéographiques, et ajoutait enfin aux valeurs acquises des valeurs nouvelles [1], déterminées à l'aide d'un procédé qu'il nomme le *déchiffrement par nécessité philologique.* Ce procédé, déjà indiqué par le Dr Hincks [2], donne, dans certaines limites, d'heureux résultats ; il consiste à s'appuyer sur le caractère sémitique de la langue assyrienne, de telle sorte que si l'on rencontre dans un groupe un signe avec une valeur inconnue, on parvient à la dégager

1 Les listes dressées par Sir H. Rawlinson (1851) contenaient les valeurs de 246 caractères ; — celles du Dr Hincks (1852), 252 ; — celles de M. Oppert (1863), 243. E. M., t. II, pp. 107 et suiv.

2 *Supra*, p. 159.

par suite des exigences grammaticales que ce groupe peut subir.

M. Oppert étudiait particulièrement l'origine de l'écriture cunéiforme, et il établissait que tous les signes de cette bizarre écriture procèdent d'un hiéroglyphe. Le signe primitif était une *image* de l'objet qu'on voulait désigner; peu à peu, cette image s'était altérée. Le *style*, en la traçant avec précipitation, l'avait formée d'abord avec des lignes droites, puis l'instrument, en attaquant l'argile, avait laissé à l'origine du trait un *apex* qui a ainsi caractérisé l'écriture. Les signes compliqués qui en résultaient se simplifièrent suivant les temps et les lieux, de sorte que les monuments nous présentent aujourd'hui toutes les variétés désignées sous les noms de *hiératiques*, *archaïques* et *cursives*. La liste comprend les deux variétés de l'écriture cursive de Babylone et de Ninive, et dans un chapitre particulier, suivant les indications de F. de Saulcy (*supra*, p. 33), M. Oppert rattachait l'écriture de la 2e colonne de Persépolis à cet ensemble des écritures cunéiformes qui comprend également le

système graphique des inscriptions de Van et de Suse.

Ce second volume contient, en outre, la traduction d'un certain nombre d'inscriptions avec des commentaires à l'appui ; d'abord, des inscriptions trilingues déjà traduites et commentées par F. de Saulcy, et ensuite certaines inscriptions unilingues inédites provenant des textes de Babylone et de Ninive.

Le livre de M. Oppert devait particulièrement attirer l'attention, surtout en France, où les savants étaient moins initiés que ceux d'Angleterre à ces études nouvelles ; il fut reçu avec toutes les défiances qui avaient accueilli les premiers travaux du Dr Hincks et de Sir H. Rawlinson.

On hésitait donc en France à accepter l'interprétation de ces textes qui apportaient tant de documents nouveaux à l'histoire ! Fallait-il désespérer de retrouver la langue à jamais perdue de Ninive et de Babylone ? Tel était le problème ! — Le travail de M. Oppert, si consciencieux qu'il pût être, disparaissait devant l'incrédulité qu'on professait au sujet des résul-

tats déjà obtenus. L'expérience tentée devant la Société Asiatique de Londres était oubliée. Il s'agissait de soumettre de nouveau à une critique rigoureuse l'analyse même des textes dont on présentait des traductions attaquées dans leur base. Il fallait revenir aux travaux élémentaires et prouver avant tout la réalité de la valeur des signes.

Les assyriologues d'Angleterre, oublieux des défiances dont ils avaient été eux-mêmes l'objet, jugeaient alors sévèrement le scepticisme dont nous étions victimes, et ne comprenaient pas qu'on pût douter des lectures [1].

Je passe sous silence les vaines attaques de ceux qui abordèrent la question sans préparation aucune, et dont les objections ne révélèrent que la parfaite ignorance de leur auteur. Cependant on entrevoyait dans les travaux qui se produisaient alors un ensemble de procédés qui rendaient les savants solidaires de leurs traductions. Cet état de choses provoquait une critique devant laquelle les personnalités

1 Voy. *Athenæum*, 23 mai 1857, p. 663.

disparaissaient pour s'attaquer directement à l'*École* que l'étude des inscriptions assyriennes avait fait naître. M. Renan était naturellement désigné par son travail sur les langues sémitiques pour se prononcer et dire s'il fallait déjà comprendre l'assyrien dans cette famille si étroite et si bien définie des langues dont quelques peuples, désignés sous le nom des fils de Sem, avaient perpétué l'usage.

Les critiques de M. Renan se sont produites dans une série d'articles insérés dans le *Journal des savants*. Elles posèrent les conditions que le *déchiffrement* et la *lecture* des textes devaient remplir pour sortir du cercle étroit dans lequel ces études étaient renfermées et se faire accepter d'un public plus étendu [1]. On ne saurait nier que la démonstration des principes de la lecture n'en devint par la suite plus claire et plus rigoureuse ; elle finit même par conquérir les suffrages de l'éminent philologue qui avait formulé les critiques.

1 *Journal des Savants*, 1859, — mars, p. 165, — avril, p. 251, — juin, p. 360.

En France, tout était à reprendre. — Il faut bien le reconnaître : de Saulcy, de Longpérier, dont les débuts avaient été si heureux, s'étaient arrêtés, et leur silence semblait encourager tous les doutes.

Tandis que M. Oppert recevait en Orient les premières notions de la lecture des textes assyriens sous la savante direction de Sir H. Rawlinson, j'étais à cette époque seul à m'occuper en France des études assyriennes. MM. de Longpérier et de Saulcy se contentaient de m'encourager de leurs bienveillants conseils. Depuis longtemps en rapport avec M. F. Lajard, je dus à son obligeante amitié d'être présenté à M. Mohl qui me fit faire plus tard la connaissance de M. Oppert.

Mes premiers essais datent de l'année 1859. Après avoir longtemps cherché la clef du déchiffrement des inscriptions assyriennes dans la décomposition du signe, comme l'avait fait vainement Löwenstern, je suivis résolûment la voie tracée par Hincks, Rawlinson et Oppert. Je me trouvai bientôt suffi-

samment au courant des progrès accomplis, pour tenter une traduction des inscriptions qui recouvrent les briques de Babylone [1]. Elles sont écrites en caractères dits *archaïques ;* afin d'en déterminer la valeur, je fis usage des procédés que Grotefend avait mis en œuvre pour s'assurer de l'identité de ces différentes inscriptions [2]. J'arrivai ainsi à identifier les signes avec les caractères modernes, en comparant ces textes au protocole des inscriptions de Nabucodonosor, et à présenter une lecture qui me parut satisfaisante.

Ces essais furent frappés des mêmes défiances qui accueillaient toutes les traductions; pour convaincre le public, je résolus de publier un exposé des travaux qui avaient préparé la lecture et l'interprétation des écritures cunéiformes [3].

1 *Inscriptions assyriennes des Briques de Babylone. Essai de lecture et d'interprétation.* Paris, 1859.

2 *Neue Beiträge zur Erläuterung der Babylonischen Keilschrift.* Hannover, 1840.

3 *Les écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des Inscriptions de la Perse et de l'Assyrie.* Paris, 1re éd. 1860; 2e éd. 1864.

La question du syllabaire paraissait ensuite la plus importante à résoudre. Dans le courant d'octobre de l'année 1859, je publiai précisément quelques pages autographiées[1] dans lesquelles étaient posées en principe les bases du Syllabaire assyrien. Je considérai ces dernières comme déjà acquises à la science et je prouvai que la lecture des textes dépendait de la détermination de la valeur d'un certain nombre de signes représentant les articulations *simples* de la langue assyrienne. Leur nombre était limité par celui des 22 lettres de l'alphabet qu'on regarde comme exclusivement propre aux langues sémitiques. J'en dressai un tableau spécial qui a toujours été suivi depuis[2]. La valeur des signes qui expriment ces articulations avait été indiquée dans les premiers travaux de F. de Saulcy, et rigoureusement déterminée par ceux de Hincks et de Rawlinson. Il s'agissait, à l'aide de ces valeurs, de

1 *Observations sur les polyphones assyriens*. octobre, 1859 (Autog.).

2 Voyez : NORRIS, *Assyrian Dictionary*, t. I, London, 1868. — G. SMITH, *The phonetic Values of the Cuneiform Characters*. London, 1871. — F. DELITZSCH. *Assyrische Lesestücke*, 3e Édit. Leipzig, 1885.

déduire celles des autres caractères. C'est ainsi que je formulai les règles suivantes :

Il n'y a pas un seul idéogramme qui ne se traduise par des signes syllabiques.

Il n'y a pas un seul signe syllabique, exprimant une syllabe complexe, qui ne se traduise par des signes syllabiques simples.

Il n'y a pas enfin un seul signe polyphone dont la valeur ne puisse être obtenue par des transcriptions en caractères syllabiques simples.

Tel était l'état de mes études personnelles lorsque je fus admis à lire le résumé de mes travaux sur le *Syllabaire assyrien* devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les séances des 27 mars, 5 et 12 avril 1861 [1].

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres estima que l'exposé théorique de la détermination de la valeur de chaque signe formait un instrument de travail d'une valeur incontestable ; car à cette époque on se trou-

1 *Principes élémentaires de la lecture des textes assyriens.* Extrait de la *Revue Archéologique*. Paris, 1861.

vait singulièrement embarrassé lorsqu'il s'agissait de discuter et de contrôler une lecture ou une interprétation proposée. On avait beaucoup de peine à s'assurer par qui et pourquoi telle valeur avait été assignée à un signe, et on n'était jamais sûr d'avoir rencontré le passage le plus important qui avait servi à la déterminer.

Par une décision du 13 février 1863, l'Académie admit mon travail dans le recueil spécial de ses Mémoires consacrés aux savants étrangers; il comprend les deux tomes du VIIIe volume de cette série. — Le premier est réservé à l'exposé des principes du déchiffrement et au dépouillement des noms propres qui ont servi de base pour établir la valeur des signes exprimant des syllabes simples. — Le second comprend la justification de la valeur des syllabes complexes. — Chaque signe est donné sous les différents aspects que comporte le système graphique assyrien.

Les difficultés inhérentes à l'impression étaient nombreuses. L'Imprimerie Nationale possédait déjà une fonte suffisante qui avait

servi à la publication des textes découverts par Botta; mais n'ayant point de caractères correspondant aux formes archaïques, elle fut obligée de faire exécuter, d'après mes dessins, plus de cent caractères répondant aux formes archaïques de Babylone et de Ninive. Il n'est donc pas surprenant que l'impression, commencée le 13 février 1863, n'ait pu être achevée que le 30 octobre 1872.

§ II. — *Le Vocabulaire*

Les études assyriennes continuaient à se développer en France et en Angleterre. Les traductions se multipliaient, et les exemples ne manquaient pas pour offrir une base solide aux nouveaux travaux. Nous avons vu comment les premiers interprètes avaient déterminé la signification des mots assyriens en les comparant à ceux du texte perse des inscriptions trilingues qui en donnaient la traduction. (*Supra*, p. 142.) A mesure que le caractère de la langue se dessinait, on eut recours à l'analyse des *racines* dont on déduisit par analogie

la signification qu'elles devaient avoir en assyrien. Cependant le vocabulaire marchait lentement. Si déjà un très grand nombre d'expressions étaient fixées, le sens de bien des termes de la langue ne pouvait être précisé qu'autant que les textes seraient lus et commentés. Chaque jour de nouveaux monuments surgissaient des fouilles et laissaient entrevoir que les savants allaient se trouver aux prises avec les sujets les plus divers.

En Angleterre, Fox Talbot publiait dans le *Journal Asiatique de Londres* la traduction de nombreux documents assyro-chaldéens. Ces traductions, dont l'ensemble est demeuré acquis, étaient toujours accompagnées d'une analyse et d'un commentaire succinct, mais plein d'aperçus ingénieux qui suppléaient aux déductions qu'une philologie rigoureuse aurait pu exiger. C'est ainsi que l'auteur procéda pour la traduction de l'inscription du *Caillou de Michaux,* de celle de Sennachérib écrite sur le cylindre dit de *Bellino,* et de beaucoup d'autres qui prirent rang dans les travaux d'histoire.

Ce n'était plus seulement en ramenant les expressions assyriennes à des racines trilitères qu'on arrivait à déterminer le sens des mots. On avait recours à d'autres moyens d'investigation; les significations indécises s'affirmaient par le rôle que la même expression pouvait jouer dans des phrases et des textes différents.

Le dictionnaire d'une langue dont on recueille les éléments ne résulte que du déchiffrement et de l'interprétation des documents. Tant que ces travaux sont incomplets, le traducteur ne peut aspirer qu'à fournir les matériaux qui serviront à sa reconstitution; de là, deux sortes de mise en œuvre, l'une relative à chaque document, l'autre à un travail d'ensemble. — Nous avons vu que les traductions étaient accompagnées d'un vocabulaire renfermant toutes les expressions employées dans le texte. Quelquefois elles venaient se classer suivant l'ordre des racines; souvent elles étaient enregistrées dans un ordre conventionnel avec la physionomie que l'écriture assyrienne leur avait donnée. Chacun de ces travaux avait son

importance pour préciser les termes sur lesquels avait reposé l'analyse, mais tous n'apportaient pas les mêmes secours pour éclairer ceux qui ambitionnaient d'aborder directement d'autres textes.

En 1850, Sir H. Rawlinson avançait que les inscriptions qu'il avait déchiffrées comportaient près de 5,000 mots et qu'il en connaissait sûrement un dixième, soit 500 des plus usités. En 1863, par suite des progrès accomplis, il portait à *six mille* les termes dont la signification pouvait être considérée comme certaine. Il devenait urgent de dresser un *inventaire,* et de savoir quelles étaient les interprétations déjà acquises ou au moins proposées.

Edwin Norris, dont nous avons signalé les importants mémoires sur le texte médique des inscriptions trilingues (*supra,* pp. 33 et suiv.), se voua à ce travail ingrat, fastidieux, mais utile. Profondément versé dans la connaissance des inscriptions assyriennes par le concours qu'il apportait à Sir H. Rawlinson dans

la préparation des Recueils du Musée Britannique, il entreprit de publier ce qu'il appelle *le squelette* du Dictionnaire assyrien, en enregistrant les *mots tels qu'on les rencontre dans les textes,* et en faisant connaître les significations que les traducteurs leur avaient précédemment attribuées. Pour mettre un ordre de nature à faciliter la recherche des termes inventoriés, il s'attacha à l'articulation initiale du groupe, et rangea le groupe entier à la place que cette articulation lui assigne, d'après la liste des syllabes simples classées suivant l'alphabet hébreu. E. Norris s'efface dans ce travail de compilateur (*compiler*) qui permet de retrouver facilement les groupes sur lesquels on désire être renseigné.

Dès l'année 1866, il publia un spécimen de son Dictionnaire dans le *Journal de la Société Royale Asiatique de Londres* [1] et, en mars 1868, il en donna au public la première partie [2]. Norris a poursuivi ces consciencieuses

1 *Journal of the Royal Asiatic Society,* 1866, pp. 225-226.

2 *Assyrian Dictionary ; intended to further the study of Cuneiform*

recherches avec un dévouement qui n'avait d'égal que celui dont il faisait preuve en secondant Sir H. Rawlinson dans la publication des Inscriptions du Musée Britannique. La mort vint interrompre son œuvre [1], lorsque déjà trois parties formant un ensemble de mille pages avaient paru. Le Dictionnaire s'arrête aux groupes dont l'articulation initiale dépend de la lettre N. Ce travail n'a pas été repris; les études assyriennes allaient entrer dans une autre phase.

§ III. — *La Grammaire*

A l'origine, les savants qui, les premiers, avaient soupçonné le caractère sémitique de la langue assyrienne, avaient indiqué par cela même quelle devait en être la grammaire. Il restait toutefois à en déterminer les formes spéciales. De Saulcy, Rawlinson et Hincks avaient ouvert la voie : il ne s'agissait plus

Inscriptions of Assyria and Babylonia. London. Part I, 1868. — Part II, 1870. — Part III, 1872.

1 Norris est mort le 10 décembre 1872.

que de reconstituer l'ensemble auquel on s'arrêterait.

Les travaux de F. de Saulcy n'avaient, il est vrai, que la valeur de simples indications, mais ceux de Rawlinson avaient une plus grande portée. Outre les pronoms déjà déterminés par Hincks, les observations de Rawlinson sur le verbe comprenaient les formes que la conjugaison devait présenter, c'est-à-dire les différentes *voix* que cette conjugaison comporte, et qui sont conformes aux règles, soit de la grammaire hébraïque, soit de la grammaire araméenne [1]. Les *modes* sont les mêmes ; Sir H. Rawlinson trouva une lacune dans les *temps*, car il n'arriva à constater en assyrien que la présence d'un *seul* temps conjugué avec des préfixes, analogue au prétérit et suffisant aux exigences de la traduction des inscriptions trilingues.

Quant aux travaux du Dr Hincks sur la grammaire assyrienne, ils se distinguent de

1 *Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions.* — *Analysis of the babylonian text at Behistun*, dans le *Journal of R. A. S.*, vol. XIV, part I, 1851.

ceux de ses prédécesseurs par une rigueur d'analyse qui les rendait plus précis. Son Exposé des pronoms personnels, dont il détermina la forme et le rôle comme pronoms indépendants ou préfixes, ne laissait plus rien à désirer.

La théorie du Dr Hincks sur le verbe assyrien, déjà formulée en 1855[1], prend ici une importance capitale. — Le Dr Hincks admet avec Sir H. Rawlinson toutes les *voix* que l'assyrien comporte; il admet également, comme dans toutes les langues sémitiques, l'existence d'un *temps* conjugué avec des *préfixes* et qu'il nomme *l'aoriste;* mais l'absence d'un temps conjugué avec des suffixes lui parut présenter une anomalie. On trouve, en effet, en hébreu, en arabe, en araméen, un temps formé par des *syllabes suffixes.* Le Dr Hincks se préoccupa beaucoup de son absence en assyrien. Il annonça que cette langue devait posséder deux temps différents pour lesquels il eut peut-

1 *On Assyrian Verbs.* Dans le *Journal of Sacred Literature and Biblical Records.,* 1855; july, pp. 381-393; octob., pp. 141-262. — 1856, april, pp. 152-171; july, pp. 252-403.

être le tort de créer deux mots nouveaux, le *permansif* et le *mutatif*. Le premier, répondant au présent, se conjugue avec les pronoms *suffixes*; le second, conjugué avec des pronoms *affixes*, répond au passé, c'est-à-dire à l'aoriste. Cette théorie fut sérieusement contestée, surtout en France; nous verrons par la suite jusqu'à quel point elle a été suivie. Pour l'instant, achevons notre exposé des travaux qui s'accomplissaient sur la grammaire.

En 1860, M. Oppert fit paraître à son tour une grammaire assyrienne dont il publia une seconde édition en 1868[1]. Son système est conforme à celui de Sir H. Rawlinson; mais pour la conjugaison, il s'écarte de celui du Dr Hincks, en ce sens qu'il ne reconnaît pas le temps formé par des suffixes et qu'il n'admet que l'aoriste pour toutes les voix.

Malgré l'autorité des découvertes acquises, le sémitisme de la langue était encore discuté. M. Oppert crut que la meilleure preuve pour

1 *Éléments de la Grammaire assyrienne*, 1re édit. Extrait du *Journal Asiatique*, 1860. — 2e édit. *Duppe Lisan Assur*, 1868.

répondre à la critique, c'était de dépouiller l'assyrien de son écriture et de le soumettre à une transcription en caractères hébraïques. Si ce travail, par sa haute valeur de synthèse, a porté les fruits qu'en attendait l'auteur, il ne répondait peut-être pas aux besoins impatients de ceux qui réclamaient un guide plus pratique pour se livrer aux études assyriennes. Quoi qu'il en soit, il fixa l'attention des philologues allemands, et les assyriologues de l'Angleterre l'accueillirent comme un argument de plus, en faveur des efforts qu'ils tentaient pour faire accepter définitivement le sémitisme de la langue assyrienne.

Le Dr Hincks ne pouvait laisser passer les idées de ses collaborateurs sur la conjugaison du verbe assyrien sans étudier de nouveau cette importante question. Après un mûr examen, il persista dans la théorie qu'il avait émise, et publia dans le *Journal de la Société Royale Asiatique de Londres* ses nouvelles recherches sur le verbe assyrien [1]. Il précisa par

1 *Specimen Chapters of an assyrian Grammar*. Dans le *Journal of the R. A. S.* (New Series), vol. II, part II, p. 480.

des exemples les deux temps principaux qu'il reconnaît dans la conjugaison et qu'il nomme le *Permansif présent,* l'*Aoriste* et le *Mutatif présent*, ou simplement le *présent.* Ce remarquable travail, qui aurait dû conduire le savant irlandais à formuler un ensemble complet de la grammaire assyrienne, n'a pas été achevé. C'est ainsi qu'il ne nous en est parvenu que des fragments, à l'état de *spécimens.*

J'allais également compléter les études que j'avais entreprises par l'exposé des éléments de la grammaire assyrienne [1]. Les principes que j'ai suivis ne s'écartent pas de ceux de mes devanciers, et naturellement j'avais trop accepté les idées de M. Oppert pour repousser sa théorie sur le verbe assyrien; je n'admis que l'existence d'un temps unique. — Ma grammaire se distingue des autres, en ce sens que je m'appuyai sur les formes grammaticales telles que je les trouvais dans les textes, et que je les présentai en me servant des carac-

1 *Exposé des éléments de la Grammaire assyrienne.* Paris, Imp. impériale, 1868.

tères assyriens mêmes pour exprimer toutes les modifications de la langue, en ayant soin d'indiquer les passages où j'empruntais les exemples fournis à l'appui de la théorie. J'ai essayé de formuler ainsi une grammaire plus pratique, et de combler une lacune que les transcriptions en caractères romains ou en lettres hébraïques avaient forcément créée [1].

Malgré le point qui divisait les savants sur la présence d'un temps conjugué avec des suffixes, les grandes lignes de la grammaire assyrienne étaient tracées. Le doute sur la lecture des textes et le caractère de la langue n'était plus permis; l'assyriologie conquérait chaque jour de nouveaux adeptes. M. Renan, comme nous l'avons vu, avait soulevé les objections les plus sérieuses et posé les conditions dans lesquelles on pouvait accepter les traductions. Dans son article sur les formes du verbe sémitique, il lui semble que, « sauf l'obliga-

1 *Rapport sur les progrès du Dechiffrement des Études cunéiformes*. Extrait des *Mémoires du Congrès Intern. des Orientalistes*, p. 131. Paris, 1873.

tion de s'exprimer en pareille matière avec quelque doute, » on pouvait se hasarder à présenter une théorie des formes en cette langue. Pour apprécier la portée de cet appui quelques observations sont ici indispensables [1].

Les langues, qu'on désigne sous le nom conventionnel de *Langues sémitiques,* ont un caractère d'unité et d'homogénéité bien saisissant; aussi on avait reconnu depuis longtemps les rapports qui relient à une source commune l'hébreu, l'arabe, le syriaque, etc.

Il restait à y rattacher également l'assyrien. C'est surtout dans les conjugaisons que ces rapports sont frappants par l'emploi des mêmes procédés pour rendre les diverses *formes* d'une racine verbale. Ainsi, par exemple, la racine à laquelle est attachée l'idée de *grandeur* pourra exprimer les diverses acceptions qu'elle comporte, telles que *être grand, se faire grand* (s'enorgueillir), *s'agrandir, rendre grand* (élever), *déclarer grand* (exalter, célébrer), etc., etc. Les différentes manières de rendre

1 Renan, *Sur les formes du verbe sémitique*. Dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris,* t. I, pp. 97 et suiv., 1869.

les dérivés de la même idée ont donné lieu à des *formes* qui se conjuguent comme la racine principale, et expriment toutes les nuances particulières de *causatif*, d'*itératif*, de *déclaratif*, d'*habitudinaire*, de *réciproque*, d'*affectif*, etc. L'hébreu en contient sept, l'araméen six, l'arabe en offre jusqu'à dix. L'assyrien en présente huit, rappelant tantôt l'arabe, tantôt l'hébreu, tantôt l'araméen, et révèle de plus des formes qui lui sont propres. Si l'on admet qu'il fut un temps où il exista une langue sémitique primitive possédant toutes les richesses dont chacune des langues sémitiques a emporté des débris, on devra considérer l'assyrien comme fournissant un nouvel apport à la conjugaison sémitique.

Les études assyriennes étaient alors arrivées à un point où la discussion ne pouvait plus rouler sur les bases mêmes de la lecture.

La France allait encore prendre l'initiative. Le moyen le plus puissant de vulgarisation dont la science dispose, c'est l'enseignement oral. Je fus autorisé dans les derniers mois de

l'année 1868 par M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique, à exposer aux cours libres de la Sorbonne les *éléments du syllabaire assyrien* [1]. Au même moment, M. Oppert joignait au cours élémentaire de sanscrit qu'il professait à la Bibliothèque nationale une *leçon d'épigraphie assyrienne*, et commençait par l'exposé des *principes de la grammaire*. L'enseignement public de l'archéologie assyrienne était fondé.

1 *Leçons d'Épigraphie assyrienne professées aux cours libres de la Sorbonne, pendant l'année 1869*. Paris, 1873.



VIII

REPRISE DES FOUILLES

M. Mohl, dans son rapport à la Société Asiatique sur les travaux accomplis pendant 1854 et 1855, après avoir parlé des découvertes de Botta, de Layard, de Place et de Loftus, constatait la cessation complète des explorations en Mésopotamie et en Assyrie. « Aujourd'hui, disait-il, toutes ces fouilles sont abandonnées plutôt qu'épuisées. M. Place est allé occuper un consulat sur le Danube; l'expédition française en Babylonie est rappelée; M. Loftus et ses collaborateurs sont revenus, et M. Rawlinson a quitté l'Orient; mais le sol de la Mésopotamie couvre sans doute encore de nombreux monuments qui serviront à compléter la série de ceux que nous devons à M. Botta et à ses imitateurs. Jusqu'ici, il n'y a que la France et l'Angleterre qui aient enrichi leurs musées de ces

dépouilles opimes de Babylone et de Ninive ; mais il y a d'autres nations possédant des trésors d'art et d'antiquités qui seront, je l'espère, jalouses de les augmenter à leur tour de quelques restes de cette civilisation antique, et la science profitera de cette ambition ; car il ne faut pas croire que ce que l'on trouvera dorénavant ne sera que la répétition superflue de ce que nous possédons aujourd'hui ; au contraire, chaque inscription nouvelle, chaque brique d'un endroit qu'on n'a pas encore fouillé, apportera son contingent à la reconstruction de l'histoire ancienne, contingent d'autant plus important que les lacunes qui resteront à combler sont devenues moindres et que nous aurons plus de moyens de comprendre ces documents et de classer les données qu'ils nous fournissent [1]. »

L'esprit sagace de M. Mohl avait deviné juste ; les fouilles étaient abandonnées et non pas épuisées, mais son désir de voir d'autres nations prendre part au travail gigantesque

1 MOHL, *Rapport annuel fait à la Société Asiatique dans la Séance générale du 20 juin 1855.* — Voy. *Journal Asiatique*, 1855.

d'exhumation des sites antiques ne devait pas se réaliser. Après un laps de temps considérable, l'Angleterre et la France allaient seules encore interroger le sol de la Haute-Asie. Les fouilles nous apparaîtront dorénavant revêtues d'un tout autre caractère. On ne se trouve plus en présence de l'inconnu; c'est avec un plan arrêté à l'avance et l'exacte connaissance des lieux qu'on procédera à l'avenir. — Les expéditions de G. Smith vont nous donner la mesure des exigences qui se faisaient jour.

Nous retrouvons en lui un de ces hommes qui ont pris une part considérable au développement des études assyriennes et qui s'y sont donnés sans réserve. Sa vocation fut toute spontanée et toute personnelle. G. Smith n'est pas sorti d'une université; il s'est formé lui-même [1]. De tous temps, fortement porté vers les choses de l'Orient, ce fut en 1866 qu'il commença ses premières recherches

1 Voy. *Assyrian Discoveries, an account of explorations and discoveries on the site of Nineveh, during 1873 and 1874*, c. II, p. 9. London, 1875.

sur l'histoire des rapports de l'Assyrie avec le peuple juif. Désirant consulter sur les originaux les inscriptions de Tuklat-pal-Asar II, il écrivit à Sir Henry Rawlinson pour lui demander communication des estampages et des fragments brisés de ces documents. Ce fut au Musée Britannique, dans le cabinet de Sir Henry, qu'ils lui furent livrés et qu'il les étudia à loisir. — Frappé des capacités extraordinaires du jeune savant, Sir H. Rawlinson, de concert avec le Dr Birch, le fit attacher au Musée Britannique pour l'aider à préparer un nouveau volume des inscriptions cunéiformes (1867). G. Smith était gagné sans retour à l'assyriologie; dès lors il produisit des travaux de l'ordre le plus élevé; mais c'était seulement le prélude des remarquables découvertes qui allaient donner à son nom une si grande notoriété.

En 1872, G. Smith, occupé à classer les tablettes du Musée Britannique, retrouva celle qui contenait le fameux récit du déluge chaldéen. On se souvient du retentissement

qu'obtint cette révélation inattendue. Le premier fragment renfermait à peu près la moitié du récit. A peine en possession de cette pièce unique, G. Smith s'était hâté de rechercher les fragments complémentaires parmi les autres tablettes provenant des fouilles de Koyoundjik. Ses peines furent en partie récompensées, car, après examen, il acquit la certitude que la tablette qu'il avait rencontrée en premier lieu, et dont il retrouva trois exemplaires, était la XI[e] d'une série composée de douze tablettes en tout, et qui donnait l'histoire d'un héros chaldéen nommé *Isdubar*. La lecture de cette intéressante découverte devant la *Society of Biblical Archæology* (3 déc. 1872) fut reçue avec le plus vif enthousiasme. Cependant il manquait un passage au récit, et les propriétaires du *Daily Telegraph* proposèrent sur-le-champ au jeune savant de conduire une expédition à Ninive dans le but de retrouver le fragment qui devait compléter ces aperçus si nouveaux. Il y avait trente

1 Lu à la *Society of Biblical Archæology*, le 3 décembre 1872.

ans que Botta avait ouvert des tranchées à Khorsabad et mis au jour les premières inscriptions assyriennes; que de choses depuis lors avaient été acquises !

G. Smith accepta l'offre généreuse des propriétaires du *Daily Telegraph;* ayant obtenu des *Trustees* du Musée Britannique un congé de six mois, il quitta Londres le 20 janvier 1873 et arriva à Alexandrette le 4 février; le 2 mars, il gagnait Mossoul. Ne pouvant commencer sur le champ ses opérations, il résolut de visiter la Babylonie[1], et après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les ruines, il revint à Mossoul et se hâta d'entreprendre des travaux à Nimroud (3 avril). Les tranchées pratiquées par Sir H. Layard étaient encore en partie ouvertes; les taureaux, les lions ailés à l'entrée du palais, les processions de rois et d'officiers ainsi que les scènes mythologiques se voyaient à la même place[2]. On pouvait faci-

1 *Assy. Disc.*, c. IV, p. 46.

1 Calach fut fondée, dit-on, par Nemrod, mais rien ne nous est parvenu de la ville antique; une seconde ville fut bâtie plus tard, en cet endroit, par Salmanasar Ier (1300 av. J.-C.); celle-ci

lement retrouver les divisions principales et le nombre des chambres.

Les premières fouilles eurent lieu sur l'emplacement du temple de Nébo où l'on découvrit quelques inscriptions, pour la plupart duplicatas de textes connus (Salmanasar II et Assur-ebi-ili). Ce que G. Smith cherchait, c'était de nouveaux fragments du règne de Tuklat-pal-Asar II ; il fut assez heureux pour retrouver précisément la partie supérieure d'une tablette relative à ce monarque. En résumé, les travaux à Nimroud furent peu fructueux,

tomba bientôt en décadence et fut détruite à son tour. — Assur-nasir-habal (885 av. J.C.) résolut de la relever ; il y employa les captifs qu'il avait emmenés dans ses guerres, et les y établit. Le palais et les temples (près de la tour) sont l'œuvre de ce roi, et c'est de là que proviennent les belles sculptures de la *Nimroud Gallery* au Musée Britannique. — Salmanasar II, roi d'Assyrie, succéda à son père, Assur-nasir-habal (860) ; il construisit les chambres supérieures et le temple de Nébo. — Tuklat-Pal-Asar II (745) rebâtit le palais du centre. —Sargon, roi d'Assyrie (722), restaura le palais nord-ouest, et son petit-fils Assar-haddon (681) bâtit le palais sud-ouest ; enfin, le petit-fils d'Assar-haddon, Assur-ebi-ili, le dernier roi d'Assyrie, rebâtit le temple de Nébo, peu avant la destruction de l'empire assyrien ; de sorte que Calach possédait des édifices de toutes les époques de l'histoire d'Assyrie.

quelque peine qu'on se donnât, bien que le monticule eût été exploré et sondé de toutes parts, y compris les tombeaux qui étaient de l'époque d'Alexandre [1]. Les cylindres de fondation de la Tour ou *Ziggurat*, à la recherche desquels G. Smith s'employa activement, ne purent être retrouvés, à quelque profondeur que l'on sondât. Évidemment, pour arriver à un résultat nouveau, il aurait fallu entreprendre des fouilles sur une plus grande échelle et ne pas les limiter à certains points seulement. C'est bien là, au surplus, l'opinion de M. H. Rassam, qui nous assure qu'on pourrait fouiller de la sorte pendant des siècles et cependant manquer quelque trouvaille importante qui serait ainsi perdue à jamais pour le monde scientifique [2]; mais, qui osera entreprendre une œuvre pareille ?

1 G. Smith, *Assy. disc.*, pp. 69-85.

2 « I shall not rest satisfied until a thorough examination of the mounds of Koyoundjik and Nimroud is made. From my own experience in assyrian research, I believe, we might go on digging as we are doing now, hundred of years, and yet might miss some important historical object which would be lost for ever to

De retour à Ninive, G. Smith s'attaqua au monticule de Koyoundjik (7 mai) sur l'emplacement du palais de Sennachérib, à l'endroit de la *Bibliothèque* découverte par Layard [1]. Le 9 mai, il pratiqua quelques tranchées au coin S.-E. du palais Nord ; là, de nombreuses tablettes récompensèrent son zèle. Enfin le 14 mai, en examinant les fragments qu'il avait recueillis, il découvrit une tablette qui contenait dix-sept lignes d'écriture appartenant à la première colonne du récit du déluge chaldéen, et qui s'adaptaient à la seule place où le récit présentait une lacune sérieuse. Il s'empressa de communiquer cette découverte aux propriétaires du *Daily Telegraph* [2]. — Bientôt aussi, le palais de Senna-

the scientific and literary world. » Voy. *Excavations and discoveries in Assyria*. Dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, p. 58.

1 La partie nord du monticule de Koyoundjik est occupée par le palais d'Assur-bani-pal, appelé le palais nord, et la partie sud-ouest par celui de Sennachérib. Selon les inscriptions, il y avait deux temples dédiés à Istar, un à Nebo et une *Ziggurat* (tour à étage).

2 Voy. le numéro du 21 mai 1873.

chérib livra des tablettes et des cylindres historiques du plus haut intérêt. Le détail en serait trop long ici; d'ailleurs, les fouilles se trouvèrent closes. Les généreux patrons de G. Smith s'étaient mépris sur le sens ambigu d'une phrase qui faisait croire que la tablette du Déluge une fois retrouvée, l'œuvre pouvait être considérée comme terminée, quand au contraire ce n'était qu'un heureux commencement. Il reçut ordre de revenir, et le 9 juin il quittait Mossoul au moment où il aurait opéré avec fruit et sûreté. Le 19 juillet, il était de retour à Londres, n'ayant pu rapporter lui-même ses antiquités qui avaient été saisies par les fonctionnaires de la Porte, en dépit des firmans, insuffisamment explicites, paraît-il. Néanmoins, l'ambassadeur d'Angleterre put les faire relâcher, et le consul les dirigea sur Londres, où elles arrivèrent sans encombre.

Les *Trustees* du Musée Britannique comprenant alors l'importance de nouvelles fouilles se décidèrent à envoyer à leurs frais l'heureux explorateur pour continuer des recherches à

Koyoundjik pendant toute la durée du firman, c'est-à-dire jusqu'au 9 ou 10 mars 1874. G. Smith n'hésita pas à repartir de Londres le 25 novembre 1873; il était de nouveau à Mossoul le 1er janvier 1874.

Il importait de reprendre les fouilles au plus tôt pour ne pas perdre le peu de temps dont on disposait; quelques difficultés s'élevèrent d'abord avec les autorités locales, qui émirent d'étranges scrupules, ne voulant pas laisser dépouiller leur pays de si précieuses reliques! Comme on le pense, ce goût d'archéologie n'était qu'un prétexte. G. Smith répondit avec courtoisie, prenant en grande considération le désir qu'avait la Turquie de former un beau Musée. Quant à lui, et pour l'instant, disait-il, il venait seulement rechercher les fragments de certaines tablettes déjà en possession du Musée Britannique; pour tout finir, il promit de donner des duplicatas des objets fournis par les fouilles. Les difficultés ne furent pas vite surmontées, et pendant tout ce temps, G. Smith dut se borner à de très faibles opérations sur le territoire de

Koyoundjik. Ses ennuis avec les autorités turques terminés, il pratiqua d'une manière plus étendue et concentra spécialement ses efforts sur l'emplacement de la Bibliothèque. Cette vaste chambre avait été déblayée en partie et ses trésors apportés en Angleterre; mais il en restait suffisamment pour défrayer encore une nouvelle exploration. G. Smith put expédier des milliers de ces précieuses tablettes; aussi, pour se rendre compte de l'importance de cette moisson, il faut lire le récit qu'il en fit lui-même[1]. Les fouilles furent très fructueuses au point de vue des documents épigraphiques; il dut s'en contenter, car il fallait se hâter. Le mauvais vouloir des fonctionnaires turcs allait s'accentuant, et G. Smith se trouva trop heureux, pour s'assurer la possession de ses précieuses tablettes, d'abandonner au Musée de Constantinople des duplicatas qu'il pouvait donner sans regret. Il repartit le 4 avril pour retourner en Angleterre; en 1875, il faisait paraître le

1 G. Smith, *Assyr. Disc.*, c. IX, p. 144.

compte rendu de ses deux voyages et les résultats qu'il en avait obtenus [1].

La mort de G. Smith [2] obligea les *Trustees* du Musée Britannique d'avoir recours à l'infatigable compagnon de Sir H. Layard, au déblayeur de Koyoundjik, à M. Hormuzd Rassam. Loftus lui avait succédé en 1854, alors que ses occupations personnelles lui avaient fait abandonner l'Assyrie pour Aden ; plus tard, il avait été employé par les « *Indian and Home governments* ». En 1874, M. H. Rassam vivait retiré en Angleterre lorsque les *Trustees* firent appel à son zèle ; il n'hésita pas à accepter cette tâche laborieuse.

Comme ses devanciers, il éprouva de grandes difficultés au sujet des firmans ; mais Sir H. Layard ayant été appelé à l'ambassade de Constantinople, ces difficultés furent

1 *Assyrian discoveries : an account of explorations and discoveries on the site of Nineveh during 1873 and 1874*. London, 1875.

2 G. Smith mourut de la fièvre à Alep (août 1876) en se rendant pour la troisième fois en Mésopotamie. Voy. pour la notice biographique : *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VI, p. 574. — *Academy* X, pp. 358, 430. *Athenæum*, 2e vol., 1876.

aplanies, et M. H. Rassam se retrouva bientôt à Mossoul (novembre 1877), entouré des vieux compagnons des premières fouilles ainsi que des enfants de ces mêmes familles qui avaient connu Botta et Layard et se souvenaient de leur fructueux passage. Des ouvriers furent placés à Koyoundjik et à Nimroud pendant que M. H. Rassam se mettait à la recherche de quelques points inexplorés. — Il avait entendu parler, entre autres, d'un mont appelé « *Balawat* », situé à quinze milles à l'est de Mossoul et à neuf de Nimroud, d'où l'on avait extrait quelques plaques de cuivre décorées de figures assyriennes et d'inscriptions ; elles avaient été trouvées par un Arabe en creusant une tombe, et un spécimen avait été envoyé en Angleterre. « J'étais très désireux d'y « essayer quelques tranchées », nous dit M. H. Rassam ; mais la grande quantité de tombes qui recouvraient le monticule et qui appartenaient aux habitants de quatre villages rendait la chose difficile. — Ces obstacles furent peu à peu vaincus après s'être élevés à la hauteur de séditions et d'émeutes. Les

fouilles produisirent ces admirables plaques de bronze maintenant au Musée Britannique[1].

Vint ensuite la découverte d'un *coffre* en pierre contenant deux tablettes également en pierre et couvertes d'inscriptions. On acquit bientôt la preuve, en continuant les tranchées, que ce coffre était placé à l'entrée d'une chambre qui avait été incendiée et qui était un sanctuaire. Au nord-ouest de cette chambre, on dégagea un autel en marbre sur lequel se trouvait une tablette recouverte d'inscriptions, de même taille et de même forme que les deux autres renfermées dans le coffre. Or, la cavité qui les contenait étant asssez grande pour en admettre une troisième, il n'y avait

1 Le monticule de *Balawat* représente une ville assyrienne qui, quoique fort près de Ninive, fut prise sous Assur-bel-kala par les hommes de *Kaidunyas* (Babylonie). — Assur-nazir-habal (885), petit-fils de Tugulti-Ninip, la reprit et bâtit avec les briques du Palais royal abandonné le temple dont il est fait mention ici, et qu'il dédia au Dieu Makhir, changeant le nom de la ville en celui de Imgur-Bel. — Voy. Th. Pinches, *The bronze gates discovered by M. Rassam at Balawat*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, pp. 83-118, — Hormuzd-Rassam, *Excavations and Discoveries in Assyria. Ibid.*, pp. 3-58.

pas le moindre doute que cette tablette n'appartint à la même série, et que le temple avait été brûlé, soit par des ennemis, soit par simple accident[1], avant que les prêtres n'eussent eu le temps de la remettre dans le coffre. — Les autres inscriptions qui furent exhumées étaient dans un état de détérioration qui les rendait illisibles.

Pendant que les fouilles se poursuivaient à Balawat, celles de Koyoundjik étaient activement menées dans le palais de Sennachérib et d'Assur-bani-pal. Quelques trouvailles intéressantes furent faites, entre autres celle d'un prisme en terre à dix pans, couvert de près de treize cents lignes d'écriture, racontant les conquêtes et l'extension du pouvoir d'Assur-bani-pal; il était scellé dans l'épaisseur d'un mur de briques et ne fut dégagé que par miracle. — Dans le palais de Sennachérib on continua de recueillir des tablettes d'une très grande valeur épigraphique. — A Nimroud,

1 E.-A. Budge, *A newly discovered text of Assur-natsir-pal.* Voy. *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, pp. 59-82.

la découverte du temple d'Assur-nazir-habal récompensa le zèle de l'explorateur ; toutes choses y étaient malheureusement brisées et en fragments, à l'exception d'un autel et de trois sièges également en marbre. Des centaines de briques émaillées, des tablettes de marbre, des fragments de trépieds, des piliers et autres menus objets y étaient amoncelés et jonchaient l'aire. On reconnut, en divers endroits du temple, l'existence de plate-formes qui semblaient y avoir été élevées dans un but d'adoration ou de sacrifice. Au coin sud-est du monticule, on déblaya un large passage protégé par une voûte en briques, comme si c'eût été jadis la grande entrée des demeures royales.

Après ces premières tentatives à Ninive et à Nimroud, M. H. Rassam, se trouvant chargé de la conduite de toutes les fouilles entreprises par le Musée Britannique en Assyrie et en Babylonie, concentra tous ses efforts sur la Mésopotamie et se voua à la recherche des sites antiques. Sa découverte la plus

considérable fut sa tentative d'identification du monticule de Abou-Habba avec l'antique ville de Sippara, jusqu'alors placée par tous les savants près de *Sufeirah*, non loin de l'Euphrate [1].

A quatre milles de Mahmoudia, village situé à quinze milles au sud-ouest de Bagdad, on aperçoit deux monts élevés, éloignés l'un de l'autre à peine de deux milles et connus sous les noms de *Abou-Habba* et de *Daïr*. Ce dernier ne révéla aucun vestige intéressant; à Abou-Habba, au contraire, au bout de trois jours, les premiers travaux rencontrèrent un mur d'un style antique. Après quelques tâtonnements, on se trouva en présence d'une chambre pavée en asphalte, et on dégagea, enfoui dans un coin, à trois pieds au-dessous de la surface du sol, un coffre en terre. Ce coffre contenait une tablette de pierre couverte d'une inscription; sur la partie supérieure de ladite tablette se développait une

1 *Recent discoveries of ancient Babylonian cities by* H. Rassam, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VIII, part II, pp. 172-197, 1884.

scène d'adoration [1]. Le contenu de l'inscription laissait comprendre qu'un temple avait été élevé au dieu *Samas* dans la ville de *Sippara*, connue par son culte pour cette divinité. Ce fut sur cette simple indication qu'on se hasarda à identifier Sippara avec Abou-Habba.

Les dernières recherches du Dr Hayes Ward [2] font penser que les savants qui avaient placé Sippara non loin de Sufeirah, au nord de la jonction du canal de Seklaouîyé et de l'Euphrate, n'avaient pas eu absolument tort. Cette question n'est pas d'ailleurs résolue

1 TH. PINCHES, *The antiquities found by M. H. Rassam at Abu-Habbah* (*Sippara*), dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VIII, part II, pp. 164-171.

2 Le Rev. W. Hayes Ward, à son retour de Babylonie, vint me voir et me mit au courant des résultats de son intéressante expédition. Il m'expliqua longuement les raisons qui lui firent rejeter, après deux visites à Abou-Habba, l'identification de ce lieu avec Sippara. Le monticule d'*Anbar*, non loin de Sufeirah, s'y rapporterait davantage ; d'ailleurs, en importance, il égale Ouarka et Niffer et mériterait d'attirer l'attention. Voy. *Proceedings of Oriental American Society, october 1886* ; — *Report of William Hayes Ward in charge of the Wolfe Expedition to Babylonia*, dans les *Papers of the Archeological Institute of America* ; — *Sippara* dans *Hebraïca*, vol. II, January 1886, n° 2.

et ne saurait être brusquement tranchée; des fouilles complètes pourront seules terminer la discussion par la production d'une série de textes indiquant clairement l'emplacement de la ville.

Quoi qu'il en soit, les fouilles de Abou-Habba ne furent pas infructueuses; elles révélèrent un style différent de tout ce qui avait été trouvé en Babylonie et en Assyrie. A la première inspection qu'en fit M. H. Rassam, il lui sembla qu'on pouvait établir deux divisions dans les édifices, dont certains auraient été consacrés aux cérémonies du culte et d'autres réservés à l'habitation des prêtres et des rois. — Le monticule sur lequel ils s'élevaient avait près de 1,300 mètres de longueur sur 350 de largeur, et contenait, suivant M. H. Rassam, au moins 300 chambres; 130 furent seulement explorées, le gouvernement turc ayant refusé la prolongation des firmans.

A cette époque, l'emplacement de Babylone attira également l'attention de M. H. Rassam. Nous avons vu les tentatives qui avaient été faites pour reconstituer la topographie de la

grande cité; cette fois, les efforts furent spécialement concentrés sur le Birs-Nimroud[1]. Les explorateurs avaient eu grand tort de se décourager, car, en persévérant, on obtint de grands résultats.

M. H. Rassam, quittant momentanément la Mésopotamie, se dirigea sur Van, où le Capitaine Clayton, vice-consul britannique, surveillait des excavations entreprises pour le compte de l'Angleterre. Le Colonel Miles, consul général à Bagdad, resta officiellement chargé de la direction des explorations de la Babylonie.

C'est alors que prit place l'incident des fouilles de Tello qui assura à la France la possession de ces admirables statues chaldéennes qui décorent le Louvre. — M. Rassam affirme que l'existence d'un monticule situé sur le

1 M. Rassam déblaya le palais où l'on suppose que Nabonide avait résidé quand Cyrus captura Babylone ; ce palais est situé sur le même monticule que le temple de Bélus, et contenait à peu près 80 chambres, dont quatre fournirent quelques antiquités chaldéennes prouvant que Nabucodonosor avait érigé cet édifice. Les fouilles à *Ibrahim el Khâlil* donnèrent également de très curieux résultats. Voy. *Rec. Disc.*, pp. 188-192.

Schatt-el-Hai, lui fut signalée à la suite de l'extraction d'une statue en marbre noir. L'Arabe qui l'avait découverte l'avait mutilée; il en avait cassé la tête et l'avait emportée; un des bras avait été pris par un employé du télégraphe et vendu à G. Smith, qui l'avait rapporté en Angleterre. En présence de cet indice, M. H. Rassam fut vivement tenté de porter ses recherches du côté de Tello [1], mais cette localité étant située sur le pachalik de Bassora, non sur celui de Bagdad, et les firmans de M. H. Rassam ne lui permettant pas d'explorer la région de Bassora, l'habile fouilleur se trouva devancé par M. de Sarzec, vice-consul de France à Bassora. Il fut obligé de se contenter d'un simple aperçu du monticule et d'une petite quantité de menus objets qu'il y recueillit et qu'il rapporta en Angleterre en juin 1879. Le léger mouvement de mauvaise humeur causé par le regret légitime d'avoir

1 Le lieu désigné par les Arabes sous le nom de *Tello*, du mot *tell* ou monticule, se trouve en plein désert, sur la rive gauche du *Schatt-el-Haï*, à une heure un quart de marche à cheval vers l'est.

été supplanté par un rival heureux, perce dans le récit de M. H. Rassam. Ce mouvement est trop naturel pour que nous ayons le courage de lui en vouloir, pas plus que de ses manœuvres pour devancer notre consul. Nous savons ce que l'Assyriologie doit à son zèle infatigable, et, d'autre part, nous comprenons qu'il ait pu être jaloux des succès de M. de Sarzec.

Cette découverte importante eut lieu dans d'assez étranges conditions. Par rapport aux ruines les plus célèbres de cette région, Tello se trouve à 15 heures au nord de Mougâyir et à 12 heures à l'est de Ouarka. L'ensemble des monticules, du nord-ouest au sud-est, couvre un espace de six à sept kilomètres. Le *tell* principal, qui renferme les ruines du grand édifice, temple ou palais, et peut-être les deux à la fois, occupe, au nord-ouest, la partie avancée du groupe.

Pendant un voyage dans la Basse-Chaldée, M. de Sarzec, s'étant engagé sur le Schatt-el-Haï, grand canal antique qui va du Tigre à

l'Euphrate[1], remarqua les monticules de Tello. Il rencontra à fleur de terre, auprès du *tell* principal, un fragment de statue colossale portant une inscription à l'épaule; il avait roulé d'une hauteur voisine qui contenait certainement les restes d'un vaste édifice. « Ce fut, nous dit M. de Sarzec, le point « de départ de mes découvertes et le pre- « mier jalon qui me montrait dans quelle « direction je devais porter mes recher- « ches. » Malgré les dangers et l'insalubrité du lieu, M. de Sarzec conduisit pendant trois mois (5 mars-11 juin 1877) une campagne de fouilles; l'année suivante, du 18 février au 9 juin, il opéra à nouveau avant son premier retour en France. Les résultats furent satisfaisants. En fouillant un ravin creusé sur les

1 Le Schatt-el-Haï est un canal creusé de main d'homme, qui relie le Tigre à l'Euphrate. Il a son amorce sur la rive droite du Tigre, à douze heures au-dessous de Bagdad, et coule du nord-ouest au sud-est; après avoir parcouru pendant près de deux degrés la partie inférieure de la Mésopotamie méridionale, le Schatt-el-Haï se partage en deux branches, à quelques heures au-dessous de Schatra, et vient se jeter dans l'Euphrate, entre Soûk e'Scheyoûkh et Nasrié.

pentes du principal *tell* et aboutissant au point où gisait le fragment de statue[1], M. de Sarzec, après avoir reconnu la nature de cette colline artificielle formée de briques crues, atteignit bientôt le mur extérieur d'un grand édifice de briques cuites qui la couronnait. Le ravin conduisait directement à une sorte de couloir, qu'on prit d'abord pour une porte d'entrée, mais qui n'était qu'un réduit extérieur au fond duquel on trouva précisément, couchée sous les terres, la partie inférieure de la grande statue; elle représentait un personnage assis, d'un magnifique travail, avec une longue inscription gravée sur le devant de son vêtement. Les moyens dont on disposait ne permettant pas d'enlever un bloc de ce poids, on l'enterra de nouveau, après avoir pris l'estampage de l'inscription. Or ce fut cette même statue que M. Rassam, guidé par les Arabes et pendant le congé de M. de Sarzec (1878), chercha à s'approprier, ainsi que nous venons de le voir. — Arrivé en

1 Celle dont nous avons parlé, p. 220.

France, M. de Sarzec fut mis en rapport avec les hommes compétents, MM. Wadington et Heuzey, et il ne tarda pas à regagner Bassora après avoir reçu les témoignages les plus encourageants, et garanti par la protection du Sultan.

En 1880, il se trouvait de nouveau à Tello et s'établissait pendant trois mois, à une heure de là, à Mantar-Karaghoul, sur la rive droite du Schatt-el-Haï. Il put dégager le grand édifice et en reconnaître la distribution intérieure; il obtint de la sorte neuf statues et autres antiquités chaldéennes d'un prix inestimable [1]. — Une dernière campagne de fouilles (12 novembre 1880 — 15 mars 1881) permit de mettre à jour plusieurs constructions anciennes, distinctes de l'édifice principal. — Il était temps de clore cette série d'explorations, car l'agitation du pays en rendait le séjour dangereux. Les trouvailles, sûrement acheminées, parvinrent néanmoins en Europe.

1 HEUZEY, *Les fouilles de la Chaldée. Communication d'une lettre de M. de Sarzec.* Extrait de la *Revue Archéologique.* Novembre 1881.

Elles sont maintenant l'objet d'une publication du plus grand intérêt[1], tant à cause de la question d'art qui s'y trouve soulevée, que de la haute antiquité des documents épigraphiques qu'elle a produits.

Pour se rendre compte de l'importance historique des découvertes de M. de Sarzec, il faut considérer jusqu'à quel point elles nous permettent de remonter dans ces temps reculés qui, jadis, auraient paru nous transporter dans un monde légendaire, inaccessible aux appréciations de l'historien.

Nabonid, le dernier roi de Babylone dont le règne est fixé à l'an 550 av. J.-C., nous apprend, dans un passage de ses inscriptions, qu'il a recherché et trouvé à Sippar la mention de la rondation d'un temple construit par Naram-Sin, fils de Sargon-l'Ancien, roi de Chaldée, 3200 ans avant lui, par conséquent, 3750 ans avant J.-C. Or, Naram-Sin est postérieur au règne du souverain le plus moderne

1 *Découvertes en Chaldée par* ERNEST DE SARZEC, publiées par les soins de M. L. HEUZEY, membre de l'Institut, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Paris, 1884.

dont les monuments ont été exhumés du monticule de Tello. Ces monuments nous révèlent l'existence de dynasties successives dont l'ordre est indiqué par la filiation des princes qui les représentent. En accordant à ces dynasties la durée moyenne fixée par les calculs ordinaires, on arrive à conclure que parmi les rois de Tello il y en a qui doivent remonter au *cinquantième siècle* avant notre ère! La lecture des inscriptions éclairera un jour ce que nous avançons à titre d'hypothèse, et tout porte à croire que ces chiffres, au lieu d'être diminués, seront dépassés dans une limite considérable.





IX

DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES

L'année 1869 semble avoir clos la phase des études élémentaires; l'Assyriologie allait prendre un développement considérable. Résumons en quelques mots l'état dans lequel cette science se trouvait à cette époque. — Les premières difficultés étaient vaincues; les principes de la lecture et de l'interprétation étaient assurés; l'assyrien était l'objet d'un enseignement public et régulier. Les traductions des textes historiques déjà acquises ne réclamaient plus qu'un examen critique, portant sur des détails de la nature de ceux que rencontre l'érudit qui s'exerce sur les textes grecs et latins les mieux compris.

Les recherches assyriennes n'étaient pas de nature à rester dans le domaine des sciences spéculatives. On a déjà entrevu, par les résultats que nous avons enregistrés, qu'elles

ont une relation intime avec les questions d'histoire religieuse. Les Protestants en ont fait un élément nécessaire de l'exégèse biblique [1]. En France et dans les pays catholiques, ce point de vue est assez secondaire; aussi l'étude de l'assyrien n'a pénétré d'abord dans les Facultés de Théologie catholique que grâce, peut-être, à quelques erreurs prématurément acceptées. L'Eglise voit toujours avec une grande défiance les faits nouveaux et les progrès de la science. Si les traductions assyriennes apportent aux doctrines de l'Eglise une sanction, elle est inutile; si c'est un contrôle, il est dangereux. La Bible conserve l'immuable autorité que les traductions officielles lui ont reconnue, et reste, pour le surplus, un *livre fermé,* inaccessible, qu'on entoure d'un silencieux respect.

Dans les pays de libre examen, il en est autrement; si l'on peut voir avec indifférence l'étude des livres sacrés de l'Inde, si l'on

1 Voy. F. Brown, *Assyriology, its use and abuse in the old Testament study;* — W. Wright, *The Empire of the Hittites*, préface de la seconde édition, pp. XII, XIII et XIV, 1886.

accorde une certaine curiosité aux hiéroglyphes de l'Égypte, il n'en est pas ainsi quand on parle des textes de Ninive et de Babylone. L'intérêt s'accroît dès qu'il s'agit de peuples déjà puissants et redoutables avant la naissance d'Abraham et qui plus tard détruisirent Samarie et Jérusalem. Ne soyons donc pas surpris que ce soit sous l'empire de ces préoccupations que les études assyriennes vont prendre leur développement le plus considérable.

Nous avons présenté jusqu'ici les travaux dans leur succession chronologique, chaque découverte appartenant en propre au savant qui en était l'auteur. Nous avons essayé d'enregistrer les recherches sur la valeur des signes à mesure qu'elles se produisaient, en indiquant les premiers essais du vocabulaire et en suivant pas à pas le progrès des études sur la grammaire. Il pouvait en résulter des questions de priorité respectables que nous croyons avoir sauvegardées, mais nous avons négligé de mentionner les revendications, parce que, dans le nombre, il y en a qu'on se garderait de formuler à présent. Quelques-

unes de ces prétendues découvertes, chèrement disputées autrefois, sont restées sans valeur, et cette priorité ne peut plus être enviée aujourd'hui. La lecture de l'assyrien appartient désormais à tous; aussi nous allons substituer à l'ordre chronologique l'exposé sommaire des travaux de chacun. Nous nous occuperons d'abord de ceux qui se sont accomplis en France.

§ I

M. Oppert continuait avec persévérance ses travaux sur l'Assyrie et la Chaldée. Les traductions qu'il avait données dans le second volume de la relation de l'expédition en Mésopotamie, accompagnées d'un commentaire à l'appui, dévoilaient la connaissance qu'il avait des textes de Khorsabad.

A cette époque (1862), je consultais les mêmes inscriptions pour la rédaction de mon Syllabaire. M. Oppert m'associa à la publication scientifique la plus importante qui parut alors, je veux parler de la traduction de la

longue inscription des *Fastes* de Sargon, avec un commentaire que M. Oppert rédigea et un vocabulaire que je dressai à l'appui [1].

Cette inscription fait connaître l'histoire à peu près complète du règne de Sargon. Elle se développe principalement sur les murs de la salle X du plan de Botta, et se complète par les fragments provenant des autres salles, notamment par une inscription dans laquelle les événements suivent un ordre chronologique rigoureux, et qui est désignée pour cette raison sous le titre d'*Annales*.

A côté de ces grands travaux, M. Oppert remplissait les revues scientifiques d'articles intéressants. C'est ainsi qu'il fit paraître dans les *Annales de philosophie chrétienne* la traduction des principaux textes des Sargonides [2].

A cette époque, les principes de la lecture des textes n'était plus contestée. Une décision

1 *Grande inscription du palais de Khorsabad*. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, 1863.

2 *Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les Fastes de Ninive*. Extrait des *Annales de philosophie chretienne*, t. VI, 5e série. Paris, 1862.

importante vint alors donner à nos études une consécration nouvelle. L'Institut décerna à M. Oppert le prix biennal [1].

M. Oppert continuait à publier dans les *Annales de philosophie chrétienne* de nombreuses traductions. Citons une histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments, depuis l'établissement des Sémites en Mésopotamie jusqu'aux Séleucides [2], un Commentaire historique et philologique du livre d'Esther d'après les inscriptions perses [3], et un Commentaire analogue sur le livre de Judith, inséré dans l'*Annuaire* de la Société d'Ethnographie [4]. Je ne dois pas omettre la traduction de la longue inscription de Nabucodonosor [5], communication faite à l'Aca-

1 Voy. le Discours de M. Paulin Paris, lu à la séance publique annuelle des cinq Académies, le jeudi 14 août 1863.

2 *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, t. IX, 5e série. Paris, 1865.

3 *Commentaire historique et philologique du livre d'Esther*. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, janvier 1864.

4 *Le Livre de Judith*. Extrait de l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie*. Paris, 1865.

5 *Inscription de Nabucodonosor sur les merveilles de Babylone*. Reims, 1866.

démie de Reims, — un traité babylonien sur brique, conservé dans la Collection de M. de Clercq [1], — ses recherches sur les inscriptions commerciales en caractères cunéiformes [2], — enfin un important travail sur les rapports entre l'Égypte et l'Assyrie. Ce dernier parut dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres consacrés aux savants étrangers [3]. Il y a, en effet, une série de monuments qui constatent les relations qui ont existé dès la plus haute antiquité entre les peuples du Nil et ceux de la vallée du Tigre et de l'Euphrate; mais la science n'a pas encore pu définir l'influence que ces rapports ont eue sur les deux civilisations; aussi, dans l'espèce, il ne pouvait s'agir que de préciser des faits dont on poursuivrait plus tard les conséquences.

En 1870, M. Oppert inséra dans la grande

1 Extrait de la *Revue Archéologique*. Paris, 1866.

2 Extrait de la *Revue Orientale Américaine*, t. VI. Paris, 1866.

3 *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes*, — inséré dans la Ire partie du tome VIII des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Paris, 1869.

publication des découvertes de Place à Khorsabad la traduction de toutes les inscriptions qui couvraient les murs du palais de Sargon [1]. Il présenta ainsi une histoire complète de ce règne, qui se résume dans les deux inscriptions principales que nous avons mentionnées; — celle des *Fastes*, qui se développait dans les quatre salles marquées sur le plan de Botta, sous les nos IV, VII, VIII et X; — celle des *Annales*, dans laquelle les exploits de Sargon sont enregistrés par ordre chronologique, et qui décorait les salles II, V, XIII et XIV. Les autres textes du même roi, à part quelques détails architectoniques, en reproduisent l'abrégé. — Les découvertes de Place n'ont ajouté que quelques textes très succincts provenant de la partie du palais appelée le *Harem ;* ils sont complètement étrangers à l'histoire politique de Sargon, et M. Oppert les a traduits dans son *Expédition en Mésopotamie* [2].

Un travail d'un autre genre parut en 1875

1 *Les inscriptions de Dur-Sarkayan* (*Khorsabad*), *provenant des fouilles de M. Place.* Paris, 1870.

2 *Expédition en Mésopotamie,* t. II, pp. 333-339.

dans le *Journal Asiatique;* il était consacré à l'exposé des bases de la Métrologie assyro-chaldéenne[1], et compléta ainsi les données déjà entrevues par l'auteur en 1859[2].

Plus tard, en 1877, M. Oppert publia avec moi un long travail sur les contrats d'intérêt privé[3]. Je dois signaler dans ce volume ce qui est relatif aux documents des Séleucides dont la traduction et le commentaire appartiennent entièrement à M. Oppert.

La chronologie attira l'attention de M. Oppert, et ses nombreux articles prouvent avec quelle habileté il sait grouper les chiffres ; il proposa un système de notation très ingénieux[4], qui consiste à prendre pour point de

1 *L'étalon des mesures assyriennes fixé par les textes cunéiformes.* Extrait du *Journal Asiatique* (Août, Septembre 1872, Octobre, Novembre 1873). Paris, 1874.

2 *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, juin 1856. — Enregistrons son nouvel article sur les mesures assyriennes de capacité et de superficie qui vient de paraître dans la *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientales*, n° IV, p. 124, 1886.

3 *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée.* Paris, 1877.

4 *Chronologie des Assyriens et des Babyloniens*, 1856. — *La Chronologie biblique.* Extrait de la *Revue Archéologique*, 1868. — *La Chronologie de la Genèse.* Paris, 1877. — *Salomon et ses successeurs.*

départ une ère fictive censée commencer 10,000 ans avant J.-C., et à supputer à partir de cette époque les événements antérieurs à notre ère par une succession croissante. C'est ainsi que le 1er siècle av. J.-C., par exemple, serait figuré par le chiffre 9,900 ; la première année de notre ère commencerait, d'après ce calcul, la seconde période myriadique par le chiffre 10,001, ce qui n'apporterait aucun trouble à notre nouvelle série, en négligeant le chiffre myriadique.

Les inscriptions cunéiformes, quelle que soit la langue qu'elles expriment, ont nécessairement attiré l'attention de M. Oppert ; aussi nous citerons ici son essai de traduction des inscriptions de la Susiane [2] et son volume sur les inscriptions médiques [3].

Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, t. XI et XII, 1876-77. — *La Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, mai 1869.

1 *Chronologie biblique*, p. 4, note 1.

2 *Les inscriptions en langue susienne. Essai d'interprétation*. Extrait des *Mémoires du Congrès International des Orientalistes*, t. II. Paris, 1873.

3 *Le peuple et la langue des Mèdes*. Paris, 1879.

Je dois mentionner un point auquel M. Oppert paraît accorder une certaine importance et sur lequel je ne me suis pas trouvé d'accord avec lui ; je veux parler de sa théorie sur l'origine de l'alphabet perse [1]. — Nous le rattachons l'un et l'autre à l'ensemble des écritures cunéiformes[2], mais nous différons sur le mode de dérivation[3].

Il est assez difficile d'analyser les nombreux travaux de M. Oppert. On regrette qu'ils ne se présentent pas sous la forme condensée

1 *Sur l'origine de quelques caractères des inscriptions ariennes des Achéménides.* Extrait de la *Revue de linguistique*, juillet 1869.

2 *La lettre L en Perse.* Extrait de la *Revue de linguistique*, avril 1870. — *Note sur la formation de l'alphabet perse*, dans le *Journal Asiatique*, février-mars 1874.

3 Notre thèse a été défendue depuis par M. le Dr Deecke (Z. D. M. G., XXXIII, 2, 1878) et par le Dr Sayce dans la *Zeitschrift für Keilinschriftforschung*, 1884, p. 19-27 ; enfin M. J. Halévy, examinant la vraisemblance des deux hypothèses mises en avant par MM. Oppert et Menant, se rangea à l'opinion de M. Menant (*Journal Asiatique*, VI, nov.-déc. 1885, p. 480). Il est superflu de dire que M. Oppert n'a répondu aux arguments développés par M. Halévy que par une prétérition. (*Un acte de vente conservé en deux exemplaires*, dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung, I.*)

de volumes. Ils sont épars dans différents recueils périodiques, en France, en Angleterre, en Allemagne, partout où M. Oppert continue à publier des articles spéciaux à mesure que surgissent des questions intéressantes. Il s'est attaché, en un mot, à toutes les branches des études assyriennes. Ce qui le distingue surtout, c'est son ardente polémique; on le voit toujours prêt à défendre les conquêtes de l'Assyriologie avec une conviction telle qu'on pourrait croire qu'il combat pour lui seul. — Nous verrons plus tard la part qu'il a prise dans la discussion qui s'est élevée sur les caractères de la langue des peuples primitifs de la Basse-Chaldée.

En suivant l'ordre que j'ai adopté, je suis amené à parler de mes travaux pendant cette nouvelle période; puisque j'ai entrepris de faire connaître l'ensemble des études assyriennes, je ne puis passer sous silence la part que j'y ai prise.

Je rappellerai d'abord une étude sur les noms propres assyriens, dans laquelle je m'efforçais de mettre en lumière le caractère

particulier de ces noms [1], formés à la manière des noms propres dans toutes les langues sémitiques, c'est-à-dire par le nom d'une divinité accompagnée d'une formule spéciale.

Je citerai encore un essai de traduction des inscriptions de Hammourabi qui a paru d'abord en anglais dans l'*Athenæum* [2], et que j'ai publié ensuite en accompagnant le texte d'une traduction interlinéaire et d'un commentaire à l'appui [3]. J'ai complété l'ensemble des inscriptions de ce roi par la traduction d'un nouveau document (1880) [4].

Dès que l'impression de mon *Syllabaire* fut terminée (1872), je songeai à utiliser les lectures auxquelles je m'étais livré sur les textes. J'avais compulsé, pour asseoir la justification de la forme et de la valeur des caractères, les nombreuses inscriptions alors

1 *Les noms propres assyriens, recherches sur la formation des expressions idéographiques*. Paris, 1861.

2 *The Athenæum*, Saturday, september 26th. London, 1862.

3 *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*. Paris, 1863.

4 *Une nouvelle inscription de Hammourabi*, dans le *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. II, p. 76.

connues de l'Assyrie et de la Chaldée. Je résolus de mettre en ordre les résultats auxquels nous étions arrivés. C'est ainsi que je publiai successivement l'histoire des Achéménides d'après les inscriptions trilingues [1], puis les annales des rois d'Assyrie [2], et enfin les fragments des inscriptions trop succintes de la Chaldée [3].

En 1880, j'entrepris un travail qui me parut de quelque utilité pour faciliter aux nouveaux adeptes des études assyriennes la solution des premières difficultés qu'on rencontre dans cette voie. Je réunis dans le même volume, sous le titre de *Manuel* [4], trois recueils élémentaires : — 1° un tableau de la valeur et de la forme des signes de l'écriture assyrienne ; — 2° une seconde édition de

1 *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse.* Paris, 1872.

2 *Annales des rois d'Assyrie, traduites et mises en ordre sur le texte assyrien.* Paris, 1874.

3 *Babylone et la Chaldée.* Paris, 1875.

4 *Manuel de la langue assyrienne.* — I. *Le Syllabaire.* — II. *La Grammaire.* — III. *Choix de lectures.* Paris, 1880.

la grammaire assyrienne, en conservant toujours aux mots leur forme originale, et en indiquant les flexions des racines en caractères assyriens; — 3° un choix de lectures graduées à l'usage de ceux qui veulent commencer l'étude de l'assyrien.

Les différentes valeurs que j'ai enregistrées sont naturellement susceptibles d'être augmentées ou modifiées à mesure que l'état de nos connaissances le réclamera par la suite; aussi toute observation à ce sujet serait superflue. — Quant à la grammaire, je suivis la théorie que j'avais adoptée dans la première édition. Je présentai donc pour chaque conjugaison un seul temps, *l'aoriste,* tel que je l'avais indiqué d'abord, d'après l'exemple de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert. Ce n'est pas que je ne connusse la théorie du Dr Hincks, mais je n'avais pas cru alors devoir changer d'opinion, entraîné par la considération mise en avant par M. Duchâteau dans un intéressant rapport sur le progrès du déchiffrement des études cunéiformes, dont on comprend facilement la portée.

« Si la théorie suivie par MM. Oppert et Menant est fausse, dit-il, elle pèche par omission, et il y a moins de danger dans l'oubli d'une vérité que dans l'énonciation d'une erreur[1]. » D'ailleurs, cette divergence, ainsi que l'a expliqué M. Oppert, « ne saurait entraîner d'erreur de traduction[2] ».

Cependant les recherches continuaient, et nous devons constater que les deux temps indiqués par Hincks ont été définitivement acceptés par tous les savants en Angleterre[3] et en Allemagne[4]. En France, M. Pognon se contentait de dire, à propos du second aoriste : « L'existence de ce temps est tellement certaine, que si elle n'avait pas été niée par quelques assyriologues français, je n'en parlerais même pas[5]. »

1 *Rapport sur les progrès du déchiffrement des études cunéiformes*, rédigé par M. Julien Duchateau, avec le concours de M. Oppert. — Extrait des *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*. Paris, 1873, t. II, p. 118 et 148.

2 Oppert, *Grammaire assyrienne*, 2e édit., p. 101.

3 Sayce, *Assyrian grammar*. London, 1875, p. 65.

4 Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, 3e édit., 1885, p. 10.

5 *L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philo-*

L'archéologie allait profiter des données de l'épigraphie; de Longpérier, dès l'origine, avait compris l'importance de l'art nouveau dont il indiquait l'influence sur les œuvres des anciens artistes de la Grèce. Botta, Layard, Place, Fergusson se signalaient par des tentatives de restauration, quelquefois des plus heureuses, pour faire comprendre et revivre les monuments mutilés à mesure qu'ils sortaient des fouilles.

L'art assyrien a trouvé dans M. Perrot un savant historien et dans M. Chipiez un architecte habile. Leur beau travail présente un exposé exact de nos connaissances actuelles; c'est une œuvre à laquelle tous les archéologues doivent désormais avoir recours [1].

J'avais toujours envisagé avec le plus vif intérêt ces questions passionnantes; mais il était nécessaire que les textes fussent compris avant de les prendre pour base de déductions

logique avec trois appendices et un glossaire, dans la *Bibliothèque des Hautes-Études*, 42e fascicule. Paris, 1880.

1 G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II. *Chaldée et Assyrie*. Paris, 1884.

sérieuses. Le moment était venu où on pouvait, sans crainte d'erreurs grossières, étudier le développement de l'art assyro-chaldéen.

Parmi les belles sculptures qui ornent les palais de Nimroud et de Koyoundjik, je fus frappé de la supériorité d'exécution que présentait la figure royale, et je compris que nous étions en présence de véritables portraits qui rappelaient les traits mêmes des souverains [1].

Mon attention s'était portée depuis longtemps sur une série de monuments jusqu'alors très négligés; je veux parler de ces cylindres en pierre dure, à la fois ornements, amulettes et cachets, sur lesquels sont gravés en creux des sujets souvent accompagnés d'inscriptions. Je fus attiré tout d'abord par la forme des caractères; puis, peu à peu, je m'aperçus que ces intailles étaient parfois les seuls représentants de toute une phase de la civilisation chaldéenne! Si les grands bas-reliefs permet-

1 *Remarques sur les Portraits des rois assyro-chaldéens.* Extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris, 1882.

taient de suivre à Ellassar, à Calach, à Ninive, d'accord avec les inscriptions, l'histoire de l'Assyrie, il n'en était pas ainsi en Chaldée. Les ruines y sont souvent muettes, les monuments figurés très rares, tandis que les pierres gravées sont toujours abondantes et surgissent des fouilles par centaines.

Cette abondance de matériaux provoqua mon examen; je songeai à les utiliser au profit d'une histoire de l'Art de la Glyptique dans la Haute-Asie. J'étudiai, à cet effet, les grandes Collections, à Paris, à Londres, en Hollande, et je parvins à mettre un certain ordre dans ces pierres gravées aux formes régulières, chargées de figures étranges qui semblaient ne se rattacher les unes aux autres par aucun lien logique [1]. Je publiai d'abord un Catalogue de la Collection des cylindres orientaux du Cabinet des Médailles de la Haye [2], suivant les désirs du gouvernement néerlandais.

1 *Notice sur quelques cylindres orientaux.* Extrait des *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris, 1878.

2 *Catalogue des Cylindres orientaux du Cabinet Royal des Médailles de La Haye.* — La Haye, Imprimerie de l'État, 1878.

Plus tard je déterminai les bases d'une classification par l'étude des empreintes que ces belles intailles servant de cachets avaient laissées sur les contrats d'intérêt privé conservés au Musée Britannique [1]; enfin je donnai l'esquisse d'une histoire générale des pierres gravées de la Haute-Asie depuis leur origine dans la Mésopotamie-Inférieure jusqu'à leur déclin à l'époque de Séleucides [2]. — Je ne puis passer sous silence la *Préface* du catalogue de la collection des cylindres orientaux de M. de Clercq [3], dont les deux livraisons ont déjà paru.

En 1867, nous comptions en France un nouvel adepte : François Lenormant débutait par un article dans la *Revue Archéologique* sur

1 *Empreintes de Cylindres assyro-chaldéens, relevées sur des contrats d'intérêt privé, au Musée Britannique. — Empreintes de cachets assyro-chaldéens*, etc. (Ext. des *Archives des Missions.*) Paris, 1880-82.

2 *Les pierres gravées de la Haute-Asie. — Recherches sur la Glyptique orientale*, Ire partie, 1883. — IIe partie, 1886.

3 Collection de Clercq, *Catalogue méthodique et raisonné. Antiquités assyriennes, cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs*, etc., publiés par M. de Clercq, avec la collaboration de M. J. Menant. Paris, 1885.

un passage des lettres de Thémistocle relatif à l'écriture cunéiforme [1]; fils du savant Académicien Ch. Lenormant, il fut préparé de bonne heure par son père et son entourage aux études scientifiques; son esprit ouvert aux choses de l'Archéologie, de l'Epigraphie et de l'Histoire, en faisait un élève prédestiné aux recherches assyriennes. Nous n'avons pas à parler ici de ses nombreux travaux sur l'archéologie grecque, la numismatique et la philologie orientale; nous devons nous borner à ce qui a trait à l'assyriologie [2].

Sous le titre de *Lettres assyriologiques*, il publia une série de mémoires autographiés; nous ne mentionnerons que ceux qui sont renfermés dans les deux premiers volumes; nous aurons occasion de revenir plus tard sur les trois autres [3]. — Le premier mémoire est relatif à une histoire de la monarchie des Mèdes, d'après les documents assyriens; le

1 *Revue Archéologique*. Paris, 1867, p. 246.

2 F. Lenormant, né à Paris le 17 janvier 1837, mort à Paris le 9 décembre 1883.

3 *Lettres assyriologiques sur l'histoire et les Antiquités de l'Asie-Mineure*. In-4°. Paris, 1871-72 (autog.).

second a trait à l'Ethnographie et à l'histoire de l'Arménie avant les Achéménides; le troisième est un essai sur le canon des rois d'Assyrie et de Chaldée. — Le second volume comprend deux *lettres,* l'une sur l'inscription hymiarite du dieu Yatâ, l'autre sur le culte païen de la Kâabah, antérieur à l'Islamisme.

Son premier travail sur les tables mathématiques de Senkereh [1] est plein d'une érudition sérieuse qui l'entraîne quelquefois hors de son sujet; malheureusement le point de départ renferme une légère erreur causée par la fausse interprétation de deux signes importants. François Lenormant fit suivre cette étude de la production de nombreux écrits qui lui assurèrent bientôt un rang distingué parmi les assyriologues. Il apporta dans toutes les branches de cette science si vaste un utile contingent. Il publia des textes inédits [2], et interpréta des textes

1 *Essai sur un document mathématique chaldéen, et à cette occasion sur le système des poids et mesures de Babylone.* Paris, 1868 (autog.).

2 *Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplètement publiés jusqu'à ce jour.* In-4°. Paris, 1873 (autog.).

historiques avec une grande sagacité, tantôt au profit des auteurs profanes [1], tantôt à celui des traditions bibliques [2]. Ses commentaires sur les précieuses tablettes connues sous le nom de *Syllabaires assyriens* méritent surtout d'être signalés; il les classa pour la première fois dans un ordre méthodique conforme à leur destination première [3].

Les syllabaires cunéiformes ont été au début du déchiffrement un des plus puissants moyens de contrôle pour s'assurer de la valeur des signes; à mesure qu'on les étudiait, on s'apercevait de l'importance qu'ils avaient eue pour les habitants de l'Assyrie et de la Chaldée, à l'époque même de leur rédaction. Ces documents ont été découverts dans les ruines de Koyoundjik avec les débris de l'ancienne Bibliothèque de Ninive; ils présentent sur une tablette d'argile trois colonnes de

1 *Essai de commentaire des fragments de Bérose, d'après les textes cunéiformes et les monuments de l'art asiatique.* Paris, 1871.

2 *Les origines de l'histoire, d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux.* Paris, 1880.

3 *Etudes sur quelques parties des syllabaires cunéiformes.* Paris, 1877. — *Les syllabaires cunéiformes, édition critique.* Paris, 1877.

signes. Les déchiffrements, basés sur la lecture des noms propres, ont permis de reconnaître le rôle des signes de chaque colonne. Celle du milieu présente, en général, un signe unique; celle de gauche renferme l'articulation phonétique du signe; celle de droite, sa signification idéographique. Les *Syllabaires* ont été publiés pour la première fois dans le deuxième volume des Inscriptions du Musée Britannique, en les juxtaposant dans un ordre arbitraire. Les divers fragments qu'on avait crus homogènes, réunis par cette simple juxtaposition, avaient perdu leur valeur individuelle. Pour la retrouver, il fallait en distinguer les différentes provenances et reconstituer l'ordre régulier qui permet d'en saisir la véritable portée. Nous aurons occasion de revenir sur l'application que F. Lenormant fit de ces syllabaires dans la grande discussion qui s'éleva à propos de la recherche de la langue primitive de la Chaldée, mais ici nous devions surtout mettre en relief l'importance qu'ils avaient pour les lectures assyriennes.

F. Lenormant a abordé un sujet d'une autre

nature, entouré de toute l'obscurité que la matière comporte par elle-même et que les difficultés d'interprétation viennent encore augmenter; nous voulons parler de ses recherches relatives à la *Magie* et à la *Divination* chez les Chaldéens [1].

L'étude des superstitions constitue un des chapitres les plus étranges de l'histoire de l'esprit humain, mais non l'un des moins importants; il était intéressant de saisir leur influence à cette époque lointaine.

Le livre sur la Magie et ses origines accadiennes est consacré à donner des traductions et à les coordonner suivant un ordre voulu; l'auteur constate que la rédaction de ces documents remonte aux premiers âges de la civilisation dans la Mésopotamie-Inférieure. Le second volume, sur la Divination et la science des présages, nous transporte à une époque moins reculée, et retrace l'état des croyances superstitieuses au moment de la rédaction de

1 *Les sciences occultes en Asie. — I. La Magie chez les Chaldéens et ses origines accadiennes*, Paris, 1874. — *II. La Divination et la science des présages chez les Chaldéens*. Paris, 1875.

ces textes sous Sargon-l'Ancien, c'est-à-dire vers le quarantième siècle avant notre ère [1].

Nous ne saurions analyser les travaux si nombreux de F. Lenormant. Il a fait passer le résultat de ses recherches et de celles de ses collaborateurs dans des ouvrages d'histoire générale [2]. Grâce à la tournure de son esprit, il a réussi à faire accepter les études assyriennes par un public qui les eût, sans doute, longtemps encore repoussées. — Citons, à cet effet, son Manuel d'histoire ancienne qui a eu plusieurs éditions. M. Ernest Babelon surveille avec un soin touchant les derniers volumes de cette publication posthume, et y apporte le concours dévoué d'un esprit éclairé auquel la lecture des textes de l'Assyrie et de la Chaldée est familière [3].

F. Lenormant a examiné tous les problèmes que ces études nouvelles posaient dans

1 *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie*. Paris, 1880.

2 *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. I, *Israélites, Egyptiens, Assyriens*. Paris, 1868.

3 *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. IV. *Les Assyriens et les Chaldéens* (9e édition). Paris, 1885.

le domaine de l'art, de la philologie, de la science et de l'histoire ; partout il a fait preuve d'une grande sagacité, et d'heureuses indications sont sorties de ses travaux. N'oublions pas qu'il a été un des principaux agitateurs d'une question sur laquelle nous reviendrons plus tard et qui touche à l'histoire des premiers habitants de la Haute-Asie.

Le champ de l'assyriologie allait s'élargissant. M. E. de Chossat venait à son tour prendre part au mouvement qui se produisait. Entraîné par le séduisant attrait du monde nouveau que les inscriptions assyriennes ouvraient aux recherches, il s'est appliqué à des travaux d'une grande utilité pratique. Il publia d'abord, en autographie, un *Essai de classification* des signes du syllabaire assyrien, en les rangeant d'après un ordre analogue à celui qui avait été adopté par Botta, et en les faisant suivre des différentes valeurs syllabiques et idéographiques qui leur avaient été reconnues[1].

1 *Essai de classification du Syllabaire assyrien*, Paris, 1873 (lith.).

Plus tard, obéissant à la même idée, il donna une nouvelle édition de son travail, en y comprenant les signes archaïques, ce qui le rend beaucoup plus complet [1]. Bientôt après M. de Chossat se proposa de présenter dans un ordre méthodique le plus grand nombre de mots *sumériens* qu'il lui avait été possible de réunir, accompagnés des lectures et des traductions déjà acquises [2]. On doit savoir gré à M. de Chossat des efforts qu'il a tentés pour faciliter à ceux qui voudront se livrer aux études assyriennes les premiers pas d'une science dont on ne peut méconnaître l'aridité.

M. Aurès s'est consacré à l'étude du système métrique assyrien [3], et il a publié ses principales recherches dans le Recueil des travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie

1 *Classification des Caractères cunéiformes babyloniens et ninivites*, Paris, 1880 (lith.).

2 *Répertoire sumérien (accadien)*. Lyon, 1882.

3 *Essai sur le système métrique assyrien*. — Extrait du *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, vol. III à V, fascicules I à VI, 1881 à 1885.

égyptiennes et assyriennes; elles forment un ensemble très complet.

M. Aurès n'est point un philologue, c'est un ingénieur des Ponts et Chaussées; il s'excuse même avec une grande modestie de ne pouvoir lire les textes, et d'oser, malgré cela, se livrer à l'étude de la civilisation assyrienne [1]. Rien ne justifie dans ses travaux cette précaution oratoire; d'un autre côté, on reconnaît à chaque instant l'ancien élève de l'École polytechnique habitué de longue main à manier les chiffres. Son exposé de la numération chaldéenne est d'une clarté qui permet d'en comprendre immédiatement le mécanisme et de suivre les calculs auxquels il se livre avec les chiffres assyriens.

La notation chaldéenne est du reste d'une grande simplicité; elle repose sur les différentes combinaisons de deux signes, le clou perpendiculaire pour exprimer les unités, et le crochet pour les dizaines. Quant à la numération, elle procède du système décimal com-

1 *Essai, etc.*, p. 190.

biné avec le système sexagésimal. On compte nonseulement par unités, dizaines, centaines, mille, mais encore par unités, dizaines d'unités et de *soixantaines* qui se nomment des *sosses*, des *ners*, des *sars*. La notation des unités de ce dernier ordre élevé s'effectue comme celles des unités, des dizaines et des centaines ordinaires.

M. Aurès démontre l'exactitude de son exposé en empruntant à l'appui des exemples tirés des textes ; puis il se livre avec les chiffres assyriens aux différentes opérations du calcul, depuis l'addition et la soustraction jusqu'à l'extraction des racines carrées. Il fait comprendre ainsi la *simplicité* du système chaldéen et la facilité qu'il offrait aux savants antiques pour exécuter les calculs les plus compliqués.

Il aborde ensuite l'étude des différentes mesures chaldéennes, — mesures linéaires, — mesures de superficie, — mesures de capacité. Nous ne le suivrons pas dans sa discussion sur les différents systèmes proposés par ses prédécesseurs. Cette discussion

ne porte que sur des questions de détail faciles à résoudre. Tout mathématicien comprendra, après avoir lu le mémoire de M. Aurès, le haut degré de culture scientifique auquel les Chaldéens étaient arrivés quarante siècles avant notre ère, et la réalité des faits sur lesquels devait s'appuyer la tradition qui nous en a conservé le souvenir.

STANISLAS GUYARD [1] débutait en 1879 par un article fort intéressant sur le dieu Ninip [2]; l'année suivante, il produisait un excellent travail sur la religion des Babyloniens [3].

S. Guyard était doué d'un esprit critique remarquable; ses notes lexicographiques insérées dans le *Journal Asiatique* en font foi [4]; de bonnes lectures sont sorties de ses observations, et son travail peut servir de modèle à ceux qui voudraient reprendre et poursuivre

1 GUYARD (Stanislas), né le 27 septembre 1846, à Frotey-lès-Vesoul, décédé à Paris le 7 septembre 1884.

2 *Revue critique d'histoire*, 1er mars 1879.

3 *Revue de l'Histoire des Religions*, mai-juin 1880.

4 *Mélanges d'Assyriologie. Notes lexicographiques.* Extrait du *Journal Asiatique*, 1883.

l'œuvre inachevée de Norris. — S. Guyard avait étudié avec une grande sagacité les inscriptions arméniaques du lac de Van. Il allait les publier, lorsqu'il fut devancé par M. Sayce, qui, de son côté, avait abordé leur examen. Les recherches indépendantes des deux savants avaient abouti au même résultat. S. Guyard ne crut plus devoir présenter l'exposé complet qu'il avait préparé; il se contenta d'examiner le travail de M. Sayce, et eut la courtoisie et la loyauté de *ne pas lui marchander les éloges* (p. 118), il y ajouta quelques notes sur le Vocabulaire et la Grammaire [1].

Citons les dernières critiques de S. Guyard, sur lesquelles nous aurons à revenir. Dans un essai sur la religion des Assyro-Babyloniens, il s'est trouvé entraîné à prendre part à la discussion qui s'était élevée au sujet du caractère de la langue des premiers habitants de la Mésopotamie [2]. Nous croyons

1 *Les inscriptions de Van, à propos d'un ouvrage de* M. Sayce. Extrait du *Journal Asiatique*, n° 12. Paris, 1878.

2 *Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne.* Extrait de la *Revue de l'Histoire des Religions.* Paris, 1880.

qu'il s'est trompé; quoi qu'il en soit, son esprit si judicieux et sa critique si fine font regretter à tous ceux qui l'ont connu le moment d'oubli qui a privé la science du concours utile qu'il y apportait.

M. H. Pognon suit la carrière des Consulats; élève de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, il a donné un mémoire contenant la traduction de l'inscription de Sennachérib, gravée sur les rochers de Bavian [1]. Cette inscription présente trois exemplaires mutilés du même texte, mais qui se complètent en grande partie, ce qui a permis d'en reconstruire un ensemble très satisfaisant [2]. M. Pognon en a de nouveau publié le texte avec une traduction en regard et a proposé d'excellentes restitutions; il a accompagné cette traduction d'un commentaire fort remarquable et du glossaire obligé de toute lecture sérieuse. La sanction qui a été donnée à

1 Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*. London, 1856, pp. 207-222.

2 Voyez *W. A. I.*, III, pl. XIV. London, 1870.

cette œuvre par S. Guyard, alors directeur de la conférence de langue arabe, sous la responsabilité de MM. Carrière et Maspéro, nous dispense de toute appréciation nouvelle [1].

M. Pognon ne s'en est pas tenu là, et nous pouvons enregistrer également sa traduction d'une inscription de Mérou-Nérar 1er, roi d'Assyrie [2], qui a paru dans le *Journal de la Société Asiatique* [3]. C'est un des plus anciens textes écrit d'une manière suivie en langue assyrienne. Nous regrettons que M. Pognon ait adopté un mode de transcription qui s'éloigne de celui qui est généralement suivi en France et en Angleterre, ce qui jette quelque confusion sur la lecture des noms royaux.

M. J. Halévy, bien connu par ses travaux sur les inscriptions sabéennes et les fructueux résultats de sa mission dans le Yémen, a pris

1 *L'inscription de Bavian*. Dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*, publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, XXXIXe fascicule. Paris, 1879.

2 C'est le roi que l'on nomme ordinairement Bin-Nirar.

3 *Inscription de Mérou-Nérar Ier, roi d'Assyrie*. Extrait du *Journal Asiatique*, 1883.

une part très active aux études assyriennes. Je dois citer en première ligne ses traductions d'incantations et de prières[1], ainsi que ses recherches sur l'origine de la civilisation babylonienne qui lui assignent une place importante dans la question si controversée de l'origine de l'écriture cunéiforme[2]. Il souleva les doutes les plus spécieux sur l'emploi que les habitants de la Mésopotamie ont pu faire de cette écriture déjà si compliquée et qu'ils auraient encore compliquée par l'usage de combinaisons arbitraires qui nous échappent. Nous reviendrons sur cette question, qui n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt historique.

M. Amiaud a publié, en 1881, un article sur le Dictionnaire assyrien qui révèle une connaissance sérieuse des textes[3]; l'année

1 *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie. Texte assyrien (en caractères hébreux). Traduction et commentaire*, 1re partie. Paris, 1882.

2 *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*, Extr. du *Journal Asiatique*, 1874-76.

3 *Matériaux pour le dictionnaire assyrien.* Dans le *Journal Asiatique*, août-septembre 1881.

suivante, 1882, il publiait la traduction d'une inscription bilingue de Hammourabi [1], et mettait ainsi en lumière l'emploi simultané de deux langues différentes par les anciens rois de Chaldée. Signalons encore, en 1884, deux remarquables articles consacrés aux inscriptions des statues provenant des fouilles de Tello [2].

Au nombre des publications les plus importantes qui ont paru dans ces derniers temps, figure l'exposé des découvertes de M. de Sarzec en Chaldée, présenté par M. Heuzey [3]. — Le savant conservateur des antiquités assyriennes au Musée du Louvre ne pouvait recevoir toutes ces richesses sans essayer de les classer méthodiquement. Comme A. de Longpérier, il a pu, le premier, signaler l'ordre chronologique de ces rois inconnus

1 *Journal Asiatique*, août-septembre 1882.

2 *Observations sur les inscriptions des statues de Tello*. Dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, avril 1884. — *Inscription A de Gudea*, Ibid. juillet 1884.

3 *Découvertes en Chaldée* par M. Ernest de Sarzec, *publiées par les soins de* M. Heuzey, membre de l'Institut. Paris, 1884.

naguère, et désigner ainsi la place qu'ils doivent occuper dans l'histoire[1].

En terminant ce qui a trait à la France, mentionnons les articles de M. Ledrain, insérés dans la *Revue* qu'il a fondée avec M. Oppert[2], et la *thèse* de M. l'abbé Quantin sur le récit du Déluge, d'après la Genèse et les textes assyriens.

Les travaux des savants français se sont produits dans de nombreux périodiques à mesure que les découvertes se faisaient jour. Citons au premier rang le *Journal Asiatique de France*, la *Revue Archéologique* et le *Recueil* dirigé par M. Maspéro.

Nous avons vu que l'enseignement de l'assyrien était fondé en France. Les circonstances m'ont empêché après l'année 1870 de reprendre les cours que j'avais inaugurés à la Sorbonne. M. Oppert est devenu, en 1874,

1 *Les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen*. Extr. de la *Revue Archéologique*, novembre 1882.

2 *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientales*. Paris, 1884. — *Le roi Dunghe à Tello*. — Extr. de la *Revue Archéologique*, avril-mai 1886.

titulaire d'une chaire au Collège de France.

Parmi les cours qui se sont groupés à la Sorbonne, sous le titre de l'École pratique des Hautes-Études, l'assyrien a été représenté par M. Pognon comme maître de conférences, et ensuite par M. Amiaud; d'un autre côté, M. Ledrain a été chargé à l'École du Louvre d'un cours spécial.

Les études assyriennes ont pris place aujourd'hui dans les travaux désintéressés de savants qui n'aspirent pas à la publicité. Je connais des esprits distingués qui se complaisent à la lecture de traductions qu'ils sont à même de contrôler. Ils seraient capables de fournir un contingent sérieux, si un excès de modestie ne leur imposait un silence que nous conseillons de rompre.

Les traductions, du reste, ont passé dans le domaine des faits acquis et se sont répandues dans les livres élémentaires. Les *Manuels* de Robiou, de F. Lenormant, de Maspero, de Vigouroux, de Vandenberg et autres savants les ont popularisées jusque dans les écoles

primaires; nul ne peut ignorer les découvertes accomplies en Assyrie et en Chaldée, ni les renseignements nouveaux que la lecture des textes apporte à l'histoire.

§ II.

Les études assyriennes ont pris, en Angleterre, un développement encore plus accentué qu'en France; elles y avaient trouvé des éléments multiples qui conviaient à des efforts que la science spéculative seule excitait chez nous. — Un fait matériel frappait d'ailleurs les esprits; les immenses dépôts du Musée Britannique étaient pour les savants anglais d'un accès facile; on ne pouvait contempler les documents qui y étaient rassemblés sans chercher à les interpréter. C'était le rendez-vous obligé de tous ceux qui aspiraient à se livrer à nos études et qui désiraient consulter, sur les monuments mêmes, les textes que l'imprimerie ou la lithographie livrait avec toutes leurs chances d'erreur; ceux qui n'avaient pu assister aux fouilles, voulaient en

voir les résultats. Si les inscriptions murales donnaient une idée de l'épigraphie assyrienne, on se figurait difficilement qu'on eût écrit sur l'argile des livres entiers dont chaque feuillet était une brique. Quel que fut le sentiment qui dictait cette curiosité, elle était bien légitime. Les critiques, qui reprochaient aux assyriologues de créer à leur usage une langue factice, pouvaient aussi croire à la fantasmagorie des monuments; il n'était donc pas inutile de les voir, de les toucher, pour se rendre compte de leur valeur. Ces monuments étaient, en effet, de nature à dissiper bien des doutes. Je sais telle question de philologie sur laquelle on a discuté longtemps et que la vue des originaux aurait tranchée plus facilement que les raisonnements les mieux ordonnés.

Sir H. Rawlinson, malgré ses occupations politiques, trouvait encore le temps de préparer la publication du IV[e] volume des *Inscriptions de l'Asie occidentale* dont il était chargé; il produisait dans les nombreux recueils scientifiques d'excellents articles sur

différents sujets des études assyriennes. C'est ainsi qu'il donna, le premier, la traduction d'un cylindre en brique, découvert à Babylone par H. Rassam [1], sur lequel est écrit, en langue assyrienne, le récit fait par Cyrus lui-même, de la prise de Babylone et des événements qui en ont été la conséquence.

Cette inscription a une importance exceptionnelle. La fin de la dynastie des rois de Babylone et le commencement du règne de Cyrus étaient enveloppés dans une obscurité qui n'était éclairée que par la légende biblique de Balthasar et le récit tout aussi légendaire d'Hérodote.

Tandis que les *Trustees* du Musée Britannique poursuivaient la publication des textes dont la direction était confiée à Sir H. Rawlinson, quelques savants fondaient la *Société d'Archéologie biblique*, principalement destinée à propager au point de vue des études religieuses celles de l'Egyptien et de l'As-

1 Voy. *Journal of R. A. S.*, vol. XII, p. 70, 1880.

syrien. Le 18 novembre 1870, le Dr S. Birch, du Musée Britannique, et M. Joseph Bonomi, du Musée Soane, invitaient à cette œuvre les savants que l'étude des antiquités et de la philologie orientales pouvaient intéresser; ils réunirent immédiatement de nombreuses adhésions. La Société fut fondée et elle ne tarda pas à prouver son existence et sa vitalité. Le premier volume de ses *Transactions* parut en 1872; depuis lors, la publication ne s'est pas ralentie, et ce recueil continue à enregistrer chaque jour d'importants travaux sur les textes de l'Egypte et de l'Assyrie [1].

A côté de cette publication consacrée à l'érudition, la Société d'Archéologie biblique a fait paraître, sous le titre de *Records of the Past* [2], une série de charmants volumes qui donnent, sous une forme populaire, des traductions

1 *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. I, Part I. London, 1872. — Le VIIIe volume a paru en 1885; chaque volume se compose de deux ou trois parties.

2 *Records of the Past; being english translations of the assyrian and egyptian monuments*, vol. I, 1873, vol. XI, 1878. Les volumes des numéros impairs sont consacrés à l'assyrien, et ceux des numéros pairs à l'égyptien.

dépourvues des commentaires ardus à l'usage spécial des savants. Depuis 1878, cette Société publie en outre, après chaque séance, le procès-verbal des communications qu'elle a reçues, et met ainsi le public au courant des travaux incessants qui s'accomplissent dans le domaine des sciences orientales [1].

M. Bosanquet, membre fondateur de la Société d'Archéologie biblique, est un des hommes qui ont le plus contribué à l'extension des études assyriennes. Signalons d'abord, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie biblique, ses recherches sur la véritable date de la chute de Ninive et sur le commencement du règne de Nabuchodonosor [2], puis les synchronismes qu'il a établis entre l'histoire de l'Assyrie et celle de la Judée [3].

1 *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, novembre 1878.— La publication continue.

2 *On the date of the fall of Nineveh and the beginning of the reign of Nabuchadnezzar*. Dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. II, part I, pp. 147-178.

3 *On the cynchronous history of Assyria and Judea*, Ibid., vol. III, part I, pp. 182 et suiv.

N'oublions pas que M. Bosanquet était le trésorier de la Société d'Archéologie Biblique; il serait peut-être plus juste de dire qu'il était le trésorier des études assyriennes. C'était, en effet, le Mécène de l'Assyriologie; aussi sa mort arrivée en janvier 1878 a été un événement dont les savants de l'Angleterre ont porté le deuil [1].

Enregistrons maintenant les derniers travaux de Fox Talbot. Il fut aussi un des principaux fondateurs de la Société d'Archéologie biblique, et, depuis son origine, il remplit les volumes des *Transactions* de nombreuses communications. Citons, entre autres, ses recherches sur une ancienne éclipse, — puis un article sur les croyances religieuses des Assyriens, — sa traduction de la légende d'Istar, — le combat de Bel et du Dragon, — la légende d'Istar et d'Isdubar, — ses notes sur les tablettes du Déluge; et enfin, dans d'autres périodiques, une longue série d'ar-

1 Voyez la notice biographique dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. VI, part II, p. 592.

ticles qui portent tous le caractère de sa grande perspicacité.

Fox Talbot était à la fois un savant et un homme du monde. Doué des qualités les plus heureuses et des aptitudes les plus variées, sa longue carrière a été marquée par un dévouement constant à la science. Dans sa jeunesse, il s'adonna à la chimie. Les procédés photographiques attirèrent particulièrement son attention de 1823 à 1866; nous le voyons, en 1852, obtenir un brevet *(patent)* pour son procédé de sensibilisation de la gélatine au bichromate de potasse. Nous avons dit la part qu'il a prise dès l'origine des recherches aux études sur les écritures cunéiformes. Depuis la fondation de la Société d'Archéologie biblique, il en a été un des plus actifs collaborateurs; quand il mourut (octobre 1877), on rendit justice à ses heureuses qualités, et on put dire de lui que sa modestie égalait sa vaste érudition [1].

1 Voyez pour la liste des publications de Fox Talbot la notice biographique insérée dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. VI, part II, pp. 543-559.

Georges Smith [1] aborda les études assyriennes avec une idée bien arrêtée ; il recherchait surtout les documents de nature à éclairer les rapports qui ont existé entre les Juifs et les Assyro-Chaldéens. Il avait compris tout le parti que l'exégèse biblique pouvait tirer des renseignements nouveaux. Il se mit promptement au courant des travaux accomplis. Il n'avait plus d'ailleurs à se préoccuper de rechercher la valeur des signes ; il en dressa une liste sans commentaire [2] et s'adonna immédiatement à la traduction des textes. — Le caractère de la langue étant fixé, les questions grammaticales n'étaient plus de nature à entraver l'interprétation. Il accepta donc les traductions acquises, et se servit des travaux de ses devanciers pour essayer de pénétrer plus avant dans le domaine si vaste des documents encore inexplorés. Il suivit *deux guides*, comme il le dit lui-même, qui lui parurent suffisants pour atteindre son but ; — d'une part, le *Dictionnaire assyrien* de

1 Voyez *supra*, pp. 201 et suiv.

2 *The phonetic values of the Cuneiform characters*. London, 1871.

Norris, — et de l'autre, le *Lexique hébreu-chaldéen* de Fürst. — G. Smith n'était point un philologue, mais il avait une ardente curiosité, une aptitude remarquable pour lire les signes de l'écriture cursive sur ces tablettes dont les transcriptions imprimées ou lithographiées ne donnent jamais une idée satisfaisante. La belle collection photographique du Musée Britannique n'en permet même pas une lecture plus suivie, si l'on n'a pas recours au monument lui-même [1]. G. Smith demanda à Sir H. Rawlinson des moulages de ces inscriptions; ils lui furent largement accordés. Ce fut le point de départ de ses travaux. Il ne tarda pas à mettre en lumière une importante inscription de Salmanasar II, et bientôt après il publia dans *l'Athenæum* un court exposé des textes de l'Obélisque de Nimroud sur lequel Hincks et Rawlinson avaient déjà signalé le nom de Jéhu.

Mentionnons d'abord, pour n'y plus revenir,

1 *British Museum Photographs*, published by permission of the Trustees of the British Museum. London, W. A. Mansell et Co.

ses études sur le canon des rois assyriens [1] et son histoire des anciens rois de Chaldée [2] insérée dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie biblique et dans les *Records of the Past*.

Ce qui préoccupait surtout la curiosité avide de G. Smith, c'était, avons-nous dit, cette masse énorme de documents encore inédits provenant du palais de Koyoundjik. — Son attention se porta sur les débris d'un grand prisme décagonal qui devait relater les campagnes d'Assur-bani-pal sur dix colonnes comprenant 1,200 lignes d'écriture. Les fragments en étaient épars et difficiles à coordonner. G. Smith entreprit de restituer cet ensemble; il distingua bientôt plusieurs exemplaires du même prisme, et parvint à réunir tous ces débris avec une patience et une sagacité incontestables; puis il en donna une traduction et une transcription interlinéaires [3].

1 *The Assyrian eponym Canon*. London, 1875.

2 *Early history of Babylonia*, dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. I, part I, pp. 28-92. — *Records of the Past*, vol. III, pp. 1-20.

3 *History of Assurbanipal translated from cuneiform inscriptions* London, 1871.

Sur ces entrefaites, Sir H. Rawlinson l'attacha à la publication du IVe volume du vaste recueil d'Inscriptions dont il avait la direction [1]. Les soins qu'il dut accorder à ce travail ne l'empêchèrent pas de poursuivre avec persistance le but qu'il s'était proposé; il en fut récompensé par l'heureuse découverte qui vint le mettre immédiatement en évidence, et donner au nouvel adepte des études assyriennes une notoriété méritée [2].

Pour classer les tablettes qu'il avait à sa disposition et dont il saisissait promptement le sens général, G. Smith les divisait en catégories, *par ordre de matières,* en se réservant pour un examen spécial celles qui lui paraissaient relatives à la théologie et aux légendes. Il remarqua, dans la dernière de ces catégories, une série de douze tablettes renfermant une longue histoire dont chaque tablette comprenait un épisode; sur l'une d'elles, il déchiffra le récit du *Déluge chaldéen* dont Bérose nous a conservé la tradition.

1 *W. A. I.*, IV, London, 1875.

2 *Supra*, pp. 202 et suiv.

L'exposé de cette découverte fut reçu par le grand public avec une avidité qui ne peut nous surprendre.

Cependant ces documents étaient très mutilés ; pour en retrouver l'ensemble, il fallait chercher, parmi des milliers de débris, ceux qui pouvaient avoir trait au même sujet. Guidé tantôt par l'apparence extérieure de la brique, tantôt par la couleur ou la forme des fragments et surtout par le sens qui se dégageait de la lecture, il s'aperçut qu'il devait exister trois exemplaires de cette légende. Il put en réunir quatre-vingts fragments à l'aide desquels il fut à même de restaurer *à peu près* tout le passage relatif à la description du Déluge.

L'étude du texte lui révéla un fait important ; il acquit la certitude que cette histoire était la *traduction assyrienne* d'un antique document écrit dans la langue des premiers habitants de la Mésopotamie, et qui avait eu cours à Érech avant l'avénement des Sémites à l'empire de Chaldée, dès lors à une époque antérieure à Sargon l'Ancien, c'est-à-dire au XXXVIII[e] siècle avant J.-C.

Le poème, dans son ensemble, porte le nom d'Isdubar; chaque tablette est *numérotée* sous ce titre : *I*re *ou II*e, etc., *tablette d'Isdubar,* ce qui a permis d'en relier les épisodes. Les exploits d'Isdubar sont tracés sur chacune de ces tablettes ; celle sur laquelle se trouve le récit du déluge est la XIe. Elle contenait originairement six colonnes; deux d'entre elles, la 3e et la 4e, étaient à peu près intactes; la 2e et la 5e étaient dans un état très imparfait. Malgré tous ses efforts, en comparant les divers exemplaires, G. Smith ne put arriver à combler toutes les lacunes; il estima qu'il manquait 16 ou 17 lignes! Quoi qu'il en soit, dans la séance du 3 décembre 1872, il donna devant la *Société d'Archéologie biblique* un exposé de sa découverte et la traduction des passages dont il avait pu reconstituer l'ensemble.

On comprit immédiatement la portée d'un tel document. En effet, le texte primitif étant antérieur de plus de trente-huit siècles à J.-C., c'était donc le plus ancien récit du grand cataclysme dont on trouve la tradition chez

tous les peuples. Les tablettes du Musée Britannique devaient être antérieures au règne de Josias (640 av. J.-C.), et précéder de 70 ans la prise de Jérusalem, puisqu'elles avaient été ensevelies dans les ruines de Ninive ; enfin elles existaient trois siècles avant la naissance de Bérose. Ces faits donnaient donc au vieux récit assyro-chaldéen une importance capitale.

En Angleterre, l'intérêt prit des proportions exceptionnelles ; en France, en Allemagne, on y prêta une attention sérieuse ; partout la presse prodigua ses éloges au jeune savant.

Cependant le récit chaldéen était incomplet. Malgré les recherches les plus actives, G. Smith n'avait pu retrouver les seize lignes qui manquaient ; les plus minutieuses constatations auxquelles il se livra ne lui donnèrent qu'une chose, la conviction que le fragment qui le contenait n'était pas parvenu au Musée Britannique. Que faire ? Cet obstacle parut tout d'abord insurmontable ; cependant ce fragment devait exister quelque part ; il suffisait de le retrouver. Nous avons vu avec

quelle précipitation les tablettes de la chambre des *Records* avaient été recueillies et envoyées en Angleterre (*supra*, p. 70). Les fouilles interrompues n'avaient pas été reprises ; les tranchées avaient été comblées, mais on pouvait les rouvrir.

L'enthousiasme avait gagné les masses ; nous avons dit comment, après la communication qui fut faite à *la* Société d'Archéologie biblique, le propriétaire du *Daily Telegraph* vint trouver G. Smith et lui proposa de l'envoyer, aux frais du Journal, rechercher le précieux débris. Il ne s'agissait que de remuer des centaines de mètres cubes de terre pour retrouver un fragment de quelques centimètres carrés !

Les fouilles de G. Smith furent couronnées de succès ; il découvrit dans les décombres une tablette brisée qui attira particulièrement son attention ; elle contenait 16 lignes d'écriture. C'était le fragment désiré !

Quelque temps avant son départ pour son troisième voyage en Orient, voyage interrompu d'une manière si fatale, G. Smith avait

publié le résultat de ses recherches sur les anciennes traditions de la Babylonie; son livre de la Genèse chaldéenne contient la traduction de toutes les tablettes relatives à la Création, à la Légende d'Isdubar et à d'autres légendes jusqu'alors ignorées.

Ce livre acquit une telle popularité que M. Hermann Delitzsch en donna une traduction allemande, avec des notes de son frère, le Dr Fr. Delitzsch[1]. Un autre livre de G. Smith contient le récit de ses fouilles et la traduction de textes importants pour servir de base à une histoire de la Babylonie[2].

Le désir que G. Smith avait de retrouver dans les textes assyriens la confirmation des récits bibliques l'égara quelquefois ; mais nous ne relèverons pas ici des erreurs dont nul assyriologue n'a été exempt, car chez G. Smith cet ardent désir l'a conduit à d'heureuses découvertes qu'il a payées de sa vie. Ses débuts avaient fait concevoir de grandes

1 *Die Chaldäische Genesis von George Smith*. Leipzig, 1876.

2 *Assyrian Discoveries*. London, 1875.

espérances; sa mort prématurée a été une perte pour les études assyriennes, et nous devons tous la déplorer. Il laissait de nombreux travaux inachevés, entre autres une traduction complète du prisme de Sennachérib entreprise sur le modèle de celle du prisme d'Assur-bani-pal; elle était sur le point de paraître, la moitié du volume était déjà imprimée au moment de sa mort. M. Bosanquet, dont la munificence était inépuisable, chargea le Dr Sayce de surveiller et d'achever la publication du volume[1]. C'est par les soins de ce savant que cette œuvre posthume nous est parvenue.

Le Dr Sayce, dont nous rencontrons le nom ici, est un des hommes qui ont jeté le plus d'éclat sur la période actuelle des études assyriennes en Angleterre. Profondément versé dans la connaissance de l'égyptien et des langues sémitiques, il commença ses recherches vers l'année 1869, et se fit aussitôt connaître par la traduction de la tablette assy-

1 *History of Sennacherib translated from the cuneiform inscriptions. Edited by the Rev. A. H. Sayce.* M. A. London, 1878.

8...

rienne qui renferme un résumé de l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie [1].

Bientôt après, il publia dans le même recueil une série d'articles du plus haut intérêt; abordant les textes les plus ardus de l'Astronomie et de l'Astrologie en Chaldée [2], il donna des traductions importantes qui sont restées acquises à la science. Citons encore l'explication des textes babyloniens relatifs aux *augures* tirés de l'aspect de certaines figures géométriques [3], et les traductions des anciens préceptes babyloniens concernant la morale et la politique [4].

Pendant que le Dr Sayce se livrait à ces recherches abstraites, il ne négligeait aucun moyen de vulgariser le résultat des études assyriennes; nous devons signaler à cet effet

1 *The synchronous history of Assyria and Babylonia* dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. II, part I, pp. 119-145, 1873.

2 *The astronomy and astrology of the Babylonians* dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. III, part I, pp. 145-339, 1874.

3 *Babylonian augury by means of geometrical figures*, Ibid., vol. IV, part II, pp. 302-314, 1876.

4 *Ancient Babylonian moral and political precepts.* Voy. *Records of the Past*, vol. VII, p. 117, 1876.

une série de petits livres écrits dans un style populaire sur la littérature babylonienne [1].

M. Sayce est avant tout un philologue distingué, et, à ce titre, ses travaux sur la grammaire assyrienne ont une grande importance ; il publia dans le *Journal de la Société Asiatique de Londres* son commentaire sur le verbe assyrien [2]. Les deux éditions de sa *Grammaire* et ses *Lectures* sur la langue assyrienne en sont la conséquence [3].

M. Sayce a fondé l'enseignement public de l'assyrien en Angleterre sous les auspices de la Société d'Archéologie biblique. C'est autour de lui que nous pouvons grouper désormais les savants qui, chaque jour, prennent un intérêt de plus en plus marqué à l'Assyriologie.

Des classes d'égyptien et d'assyrien furent

1 *Fresh light from the ancient monuments,* 1885. — *Assyria, its princes, priests and people,* 1885.

2 *The Tenses of the assyrian verb.* — Voy. *Journal of the R. A. S.* London, vol. IX, p. 1.

3 *An assyrian Grammar for comparative purposes.* London, 1872, — *An elementary Grammar,* 1875.

établies en 1875 dans le local de la Société d'Archéologie Biblique. M. Lepage-Renouf professa l'égyptien, et M. Sayce, l'assyrien. Ses premières *lectures* [1] sur le syllabaire attirèrent un auditoire de 30 *étudiants*, et le succès continua pendant l'année 1876; les années suivantes, il ne s'est pas ralenti. Il divisa ses leçons en deux séries, — l'une qui a pour but d'initier au déchiffrement des textes par l'étude directe des tablettes assyriennes, — l'autre qui aborde la traduction même des inscriptions. Pour suivre ses leçons, on trouve chez les libraires des cahiers préparés dans le but de permettre aux élèves de transcrire et de traduire des phrases courtes et faciles, de manière à les conduire progressivement à la lecture même des textes [2].

M. Sayce a apporté dans toutes les branches de l'épigraphie qu'il a approfondies une activité et une sagacité remarquables. Nous ne parlerons pas ici de ses études sur les

1 *Lectures upon the assyrian language and syllabary*. London, 1877.

2 *Exercise sheets*. — Samuel Bagster and Son, London, Paternoster row.

hiéroglyphes égyptiens, mais nous ne pouvons passer sous silence son remarquable travail sur les inscriptions arméniaques de Van que nous avons déjà eu occasion de citer (*supra*, p. 258) et sur lesquelles nous allons revenir maintenant.

Les 39 inscriptions, recueillies par Schulz en 1828 sur les bords du Lac de Van, et publiées douze ans plus tard par la Société Asiatique de France, étaient restées jusqu'alors impénétrables [1]. Les travaux dont elles avaient été l'objet, n'avaient abouti qu'à faire reconnaître l'identité de leur système graphique avec celui des inscriptions assyriennes,

1 Trente-neuf inscriptions furent recueillies par Schulz en 1828; elles furent publiées douze ans plus tard, d'après les copies du voyageur, à l'instigation de Saint-Martin, dans le *Journal Asiatique*, 3e série, vol. IX, nº 52, 1840.

L'année même de leur publication, le capitaine allemand Mühlbach trouvait une inscription du même genre à Malatya ; sept ans plus tard, Layard en relevait une à Palu, sur le Haut-Euphrate.

En 1876, de nouvelles trouvailles furent faites aux environs de Van par Layard, dans les ruines d'un palais exploré ensuite par M. H. Rassam. En 1881, le Capitaine Clayton prit les estampages de textes déjà connus, comme Layard l'avait fait en 1850, en y ajoutant d'autres estampages d'inscriptions inédites.

tout en exprimant une langue différente dont il fallait déterminer la nature pour en tenter l'interprétation. On avait bien lu, il est vrai, une série de noms propres portés par des rois dont on pouvait suivre la généalogie ; on arrivait ainsi à déterminer l'époque de la rédaction de ces textes, parce que quelques-uns des rois mentionnés étaient contemporains de Sargon et cités dans les *Annales*. Lenormant et Mordtmann avaient soupçonné une certaine parenté entre le dialecte inconnu de Van et le géorgien ; mais le problème n'était pas résolu. En 1880, Stanislas Guyard fit une remarque importante sur un signe qui devait exprimer l'*idée de stèle* dans une longue phrase répétée plusieurs fois à la fin des inscriptions, ce qui lui donna la clef de ce passage. M. Sayce, suivant la même méthode qui guidait S. Guyard, arriva de son côté à découvrir le sens général de plusieurs autres phrases des mêmes textes. Il fallait les expliquer philologiquement ; or, en s'aidant des nombreux idéogrammes épars dans ces textes, il parvint à les déchiffrer et à recons-

truire en même temps une grammaire et un vocabulaire de la langue dans laquelle ils sont écrits [1]. Aujourd'hui, toutes les inscriptions connues sont traduites, et les savants ne sont arrêtés que par l'absence de documents.

Les inscriptions de Hamath, bien différentes sans doute de celles qui ont donné lieu aux travaux dont nous esquissons l'ensemble, s'y rattachent par des points trop essentiels pour que nous négligions de mentionner ici les essais de lecture tentés par le Dr Sayce. Ces inscriptions sont écrites en caractères hiéroglyphiques formés de grossières figures. On peut déjà soupçonner la valeur de quelques signes isolés et ces indices ont servi au Dr Sayce pour établir l'existence d'un grand empire au nord de la Syrie, qu'il désigne sous le nom d'*Empire des Hittites*, comprenant toute l'Asie-Mineure, et qui a été le représentant d'une civilisation puissante. Ses derniers débris se sont confondus

1 *The cuneiform inscriptions of Van deciphered and translated.* Extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIX, part IV (new series), pp. 377-732.

avec ceux du Grand-Empire d'Assyrie, et ont laissé des traces dans les îles de la mer Egée, à Cypre, à Rhodes et sur le littoral de la Méditerranée. On comprend, dès lors, l'importance de ces études pour fixer la part qui revient à chacun des éléments divers dont l'influence s'est fait sentir sur la Grèce naissante.

M. Boscawen a été pendant quelque temps attaché au Musée Britannique, au *Department of Oriental Antiquities,* et s'est livré avec succès à l'étude des textes assyriens dont il avait la disposition. Nous pouvons citer de lui un commentaire sur une inscription historique d'Assar-haddon[1] et ses recherches sur les anciennes inscriptions de la Chaldée[2]. Notons, pendant ses voyages, ses observations sur les monuments du Nahr-el-Kelb[3] et les

1 *Historical inscription of Esarhaddon*, dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. IV, pp. 84-97, 1865.

2 *On an early chaldean inscription,* Ibid., pp. 132-171.

3 *The monuments and Inscriptions on the rocks at Nahr el Keib,* Ibid., vol. VII, part I, pp. 331-352, 1881.

articles qu'il a adressés à la Société d'Archéologie biblique [1].

Le Rév. J.-M. Rodwell, *rector* de Elhelsburgo, a publié dans les *Records of the Past* de nombreuses traductions : celles des annales d'Assur-nasir-habal [2], — de l'inscription de Tuklat-pal-Asar II, — d'une inscription de Nabucodonosor [3] — et celle du cylindre de Neriglissor conservé à la Bibliothèque de *Trinity College* à Cambridge [4]. Ces traductions ne sont accompagnées d'aucun commentaire, de sorte qu'il est difficile de déterminer la part qui revient au travail personnel de l'auteur.

1 *Notes on the religion and mythology of the Assyrians,* vol. IV, part II, pp. 267-301, 1876, et vol. VI, part II, pp. 535-542, 1879. — *Babylonian dated Tablets, and the canon of Ptolemy,* Ibid., vol. VI, part I, p. 1, 1878. — *On some Early Babylonian or Akkadian inscriptions,* Ibid., vol. VI, part I, pp. 275-283. — *Notes on an ancient assyrian bronze sword,* Ibid., vol. IV, part II, pp. 347-348.

2 *Annals of Assur-nasir-pal,* dans les *Records of the Past,* vol. III, p. 37.

3 *Inscriptions of Tiglat-pileser II,* dans les *Records of the Past,* vol. V, p. 43. — *Inscriptions of Nabucodonosor,* Ibid., p. 111.

4 *Inscriptions of Neriglissor,* Ibid., pp. 43, 111, 137.

Le Rév. William Houghton a abordé un sujet d'un intérêt spécial en étudiant les animaux d'après les textes et les sculptures assyriennes [1]. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a traduit un fragment des chasses de Tuklat-pal-asar I [2]. Citons encore ses recherches sur les figures hiéroglyphiques qui avaient servi de type à l'écriture assyrienne [3]. Les difficultés qu'il avait rencontrées l'ont amené à formuler les conditions nécessaires pour faciliter aux débutants l'accès des études élémentaires [4], conditions largement remplies par l'enseignement du Dr Sayce.

M. Budge s'est livré plus tard à l'étude de

1 *On the mammalia of the assyrian sculptures*, dans les *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. V, part II, pp. 33-64 et 319-383, 1877. — *The Birds of the assyrian monuments and records*, Ibid., vol. VIII, part I, pp. 42-142.

2 *Records of a Hunting Expedition.* Dans les *Records of the Past*, vol. XI, p. 7.

3 *On the hieroglyphic or picture origin of the characters of the assyrian syllabary*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VI, part II, pp. 454-483, 1879.

4 *On some further desired aids to the study of assyrian.* Ibid., vol. VI, part I, pp. 249-256.

l'assyrien ; très versé dans la connaissance des hiéroglyphes égyptiens, il a apporté dans l'interprétation des écritures cunéiformes une grande sagacité. On a de lui la traduction d'une incantation assyrienne aux Génies du feu et de l'eau [1], la traduction de l'inscription de Sennachérib, découverte dans les ruines de Nebbi-Younès [2], celle d'un nouveau texte d'Assur-bani-pal [3], et le combat de Marduk et du dragon Tihamat [4]. M. Budge a publié un choix de textes accompagnés de notes philologiques et une histoire d'Assarhaddon [5]. Ces deux livres ont été peut-être trop sévèrement appréciés par la critique ; c'est justice de leur rendre ici la place qui leur est due.

1 *Assyrian incantations to fire and water*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VI, part II, pp. 420-435, 1879.

2 *The Nebbi-Yunus Inscription of Sennacherib,* dans les *Records of the Past,* vol. XI, p. 45.

3 *A new discovered text of Assur-bani-pal*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, pp. 59-82, 1880.

4 *The fourth Tablet of Creation series, relating to the fight between Marduk and Tihamat,* dans les *Proceedings*, 6 nov. 1883.

5 *Assyrian texts selected and arranged with philological notes.* London, 1881. — *The history of Essarhaddon.* London, 1882.

Nous devons citer M. G. Bertin pour avoir publié dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie biblique un article intéressant sur les chiffres de la numération assyrienne, en comparant leur expression à celle des autres langues sémitiques [1], et une révision des antiques préceptes des lois summériennes [2]; enfin son intéressant travail sur l'incorporation verbale en Accadien [3].

M. Th. Pinches est un des jeunes disciples de l'école anglaise, et un de ceux qui promettent le plus. Comme G. Smith, merveilleusement doué pour lire l'écriture minuscule des tablettes de la Bibliothèque d'Assur-bani-pal, il succéda à M. Boscawen dans ses fonctions au Musée Britannique, et fut bientôt appelé par Sir H. Rawlinson à participer à la grande publication des inscriptions de l'Asie Occiden-

1 *The assyrian numerals*. Voy. *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part III, pp. 370-389, 1882.

2 *Akkadian precepts for the conduct of man in his private life.*, Ibid., vol. VIII, part II, pp. 230-270, 1884.

3 Extrait de la *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientales*, nos III et IV, 1885.

tale ; d'un autre côté, il fut désigné par le Dr S. Birch pour mettre en ordre et publier les fragments de bronze rapportés par M. H. Rassam et connus sous le nom de *Portes de Balawat* [1] ; cette magnifique publication fait le plus grand honneur au jeune savant.

M. Pinches s'est fait remarquer par une activité incessante. Il n'y a pas une seule séance de la Société d'Archéologie Biblique qui ne soit l'occasion de quelque communication intéressante qui trouve son écho dans les *Transactions* et les *Proceedings* de la Société. Parmi les nombreuses tablettes du Musée Britannique qu'il a étudiées, il a eu le bonheur de trouver celle qui a trait aux annales de Nabonid et à la prise de Babylone par Cyrus [2].

Nous nous sommes déjà expliqué sur l'importance (*supra*, p. 267) de ces documents. Sir H. Rawlinson les avait publiés sans com-

1 *The bronze gates discovered by M. H. Rassam at Balawat.* — Voyez aussi l'article de M. Pinches dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, pp. 83-118, 1880.

2 *On a cuneiform tablet relating to the capture of Babylon by Cyrus*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. VII, part I, pp. 139-176, 1880.

mentaire; l'analyse qu'en a donnée M. Pinches a permis de les apprécier dans leurs détails et d'accepter les faits qui en résultent avec leurs conséquences historiques.

Toute la presse, en Angleterre, s'est occupée des découvertes assyriennes. Nous devons citer, parmi les *recueils* périodiques consacrés aux études orientales qui ont le plus spécialement accueilli les travaux des assyriologues, le *Journal de la Société Asiatique de Londres*, l'*Academy*, l'*Athenæum*, le *Journal de littérature sacrée* et les *Transactions* des Sociétés savantes.

En Angleterre, les honneurs n'ont pas manqué aux savants explorateurs de Ninive et de Babylone. La popularité, que leurs découvertes ont obtenue, les a signalés à l'attention du gouvernement, et leur nom a pénétré avec éclat dans les masses. Les causes que nous avons indiquées y ont contribué sans doute; mais si les études assyriennes ont été plus facilement acceptées par le grand public, il faut tenir compte des œuvres de seconde main qui les ont vulgarisées dès l'origine. Au premier rang figurent les « *fives Monarchies* »

de G. Rawlinson [1] et son consciencieux travail sur Hérodote [2]. Les livres de Fergusson [3], de H. Gosse [4], de Vaux [5], de Tomkins [6], leur ont acquis une notoriété dont nous trouvons la trace, non seulement dans l'enseignement public, mais encore dans les conférences évangéliques [7] et jusque dans les romans.

§ III

L'Allemagne resta longtemps indifférente au mouvement philologique qui s'accomplissait en France et en Angleterre. Les

1 *The five great monarchies of the ancient Eastern World, or the history, geography and antiquities of Chaldea, Assyria, Babylonia, Media and Persia, collected and illustrated from ancient and modern sources.* London, 1857.

2 *History of Herodotus.* London, 1852-62.

3 Fergusson, *The Palace of Nineveh restored.* London, 1851.

4 P.-H. Gosse, *Assyria; her manners and customs, arts and arms, restored from her monuments.* London, 1852.

5 W.-S. Vaux, *Nineveh and Persepolis; an historical sketch of ancient Assyria and Persia*, 4e édit. London, 1855.

6 Rev. G. Tomkins, *Studies on the times of Abraham.* London, 1878.

7 *The resurrection of Assyria. — Alecture delivered in Reformed presbyterian Church.* Glasgow.

savants allemands, oublieux des premières découvertes de Grotefend et des grands travaux de Benfey, de Lassen, de Spiegel sur les inscriptions perses, regardaient d'un œil indifférent, quelquefois hostile, peut-être jaloux, les recherches qui se poursuivaient sur les inscriptions assyriennes.

L'Allemagne n'avait point pris part aux fouilles; les documents originaux manquaient dans ses Musées, et leur absence explique jusqu'à un certain point la réserve dans laquelle on se tenait. Les rares débris du palais de Nimroud, la stèle de Sargon trouvée à Larnaka, quelques cylindres en pierre dure sont sans doute de précieux spécimens pour orner le Musée de Berlin, mais ne pouvaient servir d'aliment à la science.

Rien ne venait provoquer les investigations, et les érudits, fermant l'oreille aux études préliminaires, ne recevaient que l'écho des doutes soulevés par les premières interprétations. — Cependant cette indifférence ne devait pas se prolonger au-delà de certaines limites; l'honneur d'avoir fait pénétrer les

études assyriennes en Allemagne appartient au Dr Eberhard Schrader; elles s'y développèrent avec une grande rapidité.

Le Dr Schrader, alors professeur à l'Université de Iéna, publiait, dès l'année 1869, dans la *Zeitschrift der D. M. G.* un article qui fixe le point de départ de ses travaux; il s'efforce de démontrer que l'on doit avoir confiance dans les principes qui servent de base aux lectures assyriennes [1]. Bientôt après il inséra dans le même recueil des articles de détail qui se fondirent plus tard dans ses publications. Il préparait ainsi le public savant à recevoir ses traductions. Dans un volume consacré à la démonstration de l'authenticité du déchiffrement des écritures cunéiformes [2], il exposa le système de lecture des textes, et fit comprendre les résultats importants pour l'histoire qu'on devait attendre

1 *Die Basis der Entzifferung der assyrisch-babylonischen Keilinschriften geprüft.* Dans la *Zeitschrift der D. M. G.*, 1869, pp. 337-371.

2 *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften. Kritische Untersuchungen der Grundlagen ihrer Entzifferung.* Leipzig, 1872.

des découvertes accomplies par la France et l'Angleterre. L'étude consciencieuse à laquelle il s'est livré, l'autorité qui s'attachait à son nom et que ses connaissances sur les autres langues sémitiques lui avaient acquise, dissipèrent les répugnances qui s'étaient produites.

Les difficultés étaient d'ailleurs vaincues; il eût été puéril de discuter encore le syllabisme de l'écriture assyrienne, la polyphonie, le caractère de l'idiome assyro-babylonien. Une jeune école, avide de cet inconnu qui se dévoilait avec tout son prestige, s'assimilait promptement les découvertes élaborées par les premiers investigateurs; à son tour, elle allait traduire des textes, les commenter, les expliquer, sans être fatiguée par les pénibles labeurs de ses devanciers.

Le Dr Schrader ne tarda pas à entrer en ligne; il suivit la voie indiquée par les travaux de F. de Saulcy, et donna sur-le-champ une transcription et une traduction du texte des inscriptions trilingues avec un commentaire et un glossaire. C'était poser immédiatement l'assyrien sur une base solide, en s'appuyant

sur les œuvres de Burnouf, de Lassen et de Spiegel, dont les résultats étaient inattaquables ; puis le Dr Schrader fit l'application directe de ses études à l'Histoire.

En 1872, il publiait un mémoire sur les inscriptions assyriennes dans leurs rapports avec les textes de l'Ancien Testament[1]. Ce n'était que le prélude d'une série de travaux que le savant professeur produisit dans des écrits périodiques et des volumes spéciaux que nous avons le regret de ne pouvoir citer et analyser dans ce court et rapide aperçu. Néanmoins relevons la traduction de la Descente d'Istar aux Enfers[2], épopée babylonienne que Fox Talbot avait publiée dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie biblique (vol. II, part I, pp. 279-212). — Une critique de Gutschmid[3] amena, en 1878, la publication de

1 *Die Keilinschriften und das alte Testament.* Giessen, 1872. 2e édit., 1883, avec la collaboration du Dr Paul Haupt.

2 *Die Höllenfahrt der Istar, ein altbabylonischen Epos, Nebst Proben assyrischer Lyryk.* Giessen, 1874.

3 *Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients. — Die Assyriologie in Deutschland.* Leipzig, 1876.

d'un intéressant volume de recherches historiques dans lequel l'auteur s'est efforcé de résoudre certaines questions géographiques et historiques avec la plus grande intelligence et une méthode rigoureuse [1].

A peine accepté en Allemagne, l'assyrien fut l'objet d'un enseignement public inauguré à Iéna par le Dr Schrader, qui bientôt fit des élèves, devenus des maîtres à leur tour.

Le Dr F. Delitzsch, un des premiers élèves du Dr Schrader, dès l'année 1874, professa l'assyriologie à l'Université de Leipzig; il réunit autour de lui de nombreux auditeurs.

On doit reconnaître que l'enseignement en Allemagne s'est trouvé entre les mains de deux professeurs parfaitement doués pour exposer, dans un langage clair et adapté aux besoins de l'Allemagne savante, le système de déchiffrement et la contexture de la langue assyrienne. Ils l'ont fait avec cette supériorité que leur donne à la fois l'étude conscien-

1 *Keilinschriften und Geschichtsforschung*. Giessen, 1878.

cieuse des textes cunéiformes et une grande connaissance des idiomes de la branche sémitique.

Le premier travail du Dr F. Delitzsch est consacré à l'examen des noms d'animaux dans les textes assyriens [1]. Sous ce titre modeste, on découvre une étude approfondie qui dénonce une grande sagacité, un sens philologique très sûr et un esprit profondément versé dans la connaissance des textes que le jeune professeur allait bientôt aborder à un autre point de vue. N'oublions pas que nous sommes en Allemagne, dans un pays protestant, et nous ne serons pas surpris de voir le Dr F. Delitzsch consacrer un volume à la recherche du lieu où était situé le Paradis terrestre [2] et faire servir, à l'appui des données bibliques, les renseignements puisés dans les documents assyriens.

Dans un autre ordre d'idées, son mémoire

1 *Assyrischen Studien. Heft I. Assyrische Thiernamen mit vielen Excursen und einem assyrischen und akkademischen Glossar.* Leipzig, 1874.

2 *Wo lag das Paradies? — Eine biblisch-assyriologische Studie.* Leipzig, 1881.

sur la langue des *Kossaer* [1], nous révèle les progrès accomplis sur un des nombreux dialectes écrits en caractères cunéiformes.

Le Dr F. Delitzsch est guidé dans son enseignement par un esprit pratique incontestable. Il se sert, à cet effet, de *cahiers* assyriens qu'il a autographiés lui-même [2], à l'usage de ses élèves. Nous y trouvons, d'abord, un tableau renfermant 221 signes assyriens classés méthodiquement, de manière à ce que l'étudiant retrouve facilement le signe avec la valeur qui lui est propre; puis un tableau des principaux idéogrammes présentant également la même facilité aux recherches. Enfin, à la suite de ces tableaux, viennent s'ajouter des *copies* de textes à interpréter qui laissent le lecteur sans aucune autre indication que celles qu'il puisera dans les procédés déjà acquis ou qu'il viendra compléter par l'audition de l'exposé oral.

1 *Die Sprache der Kossäer*. Leipzig, 1884.

2 *Assyrische Lesestücke nach den originalen, theils revirdit theils zum ersten Male herausgegeben und durch Schrifttafeln eingeleitet.* Leipzig, 1re édit., 1876; 2e édit., 1878; 3e édit., 1885.

Ces cahiers ont déjà eu l'honneur de plusieurs éditions successives. Le Dr F. Delitzsch s'étonne lui-même de ce succès. « J'ai vingt élèves assidus, me disait-il un jour, mais où vont mes livres ? » Réflexion bien naturelle, et qui révèle combien profondément les études assyriennes ont pénétré en Allemagne, car ces *cahiers* n'offrent aucun intérêt à ceux qui voudraient y puiser des notions historiques ou archéologiques, pour les répandre de seconde main. Ils ne peuvent servir qu'à des élèves laborieux encore inconnus, et non seulement ces livres se vendent en Allemagne, mais ils prennent avec les nôtres la route de Londres ou de New-York. Grâce à cet enseignement fécond, les élèves ne manquent pas à Leipzig.

Le Dr Paul Haupt est un des disciples les plus distingués du Dr F. Delitzsch. D'abord professeur d'assyriologie à l'Université de Göttingue, il a quitté l'Europe pour aller fonder en Amérique un enseignement dont nous parlerons plus tard. Dans une étude importante, il s'est livré à un examen critique

de philologie sur les *lois de famille sumérienne*, reprenant en sous-œuvre l'analyse des textes que nous avons donnés, M. Oppert et moi, dans nos *Documents juridiques* [1]. Son maître l'a souvent associé à ses travaux, et ils dirigent à Leipzig une grande publication à laquelle le concours de savants distingués n'a pas fait défaut. Sous le titre de *Bibliothèque assyriologique* [2], MM. Delitzsch et Haupt ont déjà publié *cinq volumes* dont nous allons essayer de faire comprendre l'importance.

Le premier volume [3] renferme une série de textes accadiens et sumériens, copiés sur les originaux du Musée Britannique et publiés avec des rapprochements et des remarques explicatives, de nature à en démontrer la disposition et à en faciliter la lecture. Nous avons d'abord un recueil de signes contenant plus de huit cents (887) idéogrammes

1 *Die sumerischen Familiengesetze.* Leipzig, 1879.

2 *Assyriologische Bibliothek, herausgegeben von* Friedrich Delitzsch *und* Paul Haupt.

3 *Akkadische und sumerische keilschrifttexte nach den Orientalen im Britischen Museum copiert, etc., etc.* 1881-82.

avec leur interprétation assyrienne et accadienne, puis des textes accadiens présentant les paradigmes des verbes accadiens, les pronoms personnels et suffixes, ainsi que de courtes phrases accadiennes avec une traduction assyrienne interlinéaire. — Je citerai encore un choix d'Hymnes et des formules de prières avec une traduction assyrienne. Ce premier volume renferme en outre un vocabulaire sumero-accadien et des hymnes sumériennes avec la traduction assyrienne interlinéaire; il se termine par un court glossaire accadien, quelques observations sur la nature et l'origine de l'écriture cunéiforme, et enfin la justification de la valeur des signes.

Le second volume [1] par le Dr CARL BEZOLD est consacré aux inscriptions perses achéménides. On y trouve la transcription des textes babyloniens conjointement avec leur traduction, des remarques critiques sur le texte et un vocabulaire des noms propres. Le Dr Paul

1 *Die Achämenideninschriften. Transscription des babylonischen Textes nebst Übersetzung, textkritischen Anmerkungen und einem Wörter-und Eigennamenverzeichnisse.* 1882.

Haupt y a ajouté l'autographie des textes originaux des *petites inscriptions* achéménides.

Le troisième volume [1] est dû au Dr Paul Haupt ; il donne l'épopée babylonienne de Nemrod avec le texte cunéiforme, le fragment des Légendes d'Izdubar et le récit du Déluge, copies faites par l'auteur au Musée Britannique.

Le quatrième volume [2], par le Père J.-N. Strassmaier, S. J., renferme un vocabulaire alphabétique de mots assyriens et accadiens contenus dans le second volume des « *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, » de même que plusieurs autres inscriptions, pour la plupart inédites, avec de nombreux suppléments et des corrections du texte, d'après les tablettes du Musée Britannique.

Le cinquième volume [3], par le Dr David Gordon Lyon, professeur à l'Université de

1 *Das Babylonisch-Nimrodepos*, 1884.

2 *Alphabetisches Verzeichniss der assyrischen und akkadischen Wörter in zweiten Bände der* cuneiform Inscriptions of Western Asia. 1882-85.

3 *Keilschrifttexte Sargon's, königs von Assyrien* (722-705). *Nach den Originalen neu herausgegeben, umschrieben, ubersetz und erklär t* 1883.

Harvard, Cambridge (Mass.), donne les inscriptions de Sargon, revues et traduites d'après les originaux.

Le Dr WILHELM LOTZ, également élève du Dr F. Delitzsch, a publié un fort intéressant travail sur les textes de Tuklat-pal-Asar I, restés sans commentaires depuis l'épreuve de la *Société Asiatique de Londres* en 1857 [1]. N'oublions pas deux autres élèves du Dr F. Delitzsch, le Dr REINHART HŒRNING, qui a publié une bonne traduction des annales de Sennachérib [2], et le Dr FRITZ HOMMEL, bien connu en Allemagne par ses travaux sur le nom des *mammifères* chez les peuples sémitiques du sud [3]. Citons plusieurs de ses écrits relatifs à l'assyrien, notamment une discussion sur le rôle des Sifflantes [4], et une liste synchronique

1 *Die Inschriften Tiglatpileser's I in transskribiertem assyrischem Grundtext mit Übersetzung und Kommentar.* Leipzig, 1880.

2 *Das sechsseitige Prisma des Sanherib in transskribiertem Grundtext und Übersetzung, etc.* Leipzig, 1878.

3 *Die Namen der Säugethiere bei den südsemitischen Völkern.* München, 1879.

4 *Zwei Jagdinschriften Assur-bani-pal's, nebst einem Excurs über die Zischlaute im Assyrischen, wie im Semitischen überhaupt.* 1879.

des événements de l'histoire assyro-babylonienne et juive [1].

Les études assyriennes sont acceptées aujourd'hui dans les universités allemandes. — M. Alfred Jeremias, un des plus jeunes élèves du Dr F. Delitzsch vient de passer sa thèse de docteur en philosophie à l'Université de Leipzig, en prenant pour sujet la *Descente d'Istar aux Enfers*, dont il donne la transcription assyrienne avec un commentaire philologique à l'appui [2].

Comme on le voit par cet exposé, les Allemands manquent de textes originaux; aussi c'est dans les grands dépôts, en France et en Angleterre, qu'ils viennent relever avec empressement les textes historiques et les tablettes de la Bibliothèque de Ninive. Ils répandent à profusion leurs copies, y ajoutant des remarques et des commentaires qui en

1 *Abriss der babylonisch-Assyrischen und israelitischen Geschichte von den ältesten Zeiten bis zur Zerstörung Babels.* Leipzig, 1880.

2 *Die Höllenfahrt der Istar, eine altbabylonisch Beschwörungs Legende.* Inaugural-Dissertation zur Erlangung des philosophischen Doctorgrades der Universität. Leipzig. 1886.

font de précieux ouvrages à consulter. Nous n'hésitons pas à les convier à venir étudier au Louvre les longs textes sumériens découverts par M. de Sarzec et les nombreuses inscriptions susiennes rapportées par M. Dieulafoy.

§ IV

Les études assyriennes ne pouvaient rester le monopole de la France et de l'Angleterre; lorsqu'elles se répandirent en Allemagne, toute discussion sur les principes de la lecture et de l'interprétation était devenue impossible. Si le développement n'a pas été aussi considérable dans les autres pays, nous en avons indiqué les causes d'une manière générale [1]. Nous allons voir l'assyriologie, sous les mêmes influences, poindre et disparaître, ou prendre tout à coup une extension subite.

Mentionnons d'abord son apparition en Espagne où elle n'a pu s'acclimater encore, malgré un sympathique accueil. Dès l'année

1 *Supra*, p. 228.

1859, Don Vicente Vasquez Queipo, sénateur du royaume d'Espagne, avait fait servir les résultats alors acquis à une étude sérieuse sur le système métrique des anciens peuples [2], en appuyant principalement ses recherches sur l'examen des deux séries presque complètes des poids découverts par Layard et déposés au Musée Britannique [1]. On sait que ces deux séries se composent de poids de différentes espèces sur lesquels la valeur est notée en chiffres assyriens accompagnés de transcriptions araméennes. — La première série comprend quinze poids en bronze, ayant la forme de *lions* accroupis, et reposant sur un petit socle où sont gravées les unités de poids. — La deuxième est représentée par des *oies* en pierre, ayant la tête tournée sur le dos, et portant également l'indication de leur valeur numérique. Les conclusions que le savant espagnol a tirées de l'examen de ces séries, lui ont permis de rattacher les mesures

1 Don V. Vasquez Queipo, *Essai sur le système métrique et monétaire des anciens peuples*, t. I, p. 267. Paris, 1859.

2 Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 601.

assyriennes à l'ensemble du système métrique des anciens peuples de l'Orient.

En Italie, les études assyriennes ont fait une apparition malheureusement très passagère. Le Dr FELICE FINZI, enlevé prématurément à la science, abordait dès l'année 1870 l'enseignement de l'assyrien à l'Institut de Florence, et publiait bientôt un long travail de recherches sur l'antiquité assyrienne [1]. Il ne pouvait naturellement, en débutant, se dispenser de mettre le public italien au courant des travaux accomplis ; il les a résumés avec une grande netteté dans l'Introduction et s'est consacré dans le cours de l'ouvrage à une étude de la géographie de l'Assyrie et de la Chaldée d'après les textes ; il a pénétré ensuite dans le domaine si obscur de la mythologie.

Je ne dois pas oublier une brochure du Dr GIUSEPPE MASSAROLI [2], docteur en théologie sacrée et curé de Faenza, sur une question

1 FINZI (FELICE), *Richerche per lo studio dell' Antichità assira.* Roma, 1872.

2 MASSAROLI (GIUSEPPE), *Phul e Tuklt-pal-asar.* Roma, 1882.

biblico-assyrienne soulevée à propos de la présence du roi Phul signalé dans les textes bibliques, et dont les inscriptions ne nous ont pas encore révélé l'existence d'une manière certaine. Cet écrit ne pouvait toucher aux documents assyriens qu'en s'appuyant sur l'orthodoxie la plus pure, sans quoi il n'aurait pas reçu *l'imprimatur* et n'aurait point eu les honneurs de l'imprimerie polyglotte de la *Propagande.*

En Suisse, M. Grivel, de Fribourg, a fait connaître une inscription du Musée de Zurich provenant des fouilles du palais de Nimroud. Il a donné plusieurs articles intéressants, entre autres un aperçu sur l'ancien idiome de la Chaldée, intitulé *le plus ancien Dictionnaire*[1]. N'oublions pas une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur *Nemrod et les écritures cunéiformes*[2], lue par A. de Longpérier dans la séance du 30 juin 1874.

1 Extrait de la *Revue de la Suisse catholique*, août 1871.

2 Voy. *Revue critique*, 1874, p. 95.

Maintenant jetons les yeux vers le Nord. En Danemark, nous avons vu que les écritures cunéiformes de la 2e colonne de Persépolis avaient attiré, dès l'origine, l'attention des savants danois. Les études assyriennes devaient également y pénétrer, et nous signalerons à ce sujet les remarquables travaux de M. VALDEMAR SCHMIDT; ils sont, malheureusement pour nous, écrits en danois. L'un d'eux, publié en 1872, est consacré à un examen comparatif de l'histoire de l'Assyrie et de l'Égypte [1]. La même année, l'auteur complétait ses recherches par un mémoire sur les peuples habitant à l'ouest de l'Assyrie [2]. — M. Valdemar Schmidt aborde la discussion des documents sans se préoccuper des travaux qui ont préparé la lecture. Il accepte les questions comme résolues. — Je ne pus m'empêcher, un jour, de manifester à M. Valdemar

1 VALDEMAR SCHMIDT, *Assyriens og Ægyptens gamle Historie efter den nyere tids forskninger*. Kjobenhavn, 1872. — Le second volume n'a paru qu'en 1877.

2 *Omrids af Syriens Historie i Oldtiden efter ikke-bibelske kilder*. Kjobenhavn, 1872.

Schmidt mon étonnement et mon regret de voir qu'un homme parlant et écrivant le français avec tant de pureté, ne se fût pas servi d'une langue plus répandue que le danois ? — « C'est vrai, me dit-il, mais vous n'auriez rien à apprendre dans nos livres, tandis que cette science n'a pas encore pénétré chez nous. » — Je ne sais si ses efforts ont été couronnés de succès, et si les études assyriennes se sont propagées en Danemark ; en tous cas, je ne puis citer aucune publication importante de cette nature.

En Belgique, depuis 1882, un recueil périodique, le *Muséon*, reçoit de nombreuses communications ; au milieu des comptes rendus qui font connaître les publications assyriennes de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, nous pouvons citer des articles de M. Sayce sur de nouvelles inscriptions vanniques [1].

Les autres pays de l'Europe paraissent plus

1 *Muséon*, t. II, pp. 5-9, 1883. — T. III, pp. 358-364, 1884. — Louvain.

ou moins indifférents à l'assyriologie, faute de documents sans doute, car, à part la collection des cylindres du Cabinet des Médailles à La Haye, je ne vois, dans les Musées, en Suède, en Norwège, en Autriche ou en Russie, que quelques pierres gravées qu'on s'efforce de mettre en lumière sans provoquer de travaux sérieux.

Quant aux monuments formant le Musée de Constantinople, trouveront-ils chez les Turcs des esprits disposés à cultiver nos études? Nous avons constaté un certain empressement de la part des autorités locales à recueillir des spécimens provenant de nos fouilles, une grande répugnance à tolérer les explorations, et enfin, le mauvais vouloir s'accentuant, une défense formelle de les continuer. La Porte se réservera-t-elle le privilège d'exploiter seule, et à son profit, tant de sites fameux? Comment les lettrés musulmans accueilleront-ils les résultats obtenus? Autant de questions qui restent sans réponse....

L'Amérique va nous fournir l'intéressant

spectacle de son initiation aux études orientales. Aux États-Unis, on ouvre des Musées, on crée des chaires, on publie des volumes, on fonde des revues dans lesquelles les études assyriennes ont une large part.

Dès l'année 1856, M. Edward Salisbury faisait paraître dans le *Journal de la Société Orientale Américaine* des remarques sur deux cylindres assyriens que le Dr Henry Sobdell avait rapportés de Mossoul [1]. Cet article semble n'avoir pas eu d'écho; car, sauf une notice du Dr Hyde Clarke, sur le *Pseudo-Sesostris* [2], ce n'est qu'à partir de 1871 que nous voyons l'assyriologie prendre une marche régulière, grâce aux communications de MM. W. Hayes Ward [3] et Merrill [4], à la Société d'Archéologie orientale.

1 Salisbury (Edward), *Remarks on two Assyrian Cylinders from Mosul from Dr Henry Sobdell*, dans le *Journal of American Oriental Society*, v, 191.

2 Clarke (Hyde), *On the assyrian Pseudo-Sesostris. Jr. Am. Or Soc.* viii, 380, 1886.

3 Ward (William-Hayes), *Ninivite. incriptions in this country. Pr. Am. Or. Soc.*, xxxv, 1871. — *Assyrian studies*, dans la *Bibliotheca sacra*, xxxii, n° 185, 1875. — *Chaldean seals*, dans le

Je citerai ensuite les articles de MM. Brown[1], Joy[2], Lyon[3], O' Conor[4], Mc Curdy[5], Bliss[6],

Proceedings of Am. Or. Soc., october 1880. *Description of various things brought back from the Wolfe Expedition*, dans les *Proc. of Am. Or. Soc.* Boston, may 1884.

4 Merrill (Selah), *Assyrian Inscriptions at Andover*, dans les *Proceedings of Am. Or. Soc.*, t. LXXIII, october 1873. — *Assyrian and Babylonian Monuments in America*, Ibid., XCIX, 1874. — *Recent assyrian discoveries*, dans la *Bibliotheca Sacra*, XXXII, 128, 1875. — *Use of Gold and Silver among the Assyrians*, dans les *Proc. of Am. Or. Soc.*, may 1879, etc., etc.

1 Brown (Francis), *Recent Work in Assyriology*, dans l'*American Journal of Philology*, II, 225, 1881. — *Assyriological notes* dans la *Presbyterian Review*, april 1881; january, april, july 1884. — *On akkadian*, dans l'*American supplement to the Cyclopædia Brittanica*, 1884. — *Assyriology, its use and abuse in old Testament study.* (Charles Scribner Sons). New-York, 1885.

2 Joy (Crawford H.), *The home of the primitive Semitic race*, dans les *Trans. of American Philological Association*, XII-26, 1881.

3 Lyon (D.-G.). *Was there at the head of the Babylonian Pantheon a deity bearing the name of El?* dans les *Proc. of Am. Or. Soc.*, pp. xviii et xxii, may 1883, Boston. — *On the study of Assyrian.* — *Old Testament student*, march 1884. — *Books for the study of assyrian*, dans *Hebraïca*, march 1884.

4 O' Conor (J.-P.-X.), *On a Nabuchadnezzar Inscription at New-York*, 1885.

5 Mc Curdy (J.-F.), *Assyriological notes*, dans l'*Am. Jr. of Phil.*, ii, 461, 1881.

qui depuis quelque temps (1880) ont souvent entretenu des choses de l'Assyrie les lecteurs des revues de philologie orientale. Il y a sans doute, dans quelques-unes de ces publications, une érudition de seconde main ; mais l'impulsion est donnée, et, à côté de l'enseignement dont nous allons parler, on nous annonce des publications de nature à préparer les élèves à résoudre eux-mêmes les difficultés de la lecture et de l'interprétation des textes [1].

Les études assyriennes n'ont pas obtenu aux États-Unis l'appui sympathique du gouvernement, comme en France, en Angleterre et en Allemagne. Cependant quelques savants américains n'ont pas tardé à comprendre l'importance que ces questions pouvaient avoir dans un pays de libre examen, et grâce à cet esprit scientifique dont leurs missionnaires en Orient sont animés, ils ont pu se tenir au courant des grandes découvertes orientales de

6 Bliss (P. B.), *True site of Nineveh,* dans les *Proc. of Am. Or. Soc.*, may 1879.

1 Lyon (D.-G.), *Assyrian Manual* (sous presse).

notre époque. C'est à quelques-uns de ces missionnaires, particulièrement au Rév. W.-Frederic Williams, de Mossoul, que l'Amérique doit ses premières, et, jusqu'à présent, ses plus importantes antiquités assyriennes. L'histoire de leur acquisition se trouve consignée dans des lettres qu'il a adressées au Rév. Léonard Bacon, de New-Haven. Ces lettres sont pleines d'intérêt[1] et nous renseignent sur le trafic dont les antiquités sorties des fouilles de Ninive et de Nimroud ont été l'objet. C'est ainsi que quelques inscriptions et un certain nombre de sceaux babyloniens ont été acquis par des particuliers.

Le Rév. W.-F. Williams adressa de Mossoul, en 1853, à M. G. Whitney, à Philadelphie, une inscription qui fut égarée et qui ne parvint que longtemps après à destination. — Depuis les envois du Rév. W.-F. Williams jusqu'à ces temps derniers, il n'y avait pas eu d'acquisitions nouvelles; c'est tout récemment

1 Ces lettres, dont nous devons la communication au D[r] P. Haupt, sont déposées à la Bibliothèque de *Yale College*, New-Haven (Connecticut).

que le Musée métropolitain de New-York a commencé à réunir un certain nombre d'objets qui forment déjà une collection respectable. Citons entre autres un beau cylindre de Nabucodonosor qui a été transcrit par le Rév. J.-N. Strassmaier et traduit par J.-P.-X. O' Conor l'année dernière.

Le Musée de New-York s'est considérablement accru par les résultats de l'expédition Wolfe en Babylonie, que le Dr Hayes Ward [1] a fait connaître à l'Institut Archéologique de Boston.

Quelques cylindres en pierre dure de la collection Williams ont une certaine importance et méritent une étude spéciale à laquelle nous nous proposons de nous livrer, d'après les empreintes qui nous ont été communiquées par le Dr Frothingham. Quant à la belle collection de cylindres [2] rapportée par le Dr Hayes

1 *Report on the Wolfe Expedition to Babylonia*, 1884-85. Boston, 1886.

2 Nous avons déjà eu l'occasion d'étudier quelques-uns de ces cylindres, grâce à l'obligeante communication du Dr Hayes Ward. Voy. *Glyptique orientale*, 2e part., p. 135-138.

Ward, ce savant se réserve de les faire connaître.

Parmi les pionniers de l'assyriologie aux États-Unis, nous avons cité le Professeur E. Salisbury, le Rév. W.-Hayes Ward et le Dr Selah Merrill. Grâce à leurs efforts, l'étude de l'assyrien a été établie sur une base sérieuse, et quelques Américains sont venus sur le continent profiter des lumières que l'enseignement public peut répandre. Depuis l'arrivée à Baltimore du Dr Paul Haupt, de Göttingue, cet enseignement a pris un grand développement.

Les premiers cours publics avaient été faits en 1880 à New-York par le Prof. Francis Brown, à l'*Union theological Seminary;* mais à cause de l'énorme quantité de travail imposée aux élèves en théologie, aucun d'eux n'avait pu s'adonner à l'étude spéciale de l'assyrien qui exige des aptitudes particulières et des recherches absorbantes. Aujourd'hui, d'autres institutions commencent à comprendre l'importance de l'assyriologie. A *Harvard College* (Cambridge, Mass.), tout en n'établissant pas

une chaire spéciale, le Dr G. Lyon Hollins, professeur de Théologie, a institué un cours régulier d'assyrien. Le Dr Paul Haupt a inauguré à *Johns Hopkins University* (Baltimore Md.), dès son arrivée, en 1883, un cours complet; il a fondé sous le titre de *Semitic Seminary* des classes d'Assyrien, de Babylonien, de Sumérien et d'Akkadien, et déjà pour l'année 1885-86, on y annonce des *lectures* par le Dr W. Hayes Ward au sujet de son expédition en Babylonie, tandis que le Dr A. L. Frothingham parlera de l'archéologie d'une manière plus générale. Même instruction est donnée à Philadelphie, au *Protestant episcopal Seminary,* par le Dr John Peters ; à l'*Université* de Boston par le Prof. Stinckley G. Mitchell; au *Baptist theological Seminary* (Newton, Centr. Mass.), par le P. Ch. Rufus Brown, et dans les *Summer schools of Hebrew* [1] par les Drs Lyon et Peters.

1 Ces *summer schools of Hebrew* sont des classes faites pendant les mois d'été, principalement pour les pasteurs et les étudiants en théologie. Elles sont placées sous la surveillance du Prof. W.-R. Harper et ont été tenues, l'an dernier, à Philadelphie (P.), à New-Haven (Conn,) et à Morgen Park (Ill.)

Quant aux publications périodiques, les premiers travailleurs choisirent particulièrement, pour insérer leurs articles, les *Proceedings of the American oriental Society* [1] et la *Bibliotheca sacra;* mais bientôt, en dehors des cercles scientifiques, un grand intérêt pour ces études se manifesta dans les journaux, comme le *New-York Journal of Commerce*, l'*Independent*, etc. Le Dr Paul Haupt imprime encore dans cette direction une activité féconde et donne des articles à l'*American Journal of Philology*, l'*Hebraïca* et l'*Andover Review* [2]. Les périodiques hebdomadaires tels que *la Nation* (New-York), *l'American* (Philadelphie), contiennent régulièrement des articles sur les

1 A partir du IIIe vol., 1852,

2 P. Haupt. *The so-called woman's language of the ancient Babylonians ; Johns Hopkins University Circular.* — *The babylonian woman's language; Am Jr. of Phil.*, v. 68. — *The language of Nimroud the Kushite* (Review of Delitzsch's Kossäer); *Andover Rev.*, july 88-98. — *Assyrian phonology with especial reference to Hebrew; Hebraica*, I, 170-181. — *Watêh ben Hazael; Hebraïca*, I, 217-231. *On the etymology of Mûtnûnû ; Hebraïca*, II, 4. — *The arabian campaign of Sardanapalus ; Am. Jr. of Phil.* (in press). — *The battle of Hallûle; Audover Rev.* (in press). — *Assyrian Grammar for Comparative purposes* (in preparation).

ouvrages qui paraissent et sur les fouilles qu'on annonce. Enfin, un grand journal s'est fondé pour répandre les études orientales [1]. Les savants de l'autre côté de l'Atlantique font appel au concours de leurs collaborateurs européens. Ils ouvrent avec empressement les colonnes de leurs journaux aux études qui s'élaborent chez nous, et, pour notre part, nous essaierons d'y répondre, en applaudissant d'avance à la réussite de leurs travaux et au succès de leurs efforts.

3 *The American Journal of Archælogy and of the History of the fine arts.* Baltimore.





X

SUMER ET ACCAD

Nous avons réservé un paragraphe spécial pour traiter une *question* soulevée pendant le cours des travaux accomplis sur les écritures cunéiformes, parce qu'elle a jeté une certaine défiance sur la valeur des traductions assyriennes. — Quelques savants se sont trouvés en désaccord sur un simple détail; il en est résulté une polémique, d'abord timide, bientôt ardente, et qui a fini par devenir irritante. Le grand public, indifférent au sujet de la lutte, ne comprit qu'une chose, c'est que les assyriologues ne s'entendaient plus; donc, s'ils ne s'entendaient plus, c'est que les principes de lecture n'étaient pas acquis, et dès lors qu'on ne devait plus avoir confiance dans les traductions!

Les érudits engagés dans la discussion ne

se doutaient pas de l'impression que cette controverse faisait sur la *galerie*, et continuaient à échanger des articles, sans grand profit pour les études sérieuses. Il s'agissait de savoir quelle était la nature de la langue et quel était le caractère du peuple auquel on devait attribuer l'invention de l'écriture cunéiforme ?

La question était bien simple ; pour moi qui n'ai pris part à la discussion que d'une manière indirecte, je crois avoir conservé toute mon indépendance et pouvoir m'expliquer franchement sur les prétentions des parties.

Dès le début des études assyriennes, on s'aperçut que les valeurs attribuées aux signes assyro-chaldéens ne donnaient pas toujours des articulations en rapport avec l'idiome sémitique que l'ensemble des textes avait fait connaître. — Ces groupes étaient-ils des idéogrammes ? — Non ; car dans quelques circonstances on les *voyait* subir des flexions suivant des règles encore inexpliquées. — C'étaient donc des *mots*, débris d'une langue inconnue, introduits dans les textes et que la comparaison des passages identiques ou

parallèles servait à faire comprendre. Tout le monde était d'accord sur ce point.

J'avais nommé ces expressions *Allophones*[1], sans rien préjuger sur les langues auxquelles elles appartenaient, et j'en avais dégagé la signification en les traitant comme de simples idéogrammes ; c'était, du reste, par ce procédé qu'on pouvait alors les traduire. Bientôt on se demanda d'où elles venaient et la discussion commença lorsqu'on voulut donner un nom à la langue à laquelle il fallait les rattacher. On savait que le système graphique assyro-babylonien servait à écrire, non-seulement l'assyrien de Ninive et de Babylone, mais encore le susien, l'arméniaque, sans compter le mède de la 2e colonne de Persépolis. On pouvait donc penser que ces expressions étaient empruntées à un idiome encore inconnu, et on le chercha parmi ceux des populations primitives dont les titres des rois d'Assyrie avaient conservé le souvenir ? Or, les antiques souverains de la Babylonie s'intitulaient rois

1 Voy. *Inscriptions de Hammourabi*, p. 30.

de Sumer et d'Accad ; donc cette langue devait appartenir à l'un ou à l'autre de ces peuples. — Les uns se prononcèrent pour *Sumer,* les autres pour *Accad.*

Rappelons, pour comprendre la discussion, comment les savants expliquent l'origine du système graphique assyro-chaldéen.

Il est admis des deux côtés que l'écriture cunéiforme provient d'un hiéroglyphe altéré [1]. Or ce hiéroglyphe avait un nom chez le peuple inventeur, et ce nom avait imprimé sa valeur initiale au signe phonétique. Dès lors, il fallait chercher parmi les peuples qui se servaient de l'écriture cunéiforme celui qui avait des idéogrammes dont la valeur phonétique fût en harmonie avec celle des signes syllabiques [2]. Cette harmonie n'existe pas dans les textes assyro-babyloniens ; le peuple inventeur ne pouvait donc parler une langue sémitique.

1 Cette écriture n'a rien de commun avec l'écriture chinoise ; nous croirions inutile de le faire remarquer, si ce n'est que cette hypothèse, proposée à l'origine et abandonnée depuis longtemps, a été reprise par quelques savants des Etats-Unis.

2 C'est ce qui a lieu pour l'écriture égyptienne.

M. Oppert avait résumé dans une communication insérée dans le tome 1er des Comptes-rendus de la *Société française de Numismatique et d'Archéologie* ses recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme ; il avait admis, comme les autres érudits, qu'elle devait avoir été inventée par un peuple d'une origine étrangère qu'il désigna sous le nom assez vague de *Casdo-scythique*. En Angleterre, Sir H. Rawlinson avait mis en avant celui de *Proto-Chaldéen* et le Dr Hincks celui d'*Accadien*, en s'appuyant sur un des deux noms qui figurent au nombre des titres des anciens rois de Chaldée.

Le second volume des Inscriptions, publiées par les *Trustees* du Musée Britannique, parut contenir les éléments de la discussion dans la signature des tablettes bilingues de la Bibliothèque d'Assur-bani-pal. C'est sur ces textes qu'on s'appuya de part et d'autre[1]. — F. Lenormant, se mêlant alors au débat, adopta la désignation d'*accadien* proposée par les Anglais, et, avec une grande hardiesse et une sorte de

1 J. Oppert, *Etudes Sumériennes*, 1876. — J. Halévy, *Études sur les documents philologiques assyriens*, 1878.

témérité, il dressa la grammaire de cette langue inconnue; il indiqua la formation des mots, les flexions des substantifs, le rôle des pronoms, les conjugaisons. En se basant sur la simple apparence extérieure que présentaient les signes de l'écriture, il finit par conclure que cette langue devait prendre place parmi les idiomes agglutinatifs de la famille groupée sous le nom de *touranienne*.

F. Lenormant consacra à ce sujet un long travail[1] qui ne comprend pas moins de trois gros volumes in-4°. Dans le premier, qu'il écrivait au château de Bossieu en novembre 1872, il s'efforça d'établir le caractère de l'idiome et d'en reconstituer la grammaire et le vocabulaire, en s'appuyant sur les tablettes philologiques de la Bibliothèque de Ninive. — Le deuxième volume, écrit en 1874, comprend un choix de documents qui présentent la traduction du texte accadien en assyrien, tantôt en regard l'un de l'autre, tantôt sous la forme de traductions interlinéaires; l'au-

1 *Lettres assyriologiques, Seconde série. — Études Accadiennes.* Paris, 1873-1879.

teur donnait en même temps une traduction parallèle des deux textes. — Enfin le troisième volume, publié en mars 1879, renferme des textes accadiens avec une traduction et un commentaire sous forme d'introduction.

M. Oppert, d'accord avec F. Lenormant et les savants anglais sur la contexture de la langue, repoussa d'abord le nom d'*accadien* qu'on lui attribuait et proposa celui de *sumérien* [1], parce que dans la formule qui termine les tablettes bilingues et qui renferme les titres de rois de Sumer et d'Accad, le nom d'Accad lui parut représenter l'élément sémitique [2], et celui de Sumer, l'élément touranien [3].

La discussion était engagée lorsque M. J. Halévy intervint dans le débat; il attaqua à la fois F. Lenormant et M. Oppert, et dans un article du *Journal Asiatique*, il essaya de dé-

1 *Etudes Sumériennes*. Extrait du *Journal Asiatique*, 1875.

2 L'idéogramme d'Accad semble être formé de celui d'Assur superposé à lui-même.

3 Voyez une note du *Journal Asiatique*, VIIe série, II, janvier 1873, p. 114. — Voyez surtout *Etudes Sumériennes*. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, 1875.

montrer la non-existence des prétendus Touraniens de la Babylonie; il sapait par la base le système de l'un et de l'autre [1].

« Depuis plus de vingt ans, dit-il, les assyriologues admettent unanimement que le sud de la Mésopotamie et surtout la Babylonie auraient été primitivement habités par une population touranienne, parlant une langue qui se rattacherait au groupe ougro-finnois-turc; que ces Touraniens, nommés *Accadiens* par les uns, *Sumériens* par les autres, auraient inventé le système d'écriture cunéiforme et initié les tribus sémitiques, arrivées après eux dans la même région, aux arts les plus indispensables de la vie civilisée.....

« Dans le groupe nombreux des savants qui cultivent actuellement l'assyriologie, le touranisme primitif de la civilisation babylonienne est regardé comme un fait acquis à la science....

« Je me suis servi des résultats des déchiffrements pour démontrer que les textes en question, loin d'être rédigés dans une langue

1 *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne.* Extrait du *Journal Asiatique.* Paris, 1876.

touranienne, sont des textes assyriens, écrits dans un système d'idéographisme qui, à cause de son antiquité, a été censé plus sacré que l'écriture purement phonétique [1]. »

D'après la théorie de M. Halévy, ce que nous nommons l'assyrien reste l'assyrien, mais ce que l'on nomme le sumérien ou l'accadien ne serait que le résultat d'une *convention*. Les combinaisons de l'écriture se composeraient de l'emploi de toutes sortes de valeurs appliquées aux mêmes signes. Les unes donneraient une lecture *démotique* ou publique, les autres une lecture *hiératique* ou secrète que M. Halévy nomme l'allographie assyro-babylonienne [2]. Pour comprendre cette dernière, il faudrait donc retrouver, à travers les ambages d'une *cryptographie* dont on ne saisit pas la loi, cette même langue assyro-chaldéenne que nous connaissons? Cette hypothèse ingénieuse peut être appliquée avec plus

1 *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*, pp. 1 et suiv.

2 *Aperçu grammatical de l'allographie assyro-babylonienne*. Tiré du 2e vol. des *Travaux du Congrès des Orientalistes*. Leyde, 1884.

ou moins de bonheur à quelques courtes formules de prières, mais elle ne se soutient pas en présence des contrats d'intérêt privé du règne de Hammourabi, et elle tombe devant les inscriptions royales gravées sur les statues et les grands cylindres de Tello. On admet difficilement, en effet, que des particuliers aient choisi, pour écrire leurs conventions, un scribe qui se serait complu à rédiger des actes avec un système graphique inconnu aux parties contractantes, et qui, dès lors, leur en eût rendu les clauses inintelligibles. On n'admet pas non plus que les rois de Tello aient raconté l'histoire de leurs exploits à l'aide d'une écriture que leurs sujets n'auraient pu déchiffrer.

Cependant le système de M. Halévy avait la prétention de mettre tout le monde d'accord : pas d'accadien, pas de sumérien, pas de langue touranienne, seulement des idéogrammes, toute une *Cryptomanie*[1] à l'usage des prêtres. Ceux-ci auraient employé de préfé-

1 *Étude sur les documents philologiques assyriens*, dans les *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 247, Paris, 1883.

rence les valeurs idéographiques dans les formules magiques et conjuratoires dont ils croyaient rehausser l'efficacité par la vertu mystique de l'écriture [1].

La discussion ainsi engagée, il en résulta une polémique ardente qui n'a pas ébranlé les convictions de chacun, ainsi que cela arrive toujours, et qui surtout n'a rien changé aux faits.

Nous devions mentionner cet incident, parce que M. Halévy, en appliquant sa connaissance de l'épigraphie orientale aux textes assyriens les plus ardus, a fourni quelques bonnes indications sur l'importance de l'étude des Syllabaires et d'heureuses traductions des documents assyriens, consacrés aux incantations et à la magie [2].

Tandis que la question s'agitait au point de vue philologique sur le nom à donner à cette langue inconnue, on faisait appel aux renseignements de l'Ethnographie. Les rares

1 *Recherches critiques*, p. 3.

2 *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie. Texte assyrien (en caractères hébreux). Traduction et commentaire.* Paris, 1882.

spécimens de l'art de cette époque éloignée nous révélaient des types étrangers aux Sémites, des Touraniens à la taille petite, trapue, aux pommettes saillantes, au nez écrasé. On faisait intervenir M. de Ujfalvy[1] dans le débat et chacun se disputait son jugement[2].

Pour combattre la possibilité de l'existence d'une langue et d'une civilisation antérieures à l'occupation sémitique, on invoquait enfin l'absence de monuments artistiques. « Si cette langue a existé, disait M. Halévy, si elle a eu cette grandeur que vous lui supposez, le peuple qui la parlait a dû laisser des traces ; où sont les ruines des monuments qu'il a élevés ? Où sont ces temples, ces palais, ces statues que vous pouvez mettre en regard des monuments assyriens pour en démontrer la

1 Ujfalvy (Ch. E. de), *Principes de phonétique dans la langue finnoise.* Dans les *Actes de la Société philologique*, 2, vi, n° 1, 1875.

2 Lenormant (F), *Les principes de comparaison de l'accadien et des langues touraniennes.* Extrait de la *Revue de philologie et d'ethnographie*, Paris, 1875. — Oppert, *Sumérien ou accadien ?* Lettre à M. Ch. de Ujfalvy. Extrait de la *Revue de philologie et d'ethnographie.* Paris, 1876.

différence. L'art touranien, où est-il? A-t-on jamais démontré l'existence d'un art touranien[1]? » C'est ainsi que la question philologique, se déplaçant pour ainsi dire, appelait comme juges les artistes et les archéologues.

La solution ne s'est pas fait attendre. Le développement artistique de cette période lointaine nous est désormais attesté par les monuments que les fouilles de M. de Sarzec ont exhumés de la Mésopotamie-Inférieure, et se trouve aujourd'hui à l'abri de toute discussion. C'est bien l'art qu'on cherchait et qu'on niait en même temps. Nous l'avions pressenti, et nous avons souvent répété dans tous nos ouvrages qu'il ne fallait pas se presser, et qu'un coup de pioche dans la Mésopotamie-Inférieure pourrait fournir à lui seul plus de clartés que tous les raisonnements et toutes les hypothèses. Ce coup de pioche, c'est M. de Sarzec qui l'a donné, et déjà une partie de ce qu'il a mis au jour offre un résultat qu'il faut

1 J. Halévy, *Recherches critiques*, etc., p. 21.

avoir désiré, attendu comme nous l'avons fait, pour en goûter tout le prix [1].

Les opinions ne s'affirmaient pas moins de part et d'autre avec une grande tenacité; les recueils périodiques de cette époque en font foi. Pour répondre à une assertion de M. Halévy, contenue dans un article du *Journal Asiatique* de juin 1874 [2], qui niait l'existence d'une population touranienne dans la Babylonie, F. Lenormant publiait un volume de 455 pages in-8° [3].

Les discussions se sont enfin localisées; M. Halévy est resté seul de son opinion, et l'appui éphémère de Stanislas Guyard est demeuré sans effet [4]. Les savants, étrangers à ces luttes, travaillaient toujours au déchiffrement

1 *Recherches sur la Glyptique Orientale,* 1re partie, p. 223. Paris, 1883.

2 *Observations critiques sur les prétendus Touraniens de la Babylonie.* Dans le *Journal Asiatique*, juin 1874.

3 *La langue primitive de la Chaldée et les Idiomes touraniens. Etude de philologie et d'histoire, suivie d'un vocabulaire accadien.* Paris, 1875.

4 *La question Suméro-Accadienne.* Dans la *Revue de l'Histoire des Religions,* 1881.

des textes, et préoccupés des difficultés que ces mots étrangers opposaient à la science, les soumirent à une analyse plus rigoureuse. L'Allemagne, sceptique à l'origine, circonspecte dans la marche de ses premiers travaux, découvrit bientôt que la discussion de nom était puérile. Les philologues signalèrent, en effet, une différence dans les flexions et déterminèrent l'existence de deux idiomes qu'on avait confondus jusqu'alors, l'accadien et le sumérien, l'un et l'autre distincts de l'assyrien [1].

Est-il surprenant qu'il en soit ainsi ? L'écriture cunéiforme n'a-t-elle pas servi à tous les peuples de la Haute-Asie, et dans ce pays traditionnel de la confusion des langues doit-on s'étonner d'en trouver plusieurs ?

En Angleterre, les travaux ont marché dans la même voie, et M. Th. Pinches, dans un

1 Sayce, *The languages of the cuneiform inscriptions of Elam and Media*, dans les *Trans. of the Soc. of bibl. Arch.*, vol. III, part 2, p. 465-485, 1874. — Hommel (F.) *Sumir et Accad*, dans l'*Academy*, 20 mai 1882, traduit et publié par M. E. Babelon dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1882. — Haupt (P.), *Die Sumerisch 'Accadische Sprache*. Berlin, 1882. — Schrader (E), *Ist das Akkadische der Keilinschriften eine Sprache oder eine Schrift ?*

rapport sur l'état des études des inscriptions de l'Assyrie et de la Chaldée [1], relève l'emploi de *quatorze idiomes différents* écrits avec les caractères cunéiformes, parmi lesquels sont compris, comme dialectes distincts, le Sumérien et l'Accadien ! — Je n'insisterai pas ; la question est épuisée, et nous sommes ainsi délivrés du *cauchemar accadien* [2], qui a trop longtemps hanté l'esprit de certains savants et troublé leur imagination.

1 *Report on the progress of cuneiform researches from the Transactions of the philological Society.* — 1882-1884.

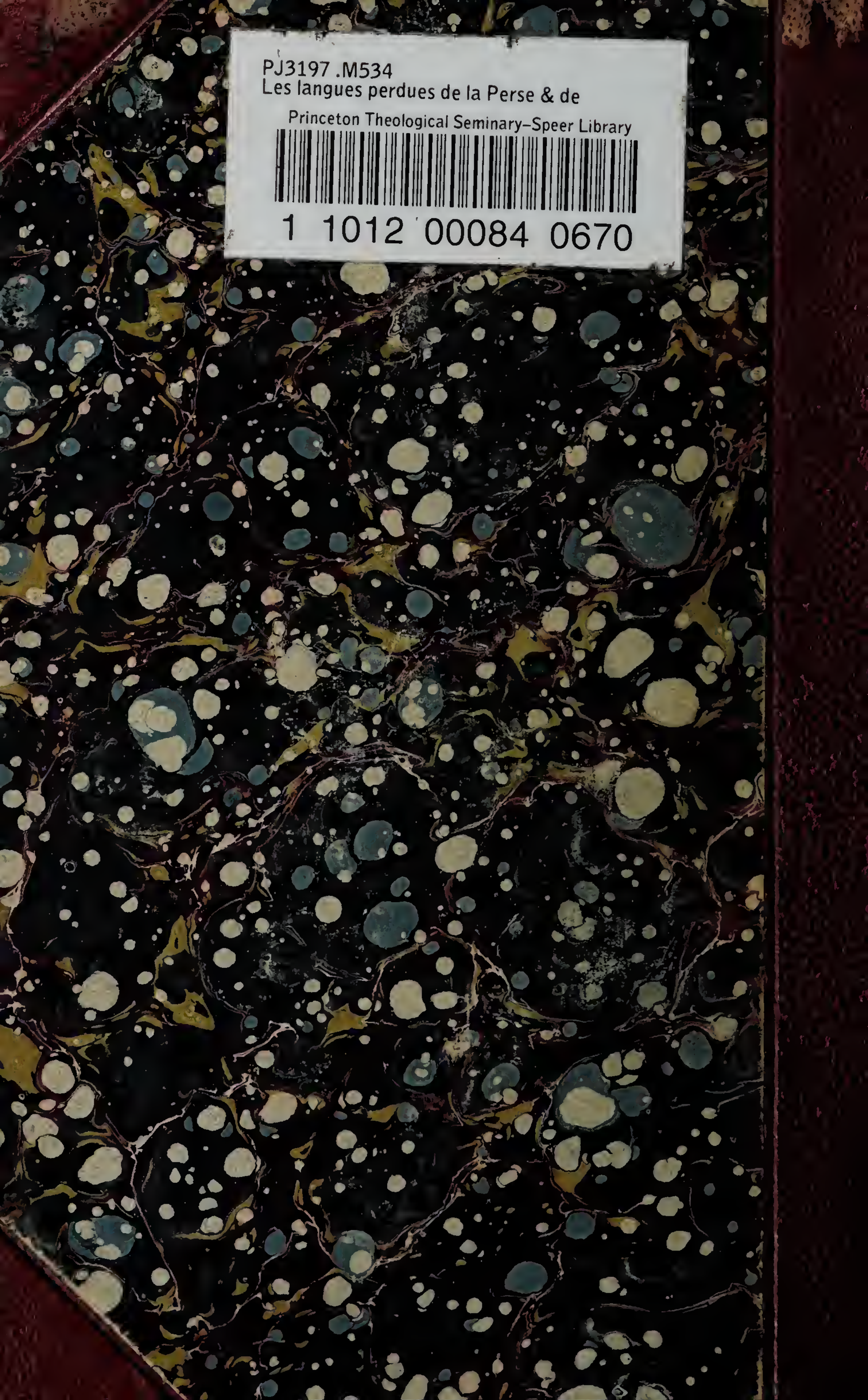
2 Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire.* — *Étude sur les documents philologiques assyriens,* p. 364. — *Observations sur les noms de nombre sumériens,* p. 421.



TABLE



Rouen. — Imp. de E. Cagniard, rue Jeanne-Darc, 88.


PJ3197 .M534
Les langues perdues de la Perse & de
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00084 0670